U d'/of OTTAWA
39003002137304

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte35piga

CE

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

—

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE,

POUR SERVIR DE SUITE AUX ANNALES DU FANATISME, DE LA SUPERSTITION ET DE L'HYPOCRISIE.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME PREMIER.

PARIS,

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 33.

1829.

Universitas
BIBLIOTHEC
Ott

PQ
2382
.P2
1836
1.35

AVIS AU LECTEUR,

INTRODUCTION,

PRÉFACE, CE QUE L'ON VOUDRA,

ET CE QUI AURA LE MÉRITE D'ÊTRE COURT.

Je n'ai jamais aimé les romans historiques; je ne les crois propres qu'à égarer le lecteur. Quelques soins que prennent les auteurs, ils offrent presque toujours au public un mélange de fable et d'histoire plus que difficile à démêler.

Tous mes principaux personnages

sont historiques; ce que je leur fais faire d'essentiel l'est aussi : tout cela se fond dans des fictions qui rendent la vérité méconnaissable. Voilà un grand trait de ressemblance entre moi et mes devanciers! Mais je veux avoir sur eux l'avantage de la bonne foi. Voulez-vous connaître les règnes de Henri III et de Henri IV? consultez mon libraire, Barba; il vous conseillera de lire mon Histoire de France (1); il vous en garantira la véracité et l'impartialité.

---

(1) Histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne d'Henry IV, inclusivement; avec cette épigraphe : *la vérite, toute la vérité, rien que la vérité;* par Figault-Lebrun. 8 vol. in-8 de 600 pages chacun. *Prix* 48 francs.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

CHAPITRE PREMIER [1].

Mon héros entre en scène.

C'était un homme bien recommandable, qu'Antoine de Mouchy! Docteur de Sorbonne, professeur de théologie, science positive comme les

(1) Je préviens les lecteurs que j'ai mis en français moderne les mémoires de la Mouche.

mathématiques ; chanoine et grand pénitencier de Noyon, il parut avec éclat au concile de Trente, qui dura dix-huit ans pour l'édification des fidèles ; il plaida au colloque de Poissy, contre Théodore de Bèze, qui avait plus d'esprit que lui, et dont la grâce le fit triompher ; il fut un des juges d'Anne du Bourg, qu'il eut l'honneur de faire brûler vif. Ce coquin de conseiller au parlement était fidèle au roi, et avait des opinions qui sentaient l'hérésie. Mouchy faisait tout, et faisait tout bien. Mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce qui doit faire passer son nom à la dernière postérité, c'est qu'il fut nommé inquisiteur en France pour la foi. Avec quel zèle, quelle intelligence il remplit ses augustes fonctions ! Ce fut lui qui créa cette classe d'hommes si rusés, si adroits, si

utiles, qui se répandaient partout, et qui partout cherchaient des huguenots. Il suffisait qu'on trouvât chez un particulier un livre qui ne fût pas approuvé de la Sorbonne, pour qu'il fût livré à la sainte Inquisition. O le bon temps!

Le peuple français a toujours aimé, dit-on, les allusions, les applications, et peut-être les aimera-t-il long-temps. Il nomma mouches ou mouchards, du nom de Mouchy, les hommes recommandables que l'inquisiteur employait contre les hérétiques. Ces mouches étaient et sont encore honorés dans la proportion des services éminens qu'ils rendent à la religion. Mais le Français est si léger, si changeant, si peu réfléchi, qu'il est possible que ce titre honorifique devienne une injure. Il me semble que, depuis la suppression de l'inquisition en France, les mouches passés

au service du gouvernement ont perdu quelque chose de leur considération, et cela est très-malheureux.

Antoine de Mouchy avait toutes les qualités possibles, ainsi que nous venons de le voir; il avait même un point de ressemblance marquant avec les grands rois David et Salomon. Perrette du Flos lui donna un descendant, auquel le modeste Mouchy n'osa donner son nom, et à qui il fit prendre celui de sa mère.

La vérité perce toujours, quelques efforts que fasse l'humilité pour la voiler. Jacques du Flos avait à peine trois ans, que, lorsqu'il se promenait dans les rues d'Étampes avec mademoiselle sa mère, on le saluait jusqu'à terre, pour honorer dans sa petite personne les vertus éminentes de son auguste père. Pour comble d'égards, et même

de respect, on lui en donna le nom, et alors les dénominations populaires se maintenaient en dépit des savans.

Antoine de Mouchy sentait les avantages inappréciables de la science. C'est à sa profonde érudition qu'il avait dû sa promotion à la dignité d'inquisiteur, et il est beau de marcher l'égal des rois, et même de les diriger, sous des formes polies, familières aux gens bien élevés.

David avait désigné pour son successeur son fils et celui de Bethsabée; ainsi Antoine de Mouchy voyait dans son petit Jacques un prêtre futur, peut-être un cardinal, pourquoi pas un pape? L'ambition, quand elle est louable, est un mérite de plus. A huit ans, Jacques savait un peu lire; à douze, il commençait à écrire; à seize, il entendait assez bien le latin du bré-

viaire. Pour le préparer à entrer dans les ordres, son père lui faisait inspirer, par un vicaire de paroisse, une haine invétérée contre les huguenots. Jacques, pour s'occuper d'une manière utile, et honorable à la fois, se fit *mouche*, en attendant mieux.

Les deux cinquièmes des habitans d'Étampes étaient huguenots. Depuis la paix de Sens ils vivaient paisiblement, ne se mêlaient pas des affaires des autres, et faisaient du bien quand l'occasion se présentait. Leurs concitoyens les catholiques ne les persécutaient pas; tolérance très-coupable sans doute! Cependant on enlevait tous les jours quelque huguenot, et Jacques fut soupçonné. On cessa de le saluer, et bientôt un bâton de bois de cormier lui apprit qu'il est des vertus dangereuses. Il devait persévérer dans sa louable con-

duite, et obtenir la couronne du martyre, que je souhaite à tous mes lecteurs, si j'en ai; mais le bois de cormier changea tout-à-fait sa vocation.

L'abbesse d'un couvent de Visitandines d'Étampes se foula un poignet, en châtiant, un peu vigoureusement, une de ses religieuses. Une malade de cette importance ne pouvait être traitée par un frater ordinaire. On envoya la coche (1) du monastère à Ambroise Paré, chirurgien célèbre, que les rois Henri II et Charles IX s'étaient attaché, et qui était alors au service de Henri III.

Paré guérit l'auguste malade, et Jacques pensa qu'il valait mieux soulager des êtres souffrans, que les faire brûler, ce qui est rigoureusement vrai

(1) On trouve à la bibliothèque de l'Arsenal des lettres de Henry IV à Gabrielle. Dans une de ces lettres, il lui dit : Je vous enverrai *ma* coche.

à l'égard des catholiques, mais ce qui n'est pas admissible envers les huguenots. Il est évident que cette opinion de Jacques était une hérésie prononcée; mais son respectable père ne le poursuivit pas. Je blâmerais sa faiblesse s'il n'était pas mon aïeul. L'exemple d'Abraham et de Jephté eût pu l'entraîner; mais sommes-nous toujours nous-mêmes? D'ailleurs, c'est à cette faiblesse que je dois l'existence, et je ne dois pas la condamner.

Jacques fut étonné, confondu, émerveillé des talens d'Ambroise Paré. Il fit une cour assidue à l'homme célèbre, pendant le traitement de madame l'abbesse. Il avait une jolie figure, de l'esprit, de l'activité, et l'amour du travail. Paré le prit avec lui, et le conduisit à Paris.

Après quelques années d'application,

Jacques coupait très-proprement un bras ou une jambe. L'amour de la patrie parle toujours à un cœur bien placé. Jacques revint à Étampes, et il y fit des cures merveilleuses, sans s'informer de quelle secte étaient ses malades.

Il avait vingt-deux ans, et le célibat, le plus pur des états sans doute, ne convient pas toujours à cet âge. Il vit Madeleine Tournu, fille d'un apothicaire, qui plaçait des remèdes de toute espèce avec une dextérité étonnante. Jacques avait quelquefois besoin de son ministère, et le besoin rapproche les hommes. Madeleine n'avait pas plus de goût pour le célibat que Jacques. L'apothicaire fut flatté de l'alliance d'un chirurgien de mérite. Le mariage fut arrêté, célébré, et cœtera.

La preuve la plus certaine qu'il n'est

pas bon que l'homme soit seul, c'est que je naquis juste neuf mois après la célébration du mariage. On me nomma Antoine par respect pour la mémoire de mon vertueux grand-père.

Tout homme est ambitieux, et Jacques voulait m'élever à la dignité de médecin. Il s'occupa sans relâche de mon éducation temporelle. Madeleine formait mon cœur à la piété la plus fervente, et elle réussit complètement. Mon père se désolait de l'inutilité de ses efforts. Mon directeur spirituel s'en félicitait, et me faisait avancer à pas de géant dans la carrière où Madeleine m'avait lancé. Je ne voulais entendre parler ni de médecine, ni de médecin : mon directeur me répétait sans cesse, que c'est tenter Dieu, que vouloir rendre la santé à quelqu'un à qui il lui a plu de l'ôter.

Il trouvait bon cependant que je susse lire, écrire et le latin. Ces connaissances, me disait-il, sont indispensables pour arriver au sacerdoce. Je faisais des progrès rapides, ma mère en pleurait de joie, mon père s'affligeait de la répugnance que je marquais pour la médecine.

Il me pressait avec la plus vive tendresse de modérer mon zèle pour la dévotion. Il me rappelait la correction qu'il avait reçue, ce qui l'avait fait surnommer la Mouche. Je n'avais pas plus de goût que lui pour le bois de cormier, et je ne voulais servir de tous mes moyens, que l'église triomphante; mais je sentais un penchant irrésistible à me mêler des affaires des autres. Je n'avais encore que six ans, et déjà j'avais brouillé la moitié des ménages d'Etampes.

Je le répète : la vérité perce tôt ou tard. La grande réputation de mon père, son utilité m'avaient ouvert toutes les maisons d'Etampes. Je voyais tout, je savais tout. Un de mes concitoyens, un savant, qui lisait et écrivait couramment, s'enveloppa un jour avec un chiffon l'index de la main droite; il faisait des grimaces épouvantables, occasionnées, disait-il, par un mal blanc, et il me pria d'écrire, sous sa dictée, un billet à sa femme, qu'il avait reléguée à la campagne. Dès que je fus sorti, il compara mon écriture à celle d'une lettre anonyme qu'il avait reçue un mois auparavant, et dont je fus convaincu d'être l'auteur. Il revint sur certains détails qu'un jeune homme de mon âge n'avait pu observer; il jugea que j'avais calomnié madame son épouse. Il était jeune encore; d'ail-

leurs, il trouva beau de rendre une justice éclatante à l'innocence méconnue et persécutée. Il monta sur sa mule, alla prendre sa femme au lieu de son exil, et la ramena triomphante dans sa maison.

Il ne s'en tint pas là. Il assembla un comité secret des maris qui avaient sévi contre leurs moitiés. Il leur soumit les pièces de conviction qu'il possédait. Il fut décidé que j'étais un petit drôle, qui se faisait un malin plaisir de semer la zizanie partout. Je n'ai qu'un mot à répondre à ces inculpations vagues et insignifiantes : La tolérance coupable des catholiques d'Étampes envers leurs concitoyens huguenots, avait amené des mariages entre les membres des deux cultes, et il est reconnu qu'une femme huguenote ne peut être que la concubine d'un mari catholique. C'est

l'avis de nos plus savans théologiens.

Il résulta de tout ceci que bientôt chaque rue d'Étampes fut le théâtre de quelque fête conjugale, et que la population de cette ville augmenta considérablement. On prétend que c'est l'effet ordinaire des raccommodemens.

Cependant on crut devoir prévenir de nouvelles brouilleries. On discuta long-temps sur les moyens propres à réduire à l'inaction celui à qui l'on prodiguait les épithètes les plus injurieuses, et qui, certes, ne les méritait pas. Les plus emportés parlaient de renouveler la scène qui avait corrigé mon père Jacques. Les plus modérés rappelaient les services éminens qu'il avait rendus à la plupart des habitans, et s'étendaient sur ceux qu'il pouvait rendre encore. On savait qu'il m'aimait tendrement, et le châtiment ri-

goureux qu'on parlait de m'infliger pouvait le déterminer à s'éloigner de la ville. On résolut de lui faire connaître ma conduite, et de le prier très-sérieusement d'y mettre ordre.

En conséquence, une députation se rendit chez Jacques. Je déjeûnais tranquillement entre lui et ma mère Madeleine, lorsque ces messieurs parurent. Je prévis le coup dont ils allaient me frapper; je me levai et je me disposais à sortir. On m'enjoignit de rester.

Le récit des députés fut long et très-circonstancié. Des larmes roulaient dans les yeux de mon père; la figure de ma mère était rayonnante. Jacques supplia mes accusateurs de me pardonner. Madeleine déclara qu'on n'avait aucun reproche à me faire à l'égard des époux métis, et qu'à celui des autres je ne m'étais pas toujours trompé.

La fervente dévotion n'exclut pas la curiosité; ma mère raconta certaines particularités qui m'étaient inconnues, et dont j'eusse pu tirer un grand parti. Elle voulait seulement justifier son fils, et elle amena une scène de violence et de scandale. Je ne sais comment elle aurait fini, lorsque mon directeur parut.

Madeleine le mit, en peu de mots, au courant de ce qui se passait. Le révérend père Boniface leva les yeux au ciel, et improvisa un discours superbe, qui me déclarait une colonne naissante de la religion, moi qui n'avais pensé qu'à m'amuser. Il ajouta qu'il allait instruire le révérendissime évêque, et la Sorbonne des désordres de toute espèce qui régnaient dans Étampes; que le très-pieux roi Henri III ne manquerait pas d'y mettre ordre, et

pour me soustraire au ressentiment de mes ennemis, il me prit la main et me conduisit dans son couvent.

Il me présenta à son prieur comme une victime de la rage des Huguenots. Le prieur m'embrassa très-paternellement, et il prononça, avec le père Boniface, que je chanterais en fausset au lutrin, que j'apprendrais à jouer du serpent et que je balayerais l'église, fonction très-propre à entretenir l'humilité chrétienne. Il fut arrêté que ma mère seule, dont la ferveur était connue, aurait la permission de me voir, une fois par semaine; enfin le prieur, homme très-instruit et très-éclairé, se chargea de me faire continuer mes études.

En attendant l'effet des menaces du père Boniface, les habitans d'Étampes se vengèrent, ne pouvant faire mieux,

en me surnommant la Mouche, nom qu'ils avaient donné autrefois à mon père, et qui, je le crois, deviendra celui de notre famille.

Jacques se prononça hautement contre la manière illégale avec laquelle on lui avait enlevé son fils; il protesta contre le refus des religieux de l'admettre auprès de moi. Cet éclat acheva de tout gâter. Le bailly intervint dans cette affaire. Il fit publier, à son de trompe, toutes les ordonnances rendues contre les Huguenots, depuis le règne de l'illustre François Ier jusqu'à nos jours. Les prisons s'ouvrirent, des procès s'instruisirent, le désordre et la terreur régnèrent dans la ville, et tout cela, parce que j'avais écrit quelques billets anonymes.

L'ordre d'arrêter mon père qu'on appelait le complaisant des Huguenots,

fut signé et allait être exécuté. La providence veillait sur lui. Le bailly, mauvais jurisconsulte, mais chasseur déterminé, poursuivait une compagnie de perdreaux, pendant qu'un huissier se disposait à poursuivre mon père. Un vieux mousquet creva dans les mains du magistrat, et lui enleva le pouce gauche. Le *primò mihi* se fit entendre alors. Le bailly remonta sur sa mule, rentra, au galop, dans Étampes, manda l'huissier, déchira l'ordre d'incarcérer mon père, et le fit prier, très-poliment, de venir le panser.

Jacques était sensible. Il oublia le mal que le bailly avait voulu lui faire. Il le traita, et le guérit. Mais il jugea à propos de s'éloigner d'une ville, où il n'espérait plus trouver de repos, et où sa sûreté était sans cesse compromise. Il alla porter à la Rochelle sa personne,

ses talens, et les bienfaits de son art.

Ma mère aimait tendrement son mari. Elle me raconta, en gémissant, la persécution suscitée à mon père. Ses sanglots redoublaient, en me disant qu'il l'avait méritée, et qu'il ne fallait plus compter sur sa rentrée dans la bonne voie, depuis qu'il s'était enfermé dans une place forte, uniquement peuplée de Huguenots.

Elle convenait que son devoir lui imposait l'obligation de suivre un époux, qui n'avait pas abjuré la foi de ses pères. Je pensais comme elle; mais le révérend prieur et le père Boniface nous firent aisément comprendre que nous devions rompre tout pacte avec l'impiété. Jacques avait fait une jolie fortune pour un particulier. Il était tout simple qu'elle fût confisquée. Mais la piété de ma mère et la mienne arrêtè-

rent les bras vengeurs déjà levés sur notre famille. Cependant, on déclara à Madeleine qu'il était indispensable qu'elle expiât les erreurs de son mari, en faisant un don au couvent. Quelques sacs furent enlevés de la maison paternelle, et déposés entre les mains du père prieur. En reconnaissance de notre docilité, le bon père nous revêtit chacun d'un scapulaire, et nous affilia à son ordre. Nous fûmes pénétrés d'un tel honneur, et nous fîmes tous nos efforts pour nous en rendre dignes.

Le fameux baron des Adrets, célèbre par sa haine contre les catholiques et par la manière infâme dont il traitait les saints religieux qui tombaient entre ses mains, le baron fut chargé, par les Rochellois, de traiter avec la grande reine Catherine de Médicis, qui

levait des troupes contre les huguenots. Mon père avait pris la liberté de le charger d'une lettre pour ma mère et pour moi. Madeleine ne savait pas lire, quoiqu'elle fût la fille d'un apothicaire. Elle porta sa lettre au père Boniface, qui la lut d'abord tout bas, et qui daigna ensuite nous en donner communication.

La santé de Jacques s'altérait sensiblement. Il entrevoyait la fin d'une carrière orageuse. Le père Boniface remarqua, avec beaucoup de sagacité, que l'homme le plus robuste doit dépérir lorsqu'il respire l'air empesté du calvinisme. Mon père exprimait le désir de nous embrasser encore avant que de *s'endormir pour toujours.*

« *Pour toujours*, s'écria le père Bo-
» niface! Saisissez-vous le vrai sens de
» cette expression? Les huguenots sont

» tous damnés irrémissiblement ; mais
» au moins ils reconnaissent un Dieu.
» *Pour toujours*, signifie clairement que
» l'homme meurt tout entier. Jacques
» est donc un athée, et il n'est pas de
» supplice assez rigoureux pour punir,
» autant qu'ils le méritent, les scélérats
» qui professent l'athéisme. » Ma mère pleurait ; mais pleine de respect pour la décision du père Boniface, elle lui répondit par une profonde révérence. Le soir elle envoya encore quelques sacs au couvent, afin qu'on priât pour la conversion de son mari.

J'avais vingt ans. Depuis long-temps je ne balayais plus l'église. J'étais devenu un théologien consommé, et je disputais souvent avec le père-prieur, de manière à l'embarrasser. Depuis long-temps je portais la robe respectable de novice. Le digne père attendait

un moment propice pour recevoir mes vœux. Il voulait que ses religieux adoptassent, sans restriction, ses opinions théologiques, et ce qu'il appelait mon indocilité retardait, de mois en mois, ma profession.

La lettre de Jacques fit naître en moi des idées nouvelles. Je trouvais dans nos livres des pères sacrifiant leurs enfans; je n'y trouvais pas d'enfans rebelles à leurs pères, qu'ils ne fussent plus ou moins sévèrement punis. Le mien était bon catholique, et il me sembla qu'une expression qui lui était échappée, peut-être sans réflexion, ne m'autorisait pas à l'abandonner. Et puis, on ne change pas son caractère. La vie d'un couvent est uniforme, et ne fournissait aucun aliment à mon goût pour l'observation. Je résolus de me rendre au vœu de mon père. Je me

gardai bien d'en rien dire à notre digne prieur; il eût combattu mon dessein, par des prières, par des caresses, plus puissantes que ses argumens, auxquels je n'aurais pas été embarrassé de répondre.

Je mûris mon projet pendant quelques jours, et bientôt je lui donnai une extension dont je fus moi-même étonné. Je me persuadai que les erreurs funestes du calvinisme ne tiendraient pas contre mon éloquence et la force de mes raisonnemens; que je pouvais prétendre à l'honneur de ramener les Rochellois au giron de l'Église, et que mon nom passerait à la dernière postérité. Mon imagination s'exalta. Je sortis du couvent sans prendre congé de personne; mais je ne voulus pas quitter Étampes sans embrasser ma mère.

Elle fut étonnée de me voir : depuis

quatre ans, je n'avais pas passé la porte d'entrée de mon couvent. Je lui fis part de mon projet, et je m'exprimai avec un enthousiasme entraînant. Le père Boniface n'était pas là pour me combattre. Ma mère pleura de joie en pensant à la conversion des Rochellois, et à leur soumission au grand roi Henri III. Elle m'embrassa, me mouilla de ses larmes maternelles, glissa un sac sous ma robe conventuelle, me bénit, et me promit de prier pour le succès de ma sainte entreprise.

Me voilà dans les champs, et j'ai le plaisir de promener des yeux, si longtemps fixés sur quatre murs. à travers un horizon vaporeux, étendu, sur des terres chargées de moissons, qui n'attendent que la faucille. Mes poumons se dilatent, en respirant un air pur et toujours nouveau. Mon âme s'agran-

dit en contemplant la nature ; elle adore son divin auteur.

Des idées nobles, sublimes, viennent m'assaillir. Je m'assieds au pied d'un chêne ; je tire mon écritoire de poche, et je commence mon premier sermon. On écrit facilement ce dont on est fortement pénétré. Je composais rapidement, le temps s'écoulait, et je ne m'en apercevais pas. J'aurais, je crois, passé la journée sous mon chêne. Un homme qui passa me tira de mon délire. Coquin de moine, me dit-il en agitant un pesant gourdin. C'est un misérable huguenot, me dis-je en moi-même. Il s'éloignait ; mais il avait éteint mon heureuse inspiration. J'allais remettre mon sermon et mon écritoire dans ma poche. Une jeune fille se présente devant moi. « Bon père, me dit-» elle, il y a cinq heures que vous êtes

» là : ma mère les a comptées. Vous de-
» vez avoir besoin de prendre quelque
» chose. Voilà ce qu'elle vous envoie. »
Ah, je vois bien, me dis-je, que tous les catholiques sont frères. Pourquoi souffre-t-on qu'il existe d'autres religions au monde? Pourquoi n'extermine-t-on pas les mahométans, les juifs, les chrétiens schismatiques, et surtout les huguenots, qui sans cesse attaquent l'autorité de notre saint père le pape, et osent nier son infaillibilité? Cela viendra peut-être. Au reste, convertir les Rochellois, c'est faire plus que les égorger : c'est assurer leur salut.

La jeune fille avait déposé un panier à mes pieds. Je levais les yeux sur elle. Elle était jolie; elle me regardait avec intérêt, et je me hâtai de porter mes regards vers la terre. Je devais faire vœu de chasteté, et je sentais que le

démon n'a pas de moyens plus sûrs de nous le faire rompre que de nous présenter une jolie fille. Nouveau saint Antoine, je combattis et j'eus le bonheur de triompher. La victoire me coûta de longs efforts, et elle en fut plus méritoire.

La petite s'était assise auprès de moi; elle me présentait alternativement du pain, des fruits et du lait; sa main passait et repassait sans cesse devant moi. Cette main était brunie par le soleil; elle était peut-être dure; mais je savais qu'elle appartenait à une fille jeune et jolie. Des sensations nouvelles pour moi m'agitaient, me tourmentaient... Quel parti prendre?... je me saisis du panier, j'en arrachai un morceau de pain bis, quelques abricots, je me levai, et je continuai ma route sans regarder derrière moi.

L'air me paraissait excessivement chaud, il me semblait que je respirais du feu. Ma poitrine était gonflée, mes muscles tendus. J'invoquai mon patron, et je découvris, sur la droite, un étang, que sans lui, je n'aurais pas aperçu. J'y courus, je me déshabillai; je cachai mon sac d'argent sous mes vêtemens, et je me jetai dans l'eau; je m'y plongeai jusqu'au cou. Bientôt mon sang se rafraîchit; je respirai un air doux; je me r'habillai; je marchai en relisant ce que j'avais fait de mon sermon, et j'arrangeai dans ma tête une péroraison, qui devait être d'un effet prodigieux.

CHAPITRE II.

Antoine la Mouche continue son voyage.

Que le monde me parut grand ! je n'étais jamais sorti d'Etampes, et il me sembla que j'étais séparé de la Rochelle par l'immensité. Je n'étais pas habitué à une marche soutenue ; j'éprouvais des douleurs dans les jambes, et le repas que j'avais pris dans la journée, n'était pas propre à me donner des forces. Cependant j'apercevais une

ville dans l'éloignement, et cet aspect me donna du courage. L'idée de la conversion des Rochellois suffisait d'ailleurs pour me faire surmonter toutes les difficultés.

Que l'homme est orgueilleux et petit à la fois! je n'avais vu dans mon projet qu'une gloire, peut-être trop mondaine. Mon patron me rappela, en ce moment, à l'humilité dont je n'aurais jamais dû m'écarter. J'avais de l'argent, je pouvais me procurer les alimens délicats qui abondaient dans mon couvent d'Etampes. Mais où coucher? il faudra que je demande l'hospitalité de porte en porte. Tous les catholiques ne peuvent pas exercer cette vertu, qui illustra nos anciens patriarches; si je me présente dans la maison d'un huguenot, je serai rudoyé, peut-être battu, il est évident que j'ai

manqué de prévoyance. Pourquoi de bonnes âmes n'ont-elles pas eu l'idée d'élever de distance en distance, des abris où le pauvre serait reçu *gratis*, et où les riches déposeraient des offrandes qui défraieraient la maison? cela viendra peut-être, avec quelques modifications.

Mon orgueil me fit sourire à mon nouveau plan d'amélioration, et je ne sentis pas que le seul besoin d'un lit avait suffi pour me le suggérer. Que mon patron me pardonne!

En faisant ces réflexions, j'entrais, en boitant, dans la ville de Châteaudun. J'examinai toutes les figures qui se présentaient dans les rues que je parcourais au hasard; je voyais sur les unes de la bienveillance, et quelquefois de la vénération. Je lisais sur les autres, le mépris, et même la haine.

J'appris, en quelques instans, à distinguer les catholiques des huguenots. J'attendis qu'un de mes frères passât, sous des vêtemens qui annonçassent l'opulence. J'étais décidé à le prier de m'admettre chez lui... Oh! mon patron, que je vous remercie! un religieux de notre ordre paraît au coin d'une rue; il m'aperçoit, me sourit, s'avance vers moi, me prend la main, et me demande ce que je fais à Châteaudun. Je lui réponds avec le respect que doit un novice à un profès. Je lui raconte, en peu de mots, mes grands projets, et je lui fais connaître les moyens qui doivent en assurer le succès. Il me bénit, me conduit à son couvent, et me présente à son prieur.

Le très-révérend père jugea qu'il fallait d'abord satisfaire au plus pressant de mes besoins. Les bons religieux

avaient soupé depuis quelques heures; mais le frère cuisinier n'était jamais pris au dépourvu. Il me servit un repas très-substantiel. Je fus conduit, après y avoir fait honneur, dans une cellule où on m'enferma à clef, ce qui n'est pas dans les usages de notre ordre; mais je pensai qu'il pouvait y avoir quelque différence entre ceux d'Etampes et de Châteaudun. D'ailleurs, le sommeil m'accablait, je me couchai, et je m'endormis d'un sommeil profond.

Il était grand jour, quand je m'éveillai. Au premier mouvement que je fis, deux frères entrèrent dans ma cellule. Ils me dirent que le père prieur et le chapitre assemblé m'attendaient, et voulaient avoir une conférence avec moi. Un des frères prit mon sac

d'argent, pour m'éviter, dit-il, la peine de le porter.

Autant les figures de leurs révérences m'avaient marqué de bienveillance, la veille, autant elles exprimaient de sévérité. « Votre nom, me » demanda le père-prieur? — Antoine » de Mouchy, ou la Mouche. — Votre » âge? — Vingt ans. — Depuis quand » êtes-vous chez nos frères d'Étampes? » — Depuis quatre ans. — Et vous » n'êtes pas encore profès! Vous êtes » donc un mauvais sujet? — Mon ré- » vérend père, je suis un pécheur, » sans doute; le juste lui-même péche, » et l'orgueil est le péché que mon » digne prieur me reprochait tous les » jours. Il m'avait instruit de ce que la » théologie a de plus sublime, et je » disputais avec lui sur la grâce et ses » effets; je l'embarrassais quelquefois,

» et.... — Prenez garde, frère Antoine;
» vous retombez encore dans votre pé-
» ché d'habitude. Un novice embar-
» rasser son prieur!... Continuez votre
» récit avec humilité.

» — J'avoue, mon très-révérend
» père, que mon respectable prieur
» attendait, pour recevoir mes vœux,
» que je m'humiliasse devant ses lu-
» mières, lorsque je formai le projet
» d'aller convertir les Rochellois. —
» Vous allez donc à la Rochelle? — Oui,
» mon très-révérend. — Et, sans doute,
» vous avez une obédience de votre su-
» périeur? — Je confesse encore que
» je suis sorti du couvent clandestine-
» ment. — Ah, ah! — J'ai été rece-
» voir la bénédiction de ma mère, je
» l'ai embrassée, et je suis parti.

» — Dites-moi, jeune rebelle, quels
» sont les moyens que vous comptez

» employer pour convertir les Rochel-
» lois? » Je tirai de ma grande manche ce que j'avais écrit de mon premier sermon; je le lus avec la chaleur, la verve qui me l'avaient inspiré. Je portais de temps en temps un œil furtif sur mon auditoire, et je reconnus, avec une satisfaction bien naturelle, que je produisais le plus grand effet.

« Je vois avec un plaisir ineffable,
» me dit le père prieur, quand je cessai
» de parler, que vous êtes appelé à
» l'apostolat. Cette éminente qualité
» me fait renoncer au dessein que m'a-
» vaient inspiré vos premières réponses.
» Je voulais punir un fugitif, et le faire
» réintégrer dans son couvent; mais je
» réfléchis qu'un novice est toujours le
» maître de se retirer; qu'un novice qui
» débute dans la carrière par un ser-
» mon, tel que celui que vous venez

» de nous lire, a droit à la considéra-
» tion de tous les franciscains. Oui,
» frère Antoine, vous irez à la Ro-
» chelle; vous réussirez dans un dessein
» qu'on ne peut trop admirer, ou vous
» obtiendrez la palme du martyre. Dans
» l'un ou l'autre cas, vous ferez le plus
» grand honneur à l'ordre. Que diront
» les jésuites, qui affectent de nous
» mépriser, quand ils verront un en-
» fant, qui n'a pas encore prononcé ses
» vœux, porter la lumière dans une
» cité infectée du calvinisme, ou mou-
» rir pour la foi?

» Je n'ai plus qu'une question à vous
» adresser, frère Antoine. En sortant
» de votre couvent, avez-vous passé
» par la cellule du père procureur?
» Vous êtes-vous arrêté devant sa caisse?
» — Non, très-révérend père. — Ju-
» rez-le-moi. — Je le jure. — D'où vous

» vient donc ce sac d'argent que voilà?
» — C'est un don de ma mère. — Vous
» savez que le mensonge est un péché
» capital. — Je n'ai jamais menti.

» — Écoutez-moi, mon très-cher
» frère. Le démon est rusé, et la chair
» est faible. Un religieux de vingt ans
» ne doit pas avoir d'argent à sa dispo-
» sition. Ce sac restera dans nos mains,
» et vous n'en jouirez pas moins, pen-
» dant votre voyage, de toutes les com-
» modités de la vie. Je vous expédierai
» une obédience pour nos prieurs de
» Vendôme, Tours, Chinon, Mont-
» contour, Poitiers, Saint-Maixent et
» Fontenai en Rohan. De cette dernière
» ville, vous vous rendrez à la Rochelle.
» Vous y serez reçu par le baron de
» Biron, zélé catholique, qui y com-
» mande pour le roi. Il vous verra avec
» plaisir, parce qu'il est le seul, dans

» cette ville abominable, qui reconnaisse l'autorité du Saint-Père. Le roi » voulait lui donner des troupes; mais » les Rochellois ont exigé de leur maître » légitime, qu'il entrât seul dans leur » enceinte, et tel était le malheur du » temps, que Charles IX fut contraint » de souscrire à ce que lui prescrivi- » rent ces rebelles.

» En passant à Montcontour, vous » visiterez le champ de bataille où » notre grand roi Henri III, duc d'An- » jou alors, eut le bonheur de faire » égorger cinq mille huguenots, et de » prendre leur artillerie, leurs bagages » et leurs provisions de bouche. Vous » traverserez le champ de bataille à » genoux, en rendant des actions de » grâces à Saint-François et à votre pa- » tron. Allons, mes frères, descendons » au réfectoire. »

On dîne aussi bien chez les franciscains de Châteaudun que chez ceux d'Étampes. En sortant de table, le révérend père prieur expédia mon obédience; le frère Mathurin me mit sur l'épaule une besace, qui renfermait les provisions nécessaires pour me conduire jusqu'à Vendôme, et je me remis en route.

Je répétais toutes les belles choses que le père prieur de Châteaudun m'avait dites. Je ne regrettais pas mon argent : je n'en avais plus besoin. Ma mère me l'avait donné pour le bien de la religion, et il allait être employé en œuvres pies.

Je classais dans ma tête, en marchant, les élémens de cette péroraison, dont j'attendais des prodiges. Quelques heures après, je m'assis sur le revers d'un fossé, et j'ouvris la besace du frère

Mathurin. Quelle abondance, quelle recherche dans les mets! Une succulente volaille, une carpe frite, une tranche d'un jambon rosé, des biscotins, et une bouteille de cet excellent vin que nous devons aux révérends pères, possesseurs du Clos-Vougeot!

Je restai stupéfait. Mille idées vinrent m'assaillir. Je pensai enfin que le prieur de Châteaudun avait voulu me fournir l'occasion de combattre la gourmandise, et je lui criai de cinq à six lieues, qu'il ne serait pas trompé dans ses espérances. Je pris un morceau de pain, je l'arrosai, faute d'eau, d'un grand verre de vin, et je commençai à écrire ma péroraison.

Je la terminais à ma grande satisfaction, lorsqu'un malheureux, privé d'un bras, et traînant une jambe, s'arrêta devant moi. Il regardait, avec concu-

piscence, ces mets que j'avais étendus sur l'herbe, et que je dédaignais. « Pre-
» nez, lui dis-je, prenez : tous les pau-
» vres sont mes frères. » Il ne se le fit pas dire deux fois.

Les poches de son haut-de-chausses déchiré ne pouvaient contenir toutes ces provisions. Il les arrangea dans ma besace que je lui abandonnai. « Quel
» dommage, dit-il en s'éloignant, que
» ce petit frère ne soit pas calviniste !
» il a une si belle âme ! — Ah ! coquin,
» m'écriai-je, tu n'es qu'un vil hugue-
» not ! Le frère Antoine serait dupé
» par un suppôt du démon ! rends-moi
» ma besace, misérable. »

Je courus après lui. Il tira, de dessous son pourpoint, un second bras dont je ne soupçonnais pas même l'existence, la jambe sur laquelle il se traînait se raffermit tout à coup, et il

m'allongea le plus vigoureux soufflet qu'un homme puisse recevoir. Je lui présentai l'autre joue, et il me rit au nez. J'offris la cuisson de ma joue à mon patron, et je continuai ma route.

Je fus reçu à Vendôme comme un des flambeaux de l'ordre. Je fus fêté, caressé. Le prieur commanda en mon honneur un *gaudiolum* (1), et je reconnus toutes ces marques de distinction, en lisant aux pères assemblés le sermon que je venais de terminer.

Les exclamations, les applaudissemens, les cris d'admiration me tournèrent la tête. Le père prieur me pressa sur son cœur, m'embrassa tendrement, me fit faire un demi-tour à droite, et me jeta dans les bras du souprieur,

---

(1) Petite fête claustrale.

ouverts déjà pour me recevoir. Le sous-prieur me fit passer dans ceux du père procureur, et j'arrivai ainsi jusqu'au religieux qui fermait la file. Je me crus un être presque surnaturel.

Le père prieur s'écria qu'un homme comme moi ne pouvait être plus longtemps novice. Il ordonna qu'on sonnât la cloche, et qu'on fît toutes les dispositions nécessaires pour recevoir mes vœux. Je le priai humblement de m'entendre. Je lui dis que je me croyais toujours sous la dépendance du prieur d'Étampes; qu'il ne m'avait pas mis au nombre des profès, parce que j'étais sujet au péché d'orgueil; que les éloges que je venais de recevoir m'en avaient rendu coupable au plus éminent degré; qu'enfin je me sentais indigne de la faveur dont sa révérence de Vendôme voulait m'honorer.

Le prieur insista. « Si vous mourez » à la Rochelle, me dit-il, notre ordre » ne pourra pas vous compter parmi » ses plus grands prédicateurs. Que dis- » je, frère Antoine, dès ce moment, » vous êtes autant élevé au-dessus d'eux, » que le cèdre du Liban l'est au-dessus » d'un roseau du Jourdain. » L'orgueil, malgré mes efforts, s'empara encore de toutes mes facultés, et je déclarai d'un ton ferme que je ne prononcerais mes vœux qu'aux pieds du révérend père prieur d'Étampes; que je lui manquerais essentiellement en faisant profession entre les mains d'un autre, lorsqu'il m'en avait jugé indigne. Les prières, les instances ne purent m'ébranler. Il fallut bien me laisser partir novice. Je devais l'être encore longtemps.

Tous les matins, je trouvais la be-

sace; mais j'en réglais le contenu : je ne voulais pas m'exposer à substanter un huguenot. Tous les jours, j'écrivais quelque chose d'un sermon nouveau; tous les soirs, les fêtes conventuelles se renouvelaient, et je n'en étais pas plus humble. J'entrai dans la plaine de Montcontour, et je me souvins de ce que m'avait prescrit le père prieur de Châteaudun. J'usai mes chausses et ma robe; l'épiderme de mes genoux fut enlevé, et je persévérai dans mon pieux pélerinage. La douleur augmenta de minute en minute. Bientôt elle devint intolérable, et la faiblesse humaine imposa silence au devoir. Je me relevai, en adressant à mon patron une oraison jaculatoire.

Il crut, dans sa bonté, devoir récompenser ma confiance et ma soumission. Un ossement humain se présenta à mes

pieds. Je le relevai et je le baisai avec respect. Il avait nécessairement appartenu à un catholique, puisque mon patron me l'envoyait, et un catholique qui meurt pour la bonne cause est nécessairement un grand saint.

J'arrivai à Poitiers dans un état à faire pitié. Une partie de mes vêtemens et la peau de mes genoux étaient en lambeaux. Je les touchais avec la relique que j'avais trouvée, et mes douleurs ne se calmaient pas. Je la présentai, après l'avoir baisée encore, au père prieur. Il la regarda attentivement, la tourna dans tous les sens, et la jeta par la fenêtre. « C'est un os de » mouton, me dit-il, que vous m'avez » apporté là. Gardez-vous, mon frère, » de vous livrer à un zèle exagéré. Vous » fourniriez des armes contre nous aux » incrédules, et surtout aux hugue-

» nots. » Il sonna, un frère lay se présenta. « Frère Marc, mettez des com-
» presses d'eau-de-vie sur les genoux de
» ce jeune homme, donnez-lui à sou-
» per et un lit. Demain matin, vous
» l'habillerez à neuf, et vous lui aide-
» rez à monter sur une de nos mules,
» qui le conduira à Saint-Maixent. »

Cette froideur m'étonna et me blessa. Oh! pensai-je, il ne connaît pas ces sermons, qui m'ont valu tant d'éloges. Je vais l'entraîner, le séduire comme les autres. Je tirai mon manuscrit et j'allais commencer ma lecture. Il le prit, le parcourut rapidement et me le rendit en me disant : « De l'exagéra-
» tion, toujours de l'exagération et quel-
» quefois de l'hyperbole. » Oh! oh! pensai-je, le révérend serait-il entaché d'hérésie? Mon os de mouton l'avait indisposé contre moi, et je ne savais pas

encore qu'une prévention défavorable ne se détruit presque jamais.

J'étais humilié, très-humilié; je me sentais dans les dispositions, où, depuis long-temps, voulait me trouver le prieur d'Étampes. Elles pouvaient ne pas se soutenir, et il me sembla que je devais profiter de ce moment heureux pour m'engager à jamais. Je suppliai sa révérence de recevoir mes vœux. « Nous avons déjà trop d'éner-
» gumènes dans l'ordre, me dit-il, et
» très-certainement je n'en augmente-
» rai pas le nombre. Allez à la Ro-
» chelle, et tâchez d'en revenir. » Très-décidément, pensai-je en mangeant un perdreau, le père prieur de Poitiers est un hérétique.

Tout se passa comme l'avait prescrit sa révérence. Me voilà juché sur ma mule, suivi par le frère Marc, qui

chantait des cantiques à tue-tête, qui, de temps en temps, s'humectait la poitrine d'un verre de bon vin, et qui bientôt s'égaya à mes dépens : le valet devait être l'écho du maître.

Marc entra dans notre couvent de Saint-Maixent, et j'attendis à la porte qu'il lui plût de m'aider à descendre de ma mule. Sans doute, il avait reçu de son prieur des instructions secrètes, qu'il remplissait en ce moment.

Il revint bientôt, accompagné d'un frère, que suivaient quelques novices bien jeunes, bien étourdis, qui éclatèrent de rire en voyant mes genoux chargés de bourrelets de linge, et les grimaces que mes compresses d'eau-de-vie m'arrachaient par intervalles. J'entendis, très-distinctement, l'un d'eux dire à l'autre : C'est un fou, dit-on, et il en a bien l'air. Il est dur

d'être persécuté par ceux de son parti; mais leurs railleries, leur haine même ne doivent pas nous faire dévier de la bonne route. Je me sentais appelé à l'apostolat; le digne prieur de Châteaudun me l'avait assuré, et certainement il se connaissait mieux en hommes que le chef du couvent de Poitiers; je le croyais ainsi. J'offris à mon patron, pendant qu'on m'enlevait de dessus ma mule, les nouvelles humiliations qui m'attendaient.

Je ne vis ni le prieur, ni les profès de Saint-Maixent. Les frères lais s'emparèrent de moi, pourvurent à tous mes besoins, pansèrent mes écorchures, me couchèrent dans un assez bon lit, et me laissèrent la liberté de penser et de faire ce que je voudrais. Je terminai un quatrième sermon, et je m'occupai de mon pauvre père, que

les fumées de l'orgueil avaient banni de ma mémoire. Ah! pensai-je, il me reverra avec un extrême plaisir, et je lui consacrerai tous les momens dont la prédication me permettra de disposer.

J'avais lieu de croire que l'air empesté de la Rochelle étendait ses funestes effets à vingt lieues à la ronde, et que les couvens de notre ordre, qui avoisinent cette cité coupable, en étaient infectés. Si mon père, pensais-je, qui vit au centre même de la contagion, en avait respiré les miasmes diaboliques? Hé bien, je le ramènerai à la foi de ses pères, et par conséquent à la vertu.

Le lendemain on me jucha sur une autre mule, qui me porta à Fontenai en Rohan, où je ne fus pas mieux reçu qu'à Saint-Maixent. Le soleil qui de-

vait éclairer le dernier jour de ma marche parut enfin, et ranima ma ferveur et mes espérances. Je partis, et dès que nous aperçûmes les clochers de la Rochelle, le frère qui me conduisait m'aida, tant bien que mal, à descendre de ma mule, m'offrit deux béquilles, sauta sur ma monture, la tourna vers le point de notre départ, et la mit au galop, en me souhaitant tous les succès que je pouvais désirer.

On ne va pas vite quand on voyage sur deux béquilles. Je jugeai que je pouvais être encore à deux lieues de la ville impie, et je sentais que je ne les parcourrais pas en moins de quatre heures. La journée s'avançait, et je n'étais pas sûr d'arriver avant la nuit. La besace des Franciscains n'a qu'une aune de toile, et elle s'étend sur toute la surface de la France. J'ouvris celle

que m'avait laissée mon dernier conducteur, et j'y puisai des forces et du courage.

Je me remis en marche, et il me sembla, à mesure que j'approchais de la ville, que l'air était réellement empoisonné. Était-ce une réalité, une illusion? J'observais avec exactitude; je faisais jouer mes poumons avec force, et de temps en temps une odeur fétide me blessait l'odorat. Il n'y eut plus moyen de douter. Je sentis facilement que la respiration de trente mille huguenots ne pouvait manquer de produire de tels effets. Je purifierai cet air-là, me disais-je en sautant sur mes béquilles. La difficulté était d'arriver.

Bientôt je reconnus, sur les côtés du chemin, des lieux bas et humides. Le vent soufflait du côté de la mer, et m'apportait directement des émana-

tions marécageuses. Cependant ce que je voyais n'était certainement pas des marais. Cette humidité ne pouvait être produite que par les miasmes épais qui s'échappent des poitrines des huguenots, et que leur poids précipite à peu de distance des murailles. Ce raisonnement était simple et conforme aux lois de la physique.

Bientôt les ténèbres couvrirent la ville sacrilége, et l'ombre commençait à s'étendre autour de moi. Je ne voyais pas une maison, et il fallut me décider à passer la nuit dans des herbages que faisait croître l'hérésie. Je trouvai, sur le bord d'un de ces prétendus marais, des joncs élevés et parfaitement secs. Je soupai de ce qui restait dans ma besace; je me couchai, et je me trouvai fort bien. Ce bien-être, me dis-je, est un piége du démon. Il

veut que je me pénètre pendant toute une nuit de cet air pestilentiel. Il oublie que mon patron l'a vaincu, et je vais supplier Antoine d'écarter de moi tous les dangers.

J'avais à peine achevé ma prière, que le vent changea, et reporta sur la ville ces miasmes que je redoutais tant. L'atmosphère se dégagea. L'air devint frais et pur. Je m'endormis, avec confiance, au milieu de mes joncs, et je goûtai, pendant toute la nuit, le repos des justes.

CHAPITRE III.

Entrée d'Antoine la Mouche à la Rochelle.

Le soleil brillait du plus grand éclat quand je m'éveillai. Je me levai et je me remis gaîment en route. Les idées les plus riantes et les plus sublimes s'offraient à la fois à mon imagination, et cela devait être : l'heure de mon triomphe approchait. Je parcourus, assez lestement, l'intervalle qui me séparait encore des mécréans.

J'arrivai sur les glacis de la place, et je me trouvai bientôt entre deux pièces de canon. Un soldat s'avança vers moi en me menaçant de la pointe de sa pertuisane. « Un moine à la Ro-» chelle ! s'écria-t-il ; voilà du nouveau, » par exemple. Que veux-tu, coquin ? » Je lui répondis humblement que j'étais dépêché vers monseigneur le baron de Biron, gouverneur pour le roi à la Rochelle.

Il appela la garde. L'officier qui la commandait m'interrogea. Mes réponses ne lui parurent ni claires, ni assurées. En effet, je ne pouvais m'appuyer que du conseil que m'avait donné le père prieur de Châteaudun. « Entre » ici, me dit l'officier. » Il me poussa dans le corps-de-garde, et me donna la permission de m'asseoir sur un banc de bois.

Il envoya chercher Jacques Henri, maire de la Rochelle, et le capitaine Lanoue, qui commandait la force armée. En les attendant, je commençai l'exercice de l'apostolat. Je lus un de mes sermons à la garde rassemblée autour de moi. La garde rit beaucoup en m'écoutant, et j'en tirai un favorable augure : le rire n'annonce ni la haine ni la colère, et il est facile de fixer l'attention de gens que ces passions n'agitent pas. J'allais commencer ma péroraison, cette péroraison qui avait électrisé mes auditoires de Tours et de Chinon, lorsque le maire et le général parurent.

« Qu'est-ce que cela signifie, dit le » capitaine en fronçant le sourcil, et » en relevant sa moustache. Viens-tu » faire ici le missionnaire ? Qu'on pende » ce drôle-là. Monseigneur, lui ré-

» pondis-je, je suis prêt à recevoir la
» palme du martyre; mais votre gran-
» deur sait bien que pendre n'est pas
» répondre. — Tu fais le raisonneur,
» je crois! Soldats, exécutez mon ordre.

» Un moment, capitaine, lui dit le
» maire. Le parti que vous proposez
» est le plus court, sans doute; mais je
» ne le crois pas le plus sage. — Com-
» ment, morbleu! Avez-vous oublié que
» le roi, alors duc d'Anjou, tira trente-
» cinq mille coups de canon sur la
» Rochelle; qu'il nous livra vingt-neuf
» assauts; que le sang de nos conci-
» toyens, de leurs femmes, de leurs
» enfants, coula à flots sur les brèches,
» et il y avait des moines dans l'armée
» catholique. — Je n'ai rien oublié de
» tout cela; mais les esprits fermentent
» en France; la reine Catherine lève
» des troupes; elle n'attend qu'un pré-

» texte pour rallumer la guerre civile.
» Voulez-vous le lui fournir? — Hé,
» qu'importe à Catherine qu'il y ait en
» France un moine de plus ou de
» moins? — Envisageons cette affaire-
» ci sous son véritable point de vue.
» Ce moinillon demande à remplir une
» mission, feinte ou véritable, auprès
» de Monseigneur de Biron. Ce général
» est sans autorité dans la ville; il est
» plutôt notre ôtage que notre gou-
» verneur; mais ce titre lui a été con-
» féré par le roi. Il représente ici la
» majesté royale.... — Il ne représente
» rien.—On croit le contraire à la Cour.
» Pendre un homme qui lui est adressé,
» c'est vouloir exciter des murmures,
» des plaintes, des clameurs dans Paris.
» La reine et les Guise nous accuseront
» du crime de lèze-majesté; on courra
» aux armes, et vous savez, capitaine,

» que le jeune roi de Navarre et le
» prince de Condé ne sont pas en me-
» sure de soutenir la guerre. — Allons,
» allons, que l'on conduise ce drôle
» chez le sire de Biron. D'ailleurs, il
» sera toujours temps de le pendre. »

Il est évident que mon patron venait de me tirer du danger le plus imminent où un missionnaire puisse être exposé. Je lui rendis grâces en marchant entre deux files de soldats, et je respirai en entrant au palais de Monseigneur de Biron. Je m'étais résigné à mourir martyr; mais, toutes réflexions faites, je sentais qu'il vaut autant utiliser sa vie que la perdre à vingt ans.

Mes gardes me remirent entre les mains des gens de Monseigneur. Ceux-ci, qui ne comprirent pas trop ce que je leur disais, me conduisirent au cabi-

net de Monsieur son secrétaire, et me laissèrent avec lui.

Il écrivait, et leva à peine les yeux sur moi. Il me fit signe de la main de m'asseoir, et continua ses écritures. Me trompé-je, ne me trompé-je pas?... Est-ce bien lui, me disais-je? Oh! c'est lui! Quatre ans de séparation n'ont pu le rendre méconnaissable.... « Je » te retrouve, mon cher Poussif! — » Chut, chut! Le baron m'a rencontré » dans un voyage qu'il a fait à Poitiers; » il m'a trouvé levant un plan pour » Monsieur de Guise. Il signe son nom » assez passablement; mais il écrit mal » et très-incorrectement. Il m'a pro- » posé d'entrer chez lui en qualité de » secrétaire; j'ai accepté en attendant » mieux. Mon nom ne lui a pas paru » assez sonore ni assez distingué; il » veut que tous ceux qui l'approchent

» soient gentilshommes ou le parais-
» sent, et il a décidé, dans sa sagesse,
» que je m'appellerais Monsieur de
» Poussanville. Plus de Poussif, entends-
» tu? Allons, embrassons-nous. »

Après les premiers épanchemens, il me demanda ce qui s'était passé à Étampes depuis qu'il avait quitté notre école commune. Je lui demandai des nouvelles de mon père. Je lui racontai les belles choses que connaît déjà le lecteur. Il m'apprit que la santé de mon père était très-languissante. « Tu
» veux donc être moine, me dit-il?
» — C'est mon unique ambition. —
» Imbécille! Tes pères de Saint-Fran-
» çois sont, après les Capucins, les
» plus ineptes de nos moines. Entre
» chez les Jésuites; ils ont de l'esprit,
» de l'adresse; ils sont riches et puis-

» sans. A propos, as-tu déjeûné? —
» J'allais t'en parler. »

Poussanville appela, et me fit servir. Il reprend la parole pendant que je m'occupe à me restaurer.

« Tes novices de Saint-Maixent t'ont
» bien jugé. Tu veux convertir les
» Rochellois! Ce projet est d'un fou.
» A la recommandation du baron, ils
» te permettront de prêcher; mais tu
» auras affaire à Théodore de Bèze, le
» plus éloquent de leurs ministres. Si
» tu es battu, comme il y a lieu de le
» croire, tu seras baffoué; si tu as
» l'avantage, tu seras pendu : apprends
» que l'esprit de parti ne pardonne
» jamais. Insensé! Que t'importe tout
» cela? Crois-tu que Catherine, Guise,
» le roi de Navarre, le prince de Condé
» soient pénétrés des sentimens qu'ils
» affectent? Ils soufflent le fanatisme

» sur les gens de leur parti; ils les eni-
» vrent pour les disposer à se faire
» tuer, selon leur bon plaisir. Tu n'es
» toi-même, sans t'en douter, qu'un
» agent aveugle des Guise. »

On sent bien que j'interrompis souvent le discours de M. de Poussanville par de fortes exclamations. Il riait, et continuait de parler. Moi, je jugeai que mon ami n'était d'aucune religion, et cette pensée m'arracha des larmes amères.

« Viens, pleurnicheur, je vais te pré-
» senter au baron : tu as ici le plus
» grand besoin d'un protecteur. Je te
» préviens que M. de Biron est fier,
» irascible, et qu'on ne l'aborde qu'a-
» vec trois révérences. Suis-moi. »

Je marchai sur les pas de M. de Poussanville. Je m'inclinai trois fois, et profondément, devant le baron,

dont tous les traits annonçaient l'orgueil. Je vis que mon humilité le disposait favorablement en ma faveur. Cependant il resta assis, et me laissa debout. Mon ami lui fit part des motifs qui m'amenaient à la Rochelle, et il arrangea son récit avec beaucoup d'adresse. « C'est bien, c'est très-bien, dit » le baron, j'aime beaucoup ce beau » zèle. Vous prêcherez, mon ami, j'en » obtiendrai la permission du maire, et » de Théodore de Bèze. Cependant, je » vous conseille de ne pas vous exposer » dans les rues de la Rochelle avant que » j'aie arrangé votre affaire. Poussan- » ville, vous le présenterez à Madame » la baronne. Elle aime beaucoup les » moines, et vous la prierez, de ma part, » de mettre celui-ci au nombre des com- » mensaux de sa maison. »

Je serais tombé dans l'enchante-

ment, dans l'extase, si je n'eusse remarqué des signes d'intelligence entre le baron et Poussanville. Je saisis même un sourire, qui vint expirer sur les lèvres de monseigneur. J'en conclus qu'il n'était pas plus catholique que les grands dont mon ami m'avait parlé. Au surplus, pensai-je, tant pis pour lui s'il croit que la religion ne soit faite que pour le peuple. Je serai en sûreté dans ce palais, et je prêcherai, voilà l'essentiel.

J'allais suivre M. de Poussanville dans l'appartement de madame, lorsque le capitaine Lanoue se présenta. Son air farouche, sa longue épée, et la manière dont il me regarda me glacèrent le sang. « Cet homme, de» manda-t-il au baron, a-t-il près de » vous, monseigneur, une mission di» recte, positive? — Je ne puis conve-

» nir de cela ; mais je dois vous assurer
» qu'il m'est recommandé.... — Par
» quelqu'un que votre grandeur ne
» connaît peut-être pas ? — Ou, qu'au
» moins je connais assez imparfaite-
» ment. — Les choses étant ainsi, vous
» trouverez bon, monseigneur, que je
» le fasse pendre. N'ai-je pas trouvé ce
» coquin-là prêchant la garde du poste
» avancé ? Si on le laissait aller, il ferait
» de belles choses. Sa mort satisfera
» aux mânes de nos frères, tués pen-
» dant le siége, et ce sera un spectacle
» fort agréable pour les survivans...
» Allons, marche, maroufle.»

Il m'avait pris par une oreille, et la tirait de toutes ses forces. « Un mo-
» ment, s'écria Poussanville. Il est fils
» de Jacques de Mouchy, dit la Mou-
» che. » Ces paroles firent sur le capitaine l'effet qu'eût produit la tête de

Méduse. Il lâcha mon oreille, me passa la main sous le menton, et prit un air tout-à-fait caressant. Le fier baron me sourit avec noblesse, avec grâce. « Pourquoi, M. de Poussanville, ne » m'avez-vous pas appris cela plutôt? » — Pourquoi, petit frère, ne m'as-tu » pas déclaré ton origine, quand j'ai » voulu te faire accrocher par la garde? » Tu ne sais donc pas que la première » de toutes les vertus est d'être utile à » ses semblables, et qu'on ne s'informe » pas quelle est la religion de celui » qui soulage l'humanité souffrante ? » Ton père vaut mieux à lui seul, que » tous les moines de l'Europe ensem- » ble : il a rendu l'usage de leurs mem- » bres à un grand nombre de Rochel- » lois, blessés pendant le siége, et qui » se croyaient estropiés pour toujours. » J'étais guéri d'un coup de mous-

» quet, qui m'avait percé la cuisse.
» Ma blessure se rouvrit, lorsque ton
» père vint chercher ici un asile contre
» la rage monacale. Il m'a guéri de
» nouveau, radicalement guéri. Voilà
» de ces choses qui ne s'oublient ja-
» mais. Suis-moi, Frérot. Viens em-
» brasser ton père. Instruis-toi près
» de lui, et tâche de le valoir un jour. »

Je passais de la mort à la vie, et ma tête n'était plus à moi. Les opinions opposées aux miennes, que j'avais entendu émettre autour de moi, avaient brouillé toutes mes idées. Je me souvenais seulement que je devais embrasser mon père, et rendre la Rochelle au pape.

Le capitaine avait passé mon bras sous le sien. C'est le fils de notre bon Jacques, disait-il aux furieux, que mon costume rassemblait autour de

nous, et ces quatre mots les dispersaient à l'instant. Nous entrâmes dans une maison d'assez belle apparence. Je trouvai mon père, très-souffrant lui-même, entouré de malades, qu'il tâchait de soulager, et je me jetai dans ses bras.

Il n'était pas prévenu de mon arrivée, et il s'évanouit. Ses malades oublièrent leurs maux pour le secourir. Le farouche Lanoue aida à le déshabiller, et à le mettre au lit. Moi, je priais mon patron de lui rendre la santé, et de me maintenir dans les sublimes dispositions où j'étais en sortant d'Étampes.

Mon père revint à lui. Mais la surprise, l'émotion, un attendrissement sans bornes, avaient produit une crise qui acheva d'épuiser ses forces. Il expira dans mes bras, en bénissant le moment où il m'avait revu.

« Coquin de moine, me dit le capi-
» taine, si tu n'avais pas infecté notre
» ville de ta présence, notre bon Jac-
» ques vivrait encore; il serait encore
» utile. Si les Rochellois savaient que
» tu lui as donné la mort, ils te met-
» traient en pièces. Je t'ai promis vie
» et sûreté, je tiendrai ma parole. Je
» te le prouve en te dépouillant de ta
» jacquette, qui te ferait remarquer
» partout, et je ne peux t'avoir tou-
» jours pendu à mon bras. » Il déchi-
rait ma robe, il la mettait en lam-
beaux. Une robe de franciscain! Je
voulus au moins sauver mes sermons.
Lanoue les jeta sur un brasier, où
mon père faisait chauffer ses médica-
mens, il n'y avait pas deux heures. Je
voulus les arracher aux flammes, La-
noue me prit par l'oreille, et m'en-
voya à l'autre bout de la chambre.

Il me donna des vêtemens qui avaient appartenu à mon père. Il fallut bien que je les prisse, puisque je n'en avais pas d'autres. « Puissent-ils, me dit le » capitaine, te pénétrer des vertus que » possédait ton père, et dont tu as un » si grand besoin. »

Il était temps qu'il me rendît méconnaissable. Le maire, Théodore de Bèze, les ministres du démon, ses confrères, les notables de la ville entrèrent, et témoignèrent de vifs regrets de la perte qu'ils venaient de faire. Les pauvres se rassemblèrent à la porte de la rue, et firent entendre de longs gémissemens. « Il les traitait » gratuitement, me dit le capitaine, » avec l'argent que lui donnaient les ri- » ches. » Ah ! pensai-je, mon pauvre père est mort huguenot. Il est inutile

que je prie pour lui : il est perdu pour toute l'éternité.

Je sortis d'une maison où tout était confusion et désordre. Le grand air me rafraîchit la tête, et rétablit une certaine suite dans mes idées. Mes sermons n'étaient plus qu'un peu de cendre. Je me voyais privé des moyens les plus puissans de ramener les infidèles. Il me sembla que je n'avais rien de mieux à faire que de sortir de cette ville impie, et de secouer contre elle la poussière de mes souliers. Mais comment voyagerais-je? mes genoux ne sont pas tout à fait guéris, et le sac que m'a donné ma pieuse mère, est resté entre les mains du prieur de Châteaudun. Si du moins j'avais encore ma robe, elle intéresserait les fidèles en ma faveur. Je recevrais des secours abondans. Mais je suis dépouillé de toutes mes ressources. Il

faut retourner chez le gouverneur; cette maison est catholique, au moins en apparence, et je n'y manquerai de rien, monseigneur l'a promis. Je pourrai y écrire de nouveaux sermons; je pourrai, au moins, argumenter avec Théodore de Bèze, et si je persuade cet ange de ténèbres, il gagnera tous les autres.

Je repris tristement le chemin du Palais, et je montai chez Poussanville. Je lui fis part, en gémissant, des égaremens de mon père, bien prouvés par l'attachement de tous les huguenots. « Si je pouvais gémir de quelque » chose, me dit-il, ce serait de voir un » fils condamner la mémoire de son » père. Malheureux, sais-tu dans » quels sentimens il est mort? Fût-il » protestant, en a-t-il moins des droits » à ton affection et à ton respect? Les » hommes, d'ailleurs, ne sont-ils pas

» frères, quoique leur croyance ne soit
» pas la même? Le Ciel s'est-il prononcé
» contre ceux que tu appelles huguenots? La foudre tombe également sur
» les églises et sur les temples. — De
» la tolérance! de la tolérance! Poussif,
» la contagion t'a gagné. Tu es entaché du crime d'hérésie. O! grand
» François Ier! que ne pouvez-vous
» renaître, et exterminer jusqu'au dernier des huguenots! — Tais-toi, imbécille furieux, rappelle-toi les
» paroles que t'a adressées le général
» Lanoue : *On ne s'informe pas quelle est
» la religion de celui qui soulage l'humanité souffrante.* Ces mots ne prouvent-ils pas que ton père restait attaché au Catholicisme, et qu'il est
» mort dans la religion de ses pères?
» Je n'exige pas de toi que tu retournes
» auprès de ses restes inanimés. Sa

» maison retentit des accens de la dou-
» leur et de la reconnaissance. Tu ne
» manquerais pas de faire quelque
» scène qui finirait mal pour toi. Je te
» plains, et ne veux pas te perdre.
» Je vais te présenter à madame la ba-
» ronne; mais demain, tu suivras le
» convoi de ton père dans le silence
» et le recueillement. — Tu veux que
» je paraisse dans les rangs de ces ré-
» prouvés? — Tu le feras, ou je déter-
» minerai Monseigneur à te faire chas-
» ser de la ville. — Oh, grand saint
» Antoine! ô mon patron, inspirez-
» moi. — C'est moi qui t'inspirerai, et
» je t'inspirerai bien. Marchons. »

Cet homme si sévère me présenta à la baronne, avec les expressions les plus propres à lui inspirer pour moi le plus vif intérêt. Elle vit en moi un pauvre religieux, brûlant du zèle de la

foi, et je venais, avec l'approbation de Monseigneur, me mettre sous sa puissante protection.

Je retrouvai là mes principes, mes précieuses habitudes, et même mon langage. Madame la baronne, jeune encore, était pieuse.... comme la piété. Ces malheureux huguenots lui avaient refusé jusqu'à un chapelain. Elle s'était arrangé un oratoire, où elle passait, avec ses femmes, la moitié des journées. Elle m'y conduisit : j'en admirai l'arrangement. Mais.... ô surprise! je reconnus que Madame s'appelait Antoinette. Mon patron, et son compagnon fidèle étaient suspendus devant son prie-dieu.

Elle fut, de son côté, très-satisfaite d'apprendre que je me nommais Antoine, que je chantais et que je savais jouer du serpent. Elle décida qu'à moi

seul, je serais sa musique de chapelle; elle me chargea exclusivement de la direction de l'oratoire, et elle me remit entre les mains d'une de ses femmes, qui me combla d'égards, de prévenances, et qui me logea dans une chambre très-commode et très-propre. J'ai toujours aimé la propreté et les commodités de la vie.

Je ne hais pas non plus la bonne chère, quand elle n'excite pas à l'intempérance. Je dînai au milieu des dames suivantes, et je dînai bien. Il m'était impossible de ne pas porter mes regards autour de moi. La demoiselle Colombe me parut plus jolie que la petite paysanne qui m'avait apporté son déjeûner sur le chemin d'Étampes à Châteaudun. Je baissai les yeux, jusque sur mon assiette; mais comment les y fixer? Mademoiselle Co-

lombe m'offrait de tous les mets, et il fallait bien la regarder pour lui répondre. Elle m'apprit qu'elle était chargée de la lingerie de l'oratoire. Elle me dit que nous le décorerions ensemble. « Non, Mademoiselle, m'écriai-je, non, très-certainement non. » Mademoiselle Colombe me répondit par une grimace qui ne l'embellit pas, et j'en fus fort aise. Je me tournai vers madame Claire, femme de cinquante ans, que la petite vérole avait maltraitée, et je ne regardai plus qu'elle.

Madame la baronne nous fit dire qu'elle nous attendait à l'oratoire. Je m'attachai exclusivement à madame Claire, et je la priai de m'aider à marcher. Elle s'informa, avec bonté, de ce qui me privait du libre usage de mes jambes. Elle courut aussitôt cher-

cher ce qui était nécessaire pour mon pansement. Colombe lui demanda la permission de tenir l'assiette, avec un ton si doux, qu'elle me mit en colère contre elle et contre moi. «Non, Mademoiselle, lui dis-je, vous ne la tiendrez pas.» Colombe me tourna le dos, se rendit auprès de la baronne, et Claire me pansa avec autant d'adresse que l'eût pu faire un bon chirurgien. Je ne savais pas que les femmes eussent la main si légère et si douce. Je vis, avec plaisir, qu'il suffirait de quelques jours, pour me guérir radicalement.

Nous passâmes ensemble à l'oratoire. Là, je racontai à madame la baronne comment j'avais perdu mes sermons. Je lui demandai la permission de lui en réciter ce que me fournirait ma mémoire. Elle me l'accorda avec une grâce toute particulière.

Quand on récite de mémoire, il faut éviter les distractions. Je fixai mes yeux au plancher qui était sur ma tête. Je parlai avec une facilité qui m'étonna. Je parlai long-temps, et je retombai dans le péché d'orgueil : je voulus voir quelles sensations j'avais produites. La baronne seule était restée assise. Ses femmes m'écoutaient à genoux. Les yeux de Colombe étaient noyés dans les larmes, et ne me paraissaient que plus dangereux. Elle me prenait pour un saint, et elle avait tout ce qu'il fallait pour me damner.

Madame la baronne me présenta sa main à baiser : c'est la plus grande marque de satisfaction qu'elle pût me donner. « Frère Antoine, me dit-elle, » il faut récrire ces sermons là; il le » faut absolument. Je vous en prie, je » vous l'ordonne même. Si ces gens-là

» ne vous permettent pas de les pro-
» noncer, je les ferai imprimer, et ré-
» pandre avec profusion dans la ville;
» il faut que la vérité triomphe enfin.»

Le lendemain matin, Poussanville me fit appeler : « Voilà, me dit-il, un » paquet que le général Lanoue m'a » envoyé hier au soir. Il renferme » toute la succession de ton père. » Nous l'ouvrîmes : nous y trouvâmes quelques vêtemens à demi usés, un peu de linge et vingt écus. Les pauvres avaient empêché mon bon père d'économiser. « Qu'il est triste, dis-je à » Poussanville, qu'un tel homme n'ait » pas conservé ce zèle, cette ferveur, » qui constituent le bon, le véritable » catholique! — Va t'habiller, ba- » vard, et viens me retrouver. J'assis- » terai aux funérailles de ton père; j'y » représenterai le baron; tu te tien-

» dras auprès de moi, et tu ne diras » pas un mot, entends-tu? »

Nous partîmes. En approchant de la maison de mort, je ne pensai plus qu'à mon père. Mes yeux se remplirent de larmes. « Bien! me dit Pous- » sanville, bien! Tu es né avec un » bon cœur, et je retrouve mon ca- » marade d'école. »

C'est un homme bien précieux qu'un bon chirurgien, à la suite d'un siége meurtrier. On n'eût pu faire au général Lanoue des obsèques plus magnifiques que celles qu'on avait préparées pour mon père. Les gens en place, les personnes les plus recommandables de la ville suivaient immédiatement le cortége. J'étais en tête du convoi avec Poussanville. Les pauvres fermaient la marche.

Théodore de Bèze prononça sur la

tombe un discours qui m'eût paru superbe, s'il n'eût été tout à fait étranger aux opinions religieuses. Je crus devoir prononcer à mon tour quelques mots d'une pieuse espérance en faveur du défunt. Je pris la parole aussitôt que Théodore eut cessé de parler. Poussanville me donnait des coups de coude, me marchait sur les pieds. J'avais commencé une improvisation très-orthodoxe; rien ne pouvait plus m'arrêter.

L'effet de mon discours fut terrible pour moi. Les grands avaient commencé par rire; bientôt le peuple entra en fureur. Je fus poussé, baffoué, couvert de boue, chargé d'imprécations. Je fuyais, quand je pouvais m'échapper des mains de ces furieux, et j'en retrouvais d'autres à qui on criait: C'est un catholique, c'est un moine. Je

rentrai au palais avec des vêtemens en lambeaux, glacé d'effroi, et bien convaincu que les Rochellois étaient inaccessibles à la grâce. J'allai me jeter dans l'oratoire. J'y voulais remercier mon patron de m'avoir conservé la vie; j'y trouvai mademoiselle Colombe, qui décorait de fleurs l'image du grand saint Antoine.

Elle fut frappée d'étonnement et d'effroi, en voyant l'état déplorable où m'avaient réduit les huguenots. Elle me parla, elle m'interrogea. Je n'entendis que des sons confus; bientôt je perdis l'usage de mes sens.

Quand je revins à moi, je me trouvai soulagé, soigné par Colombe. Elle n'avait voulu, me dit-elle, partager avec personne le plaisir ineffable d'être utile au frère Antoine. Elle avait été, dans ma chambre, prendre des habits, du linge.

L'aiguière, dans laquelle elle conservai les fleurs destinées à former des guirlandes, servit aux ablutions, et j'allai, dans le coin le plus retiré de l'oratoire, me dépouiller de mes guenilles et me vêtir d'une manière décente. Je me sentais très-faible. Un déjeûner léger était auprès de Colombe. Elle me présentait ce qu'elle avait de meilleur, et ce qu'elle croyait pouvoir me plaire. Les plus jolies mains du monde passaient, repassaient sans cesse autour de moi, et me touchaient souvent. J'étais pénétré de la reconnaissance que je lui devais à tant de titres. J'arrêtai une de ses mains; je fixai une charmante figure de seize ans. Je voulus parler; les paroles expirèrent sur mes lèvres.

Nous nous regardions en silence. Colombe était rouge comme le feu;

j'étais retombé dans l'état fatal où m'avait mis la jeune fille que j'avais rencontrée sur la route de Châteaudun, et il n'y avait pas d'étang dans l'oratoire. Je tenais toujours cette main dangereuse. Tout à coup, je fis un effort violent; j'entraînai Colombe auprès de l'image révérée de mon patron. Je la fis tomber à genoux avec moi. « Demandons-lui, m'écriai-je. la » grâce de pouvoir surmonter la na- » ture. — Qu'est-ce que la nature, » frère Antoine? — Colombe, nous » nous aimons. — Oh, je vous aime » beaucoup, frère Antoine. — Cet » amour-là est un crime. — Il ne nuit » à personne. — Il offense le ciel. — » Pourquoi donc m'a-t-il donné un » cœur? — Pour le vaincre, et lui of- » frir nos souffrances. — Vous souffrez » donc aussi, frère Antoine? — Ne le

» voyez-vous pas? — Moi, je ne vois
» rien. — Colombe, vous avez toute
» votre innocence; conservez-la, et
» pour cela il n'est qu'un moyen. —
» Et lequel? — Il faut éviter de nous
» voir, et surtout de nous parler. —
» Voilà donc pourquoi vous m'avez
» traitée durement; voilà pourquoi
» toutes vos attentions se portaient
» sur madame Claire? — Madame Claire
» n'est pas dangereuse. — Je commence
» à comprendre.

» — Colombe, jurons-nous d'être
» sans cesse sur nos gardes, ou nous
» sommes perdus. — Comment perdus!
» — Ma chère Colombe, je suis plus âgé
» que vous; j'ai plus d'expérience;
» mais il est des choses que je ne peux
» pas, que je ne dois pas vous expli-
» quer. — Oh, parlez, frère Antoine,
» je veux tout savoir. — Jurons, Co-

» lombe, jurons en présence de mon
» patron. »

Madame entra, suivie de ses autres femmes. Elle nous trouva à genoux, et nous marqua de la satisfaction. Elle me félicita d'avoir pu m'échapper des mains des huguenots : Poussanville lui avait tout appris. Je lui déclarai que je renonçais au dessein de faire des conversions dans cette ville abominable. « Vous avez raison, me dit-elle. Re-
» nonçons à des illusions flatteuses, qui
» ne peuvent se réaliser. Nous prierons
» ensemble, et je vous élève au rang de
» mon sacristain. Colombe et vous soi-
» gnerez l'oratoire. Vous y écrirez des
» homélies, que nous entendrons avec
» attendrissement. »

Je frémissais à l'idée du danger continuel où j'allais être exposé. Je périrai, pensai-je; Colombe périra. Il faut

fuir. Je ne peux encore marcher longtemps. Mais j'ai vingt écus; j'achèterai une mule, et, avec ce qui me restera, je gagnerai un couvent de franciscains: ce sera pour moi le port du salut.

..... Mais mes vingt écus, où sont-ils? Je les avais ce matin dans ma bourse, suspendue à ma ceinture. J'étais presque nud quand je suis rentré ici.. .. Les misérables m'ont pris ou coupé ma bourse. Des huguenots doivent être des voleurs.

Je ne savais à quel parti m'arrêter. Je me décidai enfin à suivre madame, quand elle sortirait de l'oratoire. Je lui peignis, en traits de feu, ma situation et celle de Colombe, et je la suppliai, à genoux, de nous sauver tous deux. « Voilà de la véritable vertu, s'écria-» t-elle, ou il n'y en a pas au monde. » Vous m'inspirez de la vénération

» pour l'ordre des franciscains. Vous » resterez à l'oratoire, et je chargerai » Colombe d'autres fonctions. — S'il » m'était permis, Madame, de fixer » votre choix, je vous prierais de le » faire tomber sur madame Claire. » Elle sourit. « Vous aurez Claire, me » dit-elle. » De quel fardeau je me sentis déchargé!

Poussanville me manda chez lui. Il me fit une mercuriale d'une âpreté, d'une sévérité! « Si tu n'avais eu af- » faire qu'au général et au maire, ajou- » ta-t-il, ils se fussent bornés à se mo- » quer de toi. Ils veulent faire de la » Rochelle une république indépen- » dante, dont ils resteront les chefs. Ils » n'ont pas de religion; mais pour réus- » sir dans leur dessein, ils ont besoin » du peuple. Il faut qu'il soit fanatique » pour être soumis, et ils n'ont pu se

» dispenser de t'abandonner à sa fu-
» reur. Apprends à connaître les hom-
» mes et les choses, et renonce à tes
» idées folles et exagérées. Je te le ré-
» pète, fais-toi jésuite, si tu persistes à
» vouloir être moine. J'entrevois le
» moment où ils joueront un grand
» rôle dans l'État. — Le mien doit être
» tout d'humilité. — Imbécille! tu n'es
» propre qu'à faire un moinillon. Re-
» tourne à ton oratoire. »

Je n'y trouvai pas Colombe, et je soupirai. Madame Claire l'avait remplacée, et elle ne me donnait pas de distractions. J'étais désœuvré, et je commençai une homélie. La cloche nous appela pour dîner. Les femmes de la baronne me regardaient en-dessous, d'un petit air moqueur. J'en conclus qu'elles n'étaient pas aussi innocentes que madame le supposait. Colombe

seule baissait les yeux, rougissait et mangeait peu. J'avais voulu me placer sur la même ligne qu'elle, pour être dispensé de la regarder. Ses compagnes l'avaient prévenue, et s'étaient arrangées de manière à ce qu'elle fût vis-à-vis de moi.

Je ne mangeais pas plus qu'elle. Nous avions tous les deux les yeux fixés sur notre assiette. Notre silence, notre maintien, une excessive réserve qui pouvait bien avoir quelque chose de ridicule, produisirent de ces mots qu'entendent si bien ceux qui se les adressent, mais qui sont tellement équivoques, que ceux dont on parle ne peuvent en paraître piqués. Je l'étais vivement, quoique je me tusse. Colombe n'y comprenait rien.

Je ne pouvais composer pendant toute la journée. Je me délassais en me

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

livrant à ces observations qui m'avaient fait surnommer la mouche à Étampes. Elles tombèrent d'abord sur madame Claire, que je croyais aussi inaccessible à la tentation, que peu faite pour en inspirer. Mais je ne pus m'empêcher de voir ce qui se passait devant moi.

J'arrangeais mon plan de vengeance, ce qui, je le confesse, était un grand péché, et j'avais fermé les yeux : c'est le moyen d'être tout à ses idées. Claire allait, venait dans l'oratoire. Elle s'approchait de moi, s'en éloignait; des mouvemens d'impatience lui échappaient par intervalles. Je feignis de dormir, et j'entrouvris mes paupières d'une manière imperceptible. « Dor- » mez-vous, frère Antoine? » Je ne répondis pas un mot. Elle prit ma plume : madame la baronne et moi étions les seuls qui en eussent dans ce

quartier du palais. Claire avait tiré un valet de trèfle de sa bourse : ce genre de papier-là n'est jamais suspect. Elle écrivit, très-mal, mais de manière à être lue : A queu jeu meu daiplé issy! On n'est jamais prolixe quand on écrit comme cela. Elle veut que son amant l'enlève. C'est clair. Elle se lève, marche sur la pointe du pied, et sort de l'oratoire. Ces précautions annonçaient nécessairement des desseins secrets. Je me lève à mon tour, je la suis dans un long corridor obscur, qui conduit à l'appartement du baron. Bientôt j'aperçois le jour, et je reconnais un homme gros, court, mal bâti, qui se promène dans une vaste salle, et qui étouffe des mots qui doivent ressembler à des juremens. Je reconnais M. Olivier, l'écuyer de monseigneur, et je me tapis contre le mur. Olivier prend

le valet de trèfle des mains de Claire, et ses mains restent dans les siennes. Claire n'avait parlé à table que de choses indifférentes, et ce n'est pas elle que je voulais frapper. Cependant je désirais voir comment cette scène finirait.

Cette espèce de halle communiquait aux différens points du palais. Une, deux, trois des femmes de madame arrivèrent, et les principaux domestiques de monseigneur se présentèrent à elles avec toute la grâce dont ils étaient susceptibles. Oh, oh, pensai-je, voilà un singulier hasard! Tout le monde s'est donné rendez-vous à la même heure. Je ne verrai rien : quand on est huit, on se possède nécessairement. Cependant il est clair que le plus grand désordre règne dans cette maison. Ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est que

Colombe seule n'est pas présente à cette scandaleuse réunion.

Quel est mon devoir en cette circonstance délicate? La piété de madame est solide, éclairée. Elle ignore donc ce qui se passe chez elle. Elle me comble de bontés. Je dois, je veux lui faire connaître le mal, afin qu'elle y apporte un prompt remède.

Je retourne vers le point d'où je suis parti. Des éclats de voix, des rires soutenus me poursuivent. Ces gens-là, pensai-je, ont perdu toute espèce de pudeur et de crainte. Ce tapage suffit pour qu'on les surprenne.

J'entrai chez madame, et, rouge de colère, je lui racontai ce que je venais de voir et d'entendre. « Asseyez-vous, » frère Antoine, me dit-elle, et écou- » tez-moi. Nos domestiques ne peuvent » se promener dans la ville, sans s'ex-

» poser à des scènes fâcheuses, quoi-
» qu'ils portent la livrée du baron : ces
» méchans huguenots ne respectent
» rien. Monseigneur s'est entendu avec
» le maire, et les marchands de la ville
» nous apportent ici ce qui nous est né-
» cessaire. L'intérêt leur tient lieu de
» ce qu'ils appellent leur conscience.

» Cependant nos gens ne peuvent
» passer les jours, les semaines, les mois
» dans une contrainte perpétuelle.
» Nous avons résolu, monsieur le ba-
» ron et moi, de leur abandonner, tous
» les jours, pendant deux heures, la vaste
» salle où vous les avez vus. Là, ils s'a-
» musent comme ils l'entendent, et il
» me paraît difficile qu'il se passe quel-
» que chose de répréhensible dans une
» réunion aussi nombreuse. »

Elle eût pu parler une heure encore, sans que je pensasse à l'interrompre :

j'étais stupéfait, anéanti. « Mais, Ma-
» dame, repris-je d'un air timide et
» d'un ton doux, ce valet de trèfle....
» — Olivier profite des heures de ré-
» création pour apprendre à écrire à
» Claire, et peut-être veut-il enseigner
» ce qu'il ne sait pas : il aurait cela de
» commun avec bien d'autres. Claire a
» écrit sur ce valet de trèfle qu'elle
» s'ennuie à l'oratoire. Elle n'a pas la
» patience de Colombe; mais elle y
» restera, parce que vous le désirez,
» et que je le veux. — Mais, Madame,
» pourquoi s'éloigner de moi furtive-
» ment ? — Vous avez feint de dormir,
» et elle a craint de vous éveiller, voi-
» là tout. — Ah, ah, ah!... ah ! »

Elle me laissa pousser tous mes ah!
et elle reprit ainsi : « Cependant, frère
» Antoine, cette réunion d'hommes et
» de femmes dont vous ne connaissiez

» pas les motifs, vous a blessé, et j'en
» conclus qu'elle n'est pas dans les con-
» venances. A l'avenir, mes femmes
» auront une chambre particulière et
» les hommes une autre. Je vais en
» faire la proposition à monseigneur. »

Je rentrai à l'oratoire, très-satisfait de ce que je venais de faire. Ah ! vous me raillez, Mesdames, vous persiflez l'innocente Colombe ! hé bien ! vous n'aurez plus de communications avec personne, et cette punition est beaucoup plus douce que celle que je voulais vous faire infliger.

Je me frottais les mains avec une satisfaction inexprimable, lorsque mes yeux se portèrent sur l'image de mon patron. Il semblait me reprocher ma conduite, et, en effet, elle n'était pas innocente. Je lui demandai pardon, en continuant de me frotter les mains, et

je sentis que la dévotion et la vengeance ne sont pas inconciliables.

Madame entra, suivie de ses femmes. Elles avaient l'air consternées. Bon, pensais-je, elles n'auront plus de relation avec aucun homme. Madame a parlé; monseigneur a adopté ses idées de décence, et déjà les ordres sont donnés. Oh, comme elles vont s'ennuyer!

Madame me demanda une homélie. J'obéis. Colombe s'était placée à mes pieds; elle me donnait des distractions, de ces distractions qui enlèvent entièrement un homme à ce qu'il fait. Je lisais mal, très-mal, je le sentais. Une des femmes de madame toussa avec force; une autre renversa un candelabre; la baronne prit un air sévère, et promena autour d'elle des yeux menacans. Le calme se rétablit; mais Colom-

be était là. Je me conduisais comme un sot. Je le sentais.

Olivier entra fort à propos. « Madame, dit-il, monseigneur demande le » frère Antoine. » Je me levai précipitamment; je suivis l'écuyer, et je lui savais très-bon gré de m'avoir tiré de l'embarras extraordinaire où j'étais.

Le baron était assis dans son grand fauteuil. Son air et son maintien étaient menaçans. « Frère, me dit-il, je suis » très-attaché à madame : je ne la con- » tredirai jamais, surtout pour une » chose aussi simple que l'ordre qu'elle » veut établir dans sa maison. Mais je » trouve mauvais, très-mauvais que » vous cherchiez à vous emparer de son » esprit; que vous vous érigiez chez » moi en manière de directeur; que » vous abusiez de votre ascendant pour » porter madame à me demander des

» choses qui ne me sont pas agréables.
» C'est tout au plus ce que se permet-
» trait un jésuite. Hé ! qu'êtes-vous
» qu'un vermisseau, à qui j'ai accordé
» un asile, à la demande de M. de Pous-
» sanville, qui m'est très-utile, et que
» je considère beaucoup. Je vous pré-
» viens, qu'au premier acte d'autorité
» que vous exercerez sous le nom de
» madame, je vous ferai faire une jac-
» quette, ses accessoires, et que je vous
» ferai jeter, par mes gens, dans les
» rues de la Rochelle. Olivier, condui-
» sez-le chez M. de Poussanville. »

« Oh ! oh ! me disait Olivier, en me
» conduisant, vous avez cru que ma-
» dame ne vous nommerait pas à mon-
» seigneur, et c'est sur vos observations
» qu'elle a motivé sa demande de ré-
» forme. Tenez-vous bien, mon frère. »

« Hé bien ! me dit Poussanville, tu

» feras donc toujours des sottises. Tu
» ameutes toute une ville contre toi,
» et ne sachant plus que faire, tu bou-
» leverses la maison de monseigneur.
» Je me suis attaché à toi dès ton en-
» fance, quoique je fusse plus âgé de
» quelques années. Tu avais de la gen-
» tillesse, de la docilité, et je me plai-
» sais à te faire répéter les leçons que
» tu recevais de nos maîtres. On s'atta-
» che par les services qu'on rend, et
» voilà pourquoi je t'ai revu avec plai-
» sir; mais je ne croyais pas accueillir
» un brouillon fanatique. Tu t'es mis
» au plus mal avec monseigneur et
» tous les gens de la maison. Com-
» ment diable as-tu imaginé de les faire
» vivre comme s'ils avaient fait vœu
» de chasteté? — Ils ne sont donc pas
» chastes! — Je ne le crois pas. Il y a des
» cabinets qui aboutissent à la salle où

» tu les as vus.— J'ai donc eu raison de
» parler à madame comme je l'ai fait.
» — Tu as eu tort. Un petit novice
» franciscain s'ériger en réformateur
» de l'espèce humaine ! Cela fait pitié.
» Prends les hommes comme ils sont;
» laisse-leur faire ce qui leur convient,
» et évite soigneusement de te faire des
» ennemis, toi, qui as besoin de tout
» le monde. Voilà le dernier conseil
» que j'ai à te donner. Si tu t'en écartes,
» je t'abandonnerai à ton sort. J'ai à
» travailler. Laisse-moi. »

Transiger avec sa conscience, pensai-je en retournant chez madame, est l'action d'un lâche; c'est tout au plus ce que se permettrait un huguenot. Je poursuivrai le vice et l'hérésie sous quelque forme qu'ils se présentent à moi,..... Cependant, monseigneur et Poussanville ne me paraissent pas être

dans des sentimens très-orthodoxes, et je ne peux m'élever contre eux.... Et puis cette petite Colombe!... Il me semble que je perds chaque jour quelque chose de mon goût pour la vie monastique. Ah! je le sens, la chasteté est une vertu bien difficile à pratiquer. Je me maintiendrai, moi, dans la bonne route, et je plaindrai simplement ceux qui s'en écarteront. Poussanville a raison : je ne me mêlerai plus de rien.

Cette résolution fut prise un peu tard. On descendit pour souper. Claire, en sa qualité d'aînée, faisait les honneurs de la table, et jusque-là elle n'avait pas manqué de m'offrir le meilleur morceau. Elle servit toutes ses compagnes, et remit le premier plat sur la table. On ne disait mot; on soupait, et on ne s'occupait pas plus de moi que si j'eusse été à Étampes. Co-

lombe me regarda d'un air affligé, et me passa une volaille. « Mangez, Ma-
» demoiselle, lui dit Claire, et ne vous
» mêlez pas du service. » Elle reprit le plat et voulut le remettre à sa place. Je lui abandonnai le vase, et je mis le poulet sur mon assiette : je voulais souper aussi.

Un murmure général s'éleva contre ma pauvre petite Colombe. Des femmes qui ont résolu de ne pas parler, et qui rompent le silence, ne s'arrêtent plus. « Nous ne sommes pas faites pour
» le servir, disait l'une; qu'il se serve
» lui-même, disait l'autre. » Toutes s'élevaient contre l'officieuse Colombe. Elles lui reprochaient d'oublier la dignité de son sexe, pour faire la cour au favori. Colombe ne répondait rien, et pleurait. Ce spectacle m'exaspéra. Je sentis que j'allais faire une scène;

mais une scène !... Je pris mon poulet, une bouteille de vin, et je sortis. Je gagnai ma chambre, poursuivi par les larmes de Colombe, lorsque je rencontrai madame. Ce poulet, cette bouteille, les mouvemeus convulsifs de ma figure la frappèrent, l'arrêtèrent. Elle m'interrogea, et je ne pouvais mentir à madame. Je lui racontai ce qui venait de se passer. Elle me conduisit dans son appartement. « Frère An-
» toine, me dit-elle, votre piété solide,
» vos vertus m'ont touchée. Mais je
» commence à sentir que ces vertus
» sont plutôt celles d'un solitaire que
» d'un religieux destiné à vivre avec
» les hommes. Cependant si nous étions
» au centre de la France, je ne balan-
» cerais pas à leur sacrifier toutes mes
» femmes. Mais comment les rempla-
» cerais-je ici ? Me voilà réduite à opter

» entre elles et vous, et il faut que je
» sois servie. D'ailleurs, personne ne
» m'habillerait avec autant d'adresse
» et d'élégance que Claire; personne
» ne donnerait à mes cheveux la tour-
» nure et la grâce que leur fait prendre
» Félicité. Je ne vois personne; mais
» à mon âge la toilette est un besoin
» de première nécessité. — J'entends,
» Madame, vous me chassez. — Non,
» frère Antoine, je ne vous chasse pas;
» je vous prie de vous retirer. Je vous
» ferai donner une mule et de l'argent.
» Si, plus tard, je peux vous être utile,
» je le ferai avec un extrême plaisir. »

Triste, abattu, je m'enfermai dans ma chambre. Je croyais madame à l'abri des séductions du monde, me disais-je, et elle m'a sacrifié à sa vanité! Serait-il vrai qu'il ne peut exister d'être complètement vertueux? moi-même,

de quoi m'occupé-je exclusivement? une jeune fille s'est emparée de toutes mes facultés. Je ne vis, je ne respire que pour elle. Hier, de toute la journée, je n'ai pas adressé un mot à mon patron.

J'étais couché; je ne dormais pas. De tristes réflexions m'agitaient, me tourmentaient. J'entendis frapper bien doucement à ma porte. « Qui est là? » — C'est moi, me répondit une voix » douce, entrecoupée par des sanglots. » Vous partez demain, frère Antoine; » madame a donné ses ordres. Je ne » veux pas me séparer de vous, sans » vous dire un dernier, un éternel » adieu. Ouvrez, mon frère, à votre » Colombe. — Si je vous ouvre, Co- » lombe, vous ne sortirez plus, et je » n'aurai pas la force de vous renvoyer. » — Ne vous suis-je pas soumise, frère

» Antoine? Je sortirai dès que vous » l'exigerez. » Je prévoyais toutes les conséquences d'une pareille entrevue. Cependant je fus faible, et j'ouvris.

Colombe était à peine entrée, que des clameurs frappèrent mon oreille. Une clarté de flambeaux se répandit dans le corridor. « Le voilà, le voilà » cet homme qui porte la vertu jus- » qu'au rigorisme, et qui reçoit une » jeune fille chez lui! La voilà, cette » innocente Colombe, qui vient cher- » cher un homme jusques dans sa cham- » bre à coucher! Les voilà, en tête-à- » tête, au milieu de la nuit! » C'était Claire, c'était Félicité. Elles avaient épié Colombe; elles l'avaient suivie. Elles avaient été éveiller madame; madame ne pouvait croire à ce qu'elles lui disaient. Cependant elle s'était enveloppée dans une robe de chambre,

décidée à confondre la calomnie, ou à se laisser aller à toute sa sévérité.

Les faits parlaient contre Colombe et contre moi. Nous protestâmes en vain de notre innocence. Je conviens de bonne foi qu'il était impossible que madame y crût. « Hypocrite, me dit-
» elle, c'était donc pour éloigner toute
» espèce de soupçon, pour me plon-
» ger dans une sécurité absolue et aveu-
» gle, que vous m'avez suppliée de vous
» séparer de Colombe? Elle était déjà
» séduite. On la croyait ici pure comme
» l'innocence, et la petite fourbe affec-
» tait de dédaigner les jeux innocens
» de ses compagnes, pour assurer ses
» plaisirs clandestins et coupables.
» Éloignez-vous de cette chambre, Ma-
» demoiselle, et à la pointe du jour
» vous sortirez tous deux de la Ro-
» chelle. »

Je restai seul. Ainsi, me disais-je, les hommes jugent donc sur les apparences! Nous sommes condamnés, Colombe et moi, et le vice triomphe.

CHAPITRE IV.

Antoine la Mouche et Colombe sortent de la Rochelle.

Dès la pointe du jour tout était en mouvement dans le palais. Le premier individu que je rencontrai fut Olivier. « Votre mule vous attend, me dit-il, » et voilà une bourse que madame vous » donne. Allez, mon ami, et souvenez-» vous qu'il ne faut jamais se mêler des » affaires d'autrui. » Le second personnage qui se présenta à moi fut mon-

seigneur. Il passa, en me riant au nez et en levant les épaules. Poussanville allait, venait, et s'arrêta devant moi. « Une partie de mes prédictions s'est » accomplie, me dit-il. Au reste, tu » n'es pas à plaindre. On te donne une » très-jolie fille, de l'argent et une » bonne mule. C'est plus que tu ne pou- » vais espérer en entrant dans cette » ville. Prends mon épée. Si tu es atta- » qué en route, tu te défendras mieux » avec cela qu'avec ton chapelet.

» Nous te suivrons de près. Le géné- » ral Lanoue nous a envoyé, à minuit, » l'ordre de sortir de la Rochelle dans » les vingt-quatre heures. — Bah ! — » Je n'ai pas trop le temps de causer. » Cependant il est possible que nous » ne nous revoyions jamais, et je veux » te donner une dernière leçon. » Il me conduisit dans son cabinet.

« Le cardinal de Lorraine, oncle des » Guise actuels, avait formé le plan » d'une congrégation générale des ca- » tholiques. Henri de Guise vient de » l'exécuter. Il a formé cette association » pour protéger, dit-il, la religion, le » roi, et l'indépendance de l'État. Il a » donné à cette ligue le nom de *sainte.* » Combien de fois on a conspiré à la fa- » veur de ce mot révéré!

» Le pape et le roi d'Espagne applau- » dissent ouvertement à cette institu- » tion, et la favorisent de tout leur » pouvoir. Je te parle là de choses dont » tu n'as aucune connaissance; mais » cette exposition me conduira natu- » rellement aux documens que j'ai à te » donner.

» Guise affecte un grand attache- » ment pour le roi qu'il veut détrôner. » Il l'entraîne à des démarches propres

» à l'avilir, et par conséquent à lui
» faire perdre l'estime et la confiance
» des Français. Bientôt Guise, je le pré-
» vois, attaquera le monarque ouver-
» tement, et déjà les deux partis sont
» en présence. L'un dit à l'autre : Otez-
» vous de là que je m'y mette. L'autre
» répond : J'y suis, et j'y reste. Voilà,
» en quatre mots, l'histoire de toutes
» les guerres civiles et de toutes les fac-
» tions.

» On lève, dans toutes les provinces,
» des troupes catholiques, et les réfor-
» més inquiets se préparent à se défen-
» dre. C'est ce qui nous a fait donner
» hier notre congé.

» Dans les conjonctures délicates, il
» faut toujours se conduire d'après les
» vraisemblances; souviens-toi de cela.
» Quelles sont-elles aujourd'hui ?

» Henri III est livré à de sales dé-

» bauches, et à une dévotion puérile.
» Il ne peut rivaliser de talens et d'a-
» dresse avec le duc de Guise. C'est
» donc à ce dernier qu'il faut s'attacher,
» et c'est ce que j'ai conseillé à mon-
» seigneur.

» Guise lui donnera un corps d'ar-
» mée, qu'il commandera au nom de
» ce roi, qu'il contribuera à renverser,
» quand il en recevra l'ordre. Un géné-
» ral qui tire l'épée n'a pas besoin de
» secrétaire. Je suis las, d'ailleurs,
» d'une place que je crois fort au-des-
» sous de mes moyens. Guise a tout
» l'orgueil que peuvent donner de
» grandes qualités. Il est sensible aux
» éloges. Je déterminerai facilement le
» baron à me présenter à lui, et, de ce
» moment, une fortune rapide et bril-
» lante m'est assurée.

» Je ne crois pas que, possesseur

» d'une jolie fille, tu penses à rentrer
» dans ton couvent. — Possesseur !
» possesseur ! — Quoi qu'il en soit, et
» quelque parti que tu prennes, ne t'a-
» vise pas de crier vive Guise devant
» des royalistes, s'il en est de bonne
» foi, ni vive le roi en présence des
» partisans du duc. Marche toujours
» au soleil levant, et si tu le vois s'obs-
» curcir, tourne-toi de l'autre côté :
» l'homme adroit et réfléchi profite
» toujours des fautes des autres. »

Il m'embrassa, me fit sortir de son cabinet, et retourna diriger les préparatifs du départ.

Les domestiques des deux sexes étaient trop occupés pour qu'ils pensassent à me tourmenter. Je descendis dans la principale cour ; je la parcourus rapidement des yeux : on prévoit ce que je cherchais.

Colombe était assise sur le petit paquet qui contenait ses effets. Elle avait la tête appuyée sur ses deux mains; des larmes coulaient entre ses doigts effilés. « Colombe, ma chère Colombe, » ne pleurez pas. Que craignez-vous? » J'aurai pour vous les ménagemens » que tout homme honnête doit à l'in- » nocence, et je vous prodiguerai les » soins du frère le plus tendre. — Je » sais que je vais être en votre puis- » sance; mais je vous connais, et ce » n'est pas ma position qui m'arrache » des larmes. C'est la douleur, c'est la » honte d'être traitée en coupable. » Elle avait relevé sa tête; ses yeux étaient fixés sur les miens Jamais je ne les avais vus aussi expressifs, aussi touchans. Ils portaient le trouble dans tout mon être. Qu'allais-je devenir, pendant des heures, des jours entiers, où nulle

barrière ne s'élèverait entre Colombe et moi? « O mon patron, m'écriai-je, » ne m'abandonnez pas! »

Madame me croyait innocent, quand elle m'avait promis les moyens de voyager commodément. Son opinion, à mon égard, était tout-à-fait changée, et cependant elle avait tenu rigoureusement ses promesses, ou plutôt ses ordres étaient donnés, et elle avait dédaigné de les révoquer. Une belle et bonne mule était attachée par la bride dans la cour où nous étions. Une valise était fixée sur la croupe. Elle contenait, sans doute, des effets plus précieux que les miens. Une bourse, bien garnie, était placée dans une des fontes de pistolets. Cela valait mieux que des armes dont je n'aurais pas su me servir. Je regardai partout autour de moi, et je ne vis rien qui pût être

destiné à Colombe. C'est sur cette tendre victime que madame avait épuisé sa sévérité.

On commençait à descendre des caisses, des ballots, et nous ne pouvions rester plus long-temps dans cette cour. J'attachai, du mieux que je pus, le paquet de Colombe sur ma valise. Je me mis en selle, et je conduisis ma mule près des marches en pierre destinées à l'usage des dames qui n'ont pas la jambe assez longue pour atteindre à l'étrier. Colombe se plaça derrière moi.

Tout avait été prévu pour la sûreté de monseigneur et la nôtre. Une garde de cinquante hommes était placée à la porte extérieure du palais. Le chef avait l'ordre de faire accompagner et protéger les catholiques jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la ville. Dix hommes se détachèrent, et nous con-

duisirent jusque dans la campagne.

J'avais été contraint, jusqu'alors, de retenir ma mule : je ne voulais pas qu'elle dépassât les deux lignes qui étaient notre sauve-garde, et qui marchaient au pas. Ces huguenots avaient regardé Colombe très-attentivement, et il leur était échappé, par intervalles, des exclamations énergiques qui ne s'accordaient pas avec sa pudeur. Elle s'était bouché les oreilles, et je m'étais résigné, à l'aspect des longues pertuisanes que portaient nos gardes.

Mais quand nous fûmes libres, je respirai, et je commençai à parler à ma charmante compagne. Elle me répondait, et nous étions entièrement à notre conversation. Elle s'animait, par degrés, et je ne pensais plus à conduire notre mule. Elle prit le trot. Le paquet de Colombe, mal fixé, vacilla sous

elle. Elle passa autour de moi le plus joli bras du monde : il était tout simple qu'elle cherchât à prévenir une chute. Il était de mon devoir de l'en garantir. Je pris cette main qui s'offrait à moi, et je la pressai avec plus d'amour que de force. Colombe soupirait ; des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres rosées ; moi, je ne me connaissais plus ; je ne me possédais plus.

Je sautai à terre ; il était temps. Colombe partageait mon délire ; rien n'eût pu prévenir une faute que nous n'avions jamais pensé à commettre, et pour laquelle, cependant, nous étions punis. Je poussai doucement mon amie, et je la plaçai sur la selle. Je conduisis la mule, la bride passée à mon bras, et je me retournais à chaque pas, pour m'assurer que Colombe n'avait besoin de rien, je le lui disais au moins;

mais je sentais bien que ce n'était pas la plus forte raison qui me faisait regarder en arrière. Je me demandai ce que c'est que l'amour. Je m'examinai, et je tremblai d'être réellement amoureux. Bientôt, je déclarai à Colombe que j'étais coupable du crime d'amour. Elle me répondit avec ingénuité qu'elle était ma complice. « Mais est-ce un si » grand crime, lui dis-je? — Je ne le » crois pas, frère Antoine. — Cela fait » un bien !... — Oh ! oui, je le sens.— » Et puis il est écrit : il n'est pas bon » que l'homme soit seul.—Voilà, peut- » être, pourquoi nous sommes deux.— » Colombe, il est impossible que nous » prolongions la position où nous som- » mes, sans succomber. —J'en ai peur, » frère Antoine.— Je suis loin d'avoir » la vertu de mon patron, — Il n'est » pas donné à tout le monde de por-

» ter, jusque là, l'abnégation de soi-
» même. — Colombe, nos premiers
» parens se sont mariés. — Mon cher
» Antoine, c'est un grand exemple à
» suivre. — Le veux-tu, ma Colombe!
» — Oh! oui, mon Antoine. — Nous
» sommes libres l'un et l'autre; nous
» approchons de ce village; j'y vois un
» clocher. Nous trouverons là un prêtre
» catholique, et nous prononcerons,
» devant lui, le serment de nous aimer
» toujours. — Antoine, fais trotter la
» mule. »

Je courais, je courais!... et j'excitais de la voix l'animal qui portait ma vie, mon univers. Nous entrâmes à Benon. Benon! village précieux, dont le nom est pour jamais empreint dans ma mémoire!

Je marchai droit à l'église. Je me souvins, alors, de la manière dont

j'avais perdu mes vingt écus à la Rochelle. Je pris la bourse que madame m'avait envoyée, et je l'attachai à ma ceinture. Je reçus Colombe dans mes bras; je la posai doucement à terre, et nous entrâmes dans le temple saint. Un prêtre, dont le temps avait blanchi la chevelure, célébrait les adorables mystères. Nous approchâmes de l'autel, Colombe et moi, dans un pieux recueillement. Nous nous unîmes d'intention au célébrant, et quand il eut prononcé ses derniers mots, nous nous approchâmes de lui, et nous le priâmes de nous unir. Avec quelle ardeur nous lui adressâmes notre prière! Avec quelle bonté il nous écouta!

Colombe était orpheline, moi je venais de perdre mon père. Ma mère était si éloignée de nous, que je ne pouvais attendre son consentement. Nous

n'avions aucun papier qui constatât ce que nous avancions. « Vous êtes jeu-
» nes, nous dit le prêtre, et votre air,
» votre ton, vos paroles attestent votre
» candeur. Il faudrait le consentement
» de votre mère; mais, dans les circons-
» tances actuelles, les communications
» sont difficiles. La guerre va éclater.
» déjà les catholiques font justice des hu-
» guenots, quand ils sont les plus forts.
» Les huguenots persécutent les catho-
» liques, quand ils peuvent le faire
» impunément, et cette jeune fille a
» besoin d'un protecteur. Je vais vous
» unir. »

Jamais peut-être on ne prononça avec autant de sincérité le serment d'une fidélité éternelle. Le digne prêtre nous délivra l'acte qui constatait notre union, et il me tendit la main. J'y mis une pièce d'or, et cette main ne se re-

tirait pas ; j'ajoutai une seconde pièce à la première. Le prêtre nous bénit, et nous sortîmes du temple saint dans l'enchantement, l'ivresse, le délire.

Un guerrier, dans la force de l'âge, suivi de quatre cavaliers, était arrêté à la porte de l'église. Il regardait ma mule, elle n'avait pas changé de position. Elle avait la croupe tournée vers la ville impie. « Jeune homme, me dit le ca-
» pitaine, venez-vous de la Rochelle? —
» Oui, monsieur. — J'y suis envoyé par
» le roi de Navarre et le prince de
» Condé. Que disent, que font le gé-
» néral Lanoue et le maire Jacques
» Henri? — Ils persévèrent, et main-
» tiennent le peuple dans leurs affreux
» principes. — Ah, tu es un de ces ca-
» tholiques exaspérés, qui sont toujours
» altérés du sang des protestans! Je
» vais t'apprendre qu'on ne se déclare

» pas impunément l'ennemi du capi-
» taine Thierry. Ah, ah, voilà une jolie
» fille, une fille charmante.— C'est ma
» femme, monsieur le capitaine; nous
» venons de nous marier. — Apprends
» qu'en temps de guerre, le capitaine
» Thierry ne rencontre pas une jolie
» femme catholique sans lui laisser des
» souvenirs. — Que dites-vous, Capi-
» taine? Que projetez-vous?..... A moi
» les catholiques..., à moi les catho-
» liques. »

Ils étaient en force à Benon. A l'instant des hommes armés de fourches, de faux, de mousquets, sortent des maisons voisines, et me demandent de quoi je me plains. Le curé paraît sur les degrés de l'église, et pour la dix-millième fois, il excommunie les huguenots, qui se moquent de l'excommunication. Thierry se voit au moment d'être

cerné, il prend Colombe par un bras, l'enlève, la met sur l'arçon de sa selle, pique des deux, et ses cavaliers le suivent.

Non, jamais homme n'éprouva un accès de fureur égale à celle qui s'empara de moi. Je sautai sur ma mule, je la mis au galop, je tirai mon épée, l'épée que m'avait donnée Poussanville, décidé à reprendre ma femme, ou à mourir les armes à la main. Les catholiques n'avaient que des chevaux de travail, et aucun d'eux n'était sellé. « Courage! me criaient-ils, courage. » Vous allez combattre pour la bonne » cause, et vous triompherez. »

Je m'aperçus bientôt que les chevaux des huguenots étaient fatigués d'une longue route, ou que mon patron ralentissait leur marche. Ma mule était fraîche, et gagnait du terrain sur eux.

J'arrivai, j'arrivai enfin, ivre de colère, du désir de me venger, et de délivrer Colombe.

Je tombai sur Thierry. et je lui assenai sur la tête un coup terrible, mais mal dirigé : il portait un casque. J'aurais dû chercher le défaut de sa cuirasse; mais je ne savais pas encore ce que c'est qu'une cuirasse. Thierry fait volte face, tient Colombe d'un bras vigoureux, et de l'autre il pare en riant les coups redoublés que je lui porte. Colombe m'invoque et me transforme en héros. Je continue de frapper, et d'estoc et de taille. Le sang de Thierry coule sur une de ses cuisses, il devient furieux, et se précipite sur moi. Ses cavaliers m'entourent le pistolet au poing, ma dernière heure va sonner.

Tout à coup la scène change. Thierry roule à mes pieds. Ses gens demandent

la vie, et rendent leurs armes. Colombe saute sur la croupe de ma mule avec la légèreté d'un oiseau. O grand saint Antoine, m'écriai-je, vous avez combattu pour moi!

« Bien, très-bien, s'écria une voix, que » je ne reconnus pas d'abord; tu t'es » conduit comme un petit César. » Quand on se bat pour la première fois, et qu'on n'est soutenu que par la colère, un accablement profond succède à des efforts violens. Mes idées n'avaient plus de suite; mais je sentais Colombe derrière moi, et je me remis peu à peu. Je reconnus Poussanville; c'est lui qui avait fait mordre la poussière à Thierry. Biron, l'épée à la main, était prêt à combattre des ennemis, dont il croyait voir l'avant-garde. Ses domestiques, armés jusqu'aux dents, avaient cerné les quatre cavaliers, et les avaient

forcés à se rendre. L'écuyer Olivier, frappé d'un coup de lance dans la poitrine, était étendu par terre. Madame la baronne, dans sa coche, ses femmes dans les fourgons, avaient prié, et priaient encore pour les combattans.

Mes premiers soins furent pour Colombe. O douleur! sa robe était tachée de sang. «Malheureux! m'écriai-je, c'est » moi qui l'ai blessée. — Je ne le suis » pas, mon ami... Oh ciel! ce sang qui » t'effraie est le tien. » Je m'examinai. J'avais reçu un coup de pointe dans le flanc gauche, et dans la chaleur de l'action, je ne l'avais pas senti. Colombe saute à terre; elle me présente des mains secourables; je me laisse aller dans ses bras. Elle m'assied sur une pierre; elle déchire ses vêtemens pour me panser. Poussanville accourt. Il

examine ma blessure, et prononce qu'elle est légère.

Je me sentais très-faible. Cependant je remarquai qu'il souriait en regardant Colombe. Je tirai de ma bourse l'acte de notre mariage, et je le lui présentai. « Mon brave ami, me dit-il, » voilà qui répare tout. — Mon cher » Poussanville, il n'y avait rien à répa- » rer. Elle n'est pas même encore ma » femme. — Bah ! cela est-il possible ? »

Olivier se sentait frappé à mort, et il demanda à parler à Madame. La baronne ne balança pas à descendre de sa coche pour écouter un mourant. « Madame,..... furieux,..... vos fem- » mes et nous..... des privations que » nous avait imposées le rapport d'An- » toine..... nous avons résolu de le » perdre... et d'envelopper Colombe... » dans le châtiment.... que nous vou-

» lions lui..... faire subir..... Nous les
» avons... calomniés... Que... le ciel...
» nous pardonne. » Il expira. Poussanville s'était approché. Il déclara à madame que les soins que me prodiguait Colombe étaient légitimes, et que nous venions de nous marier à Benon.

« Une bonne catholique, s'écria ma-
» dame, ne rougit jamais de réparer ses
» torts. » Elle vint à nous, et daigna nous prier d'oublier son injustice. « J'en
» effacerai jusqu'aux dernières traces,
» nous-dit-elle. » Bientôt, notre petit champ de bataille offrit un tableau bien neuf, et bien frappant pour moi.

Les quatre cavaliers de Thierry avaient les mains liées derrière le dos. Deux des domestiques du baron les gardaient, l'épée à la main. Les autres faisaient un trou dans un champ voisin, et y déposèrent l'écuyer, après l'avoir

déshabillé, selon l'usage. Les femmes de madame avaient reçu l'ordre de descendre de leur fourgon. Elles étaient sur le chemin. le paquet sous le bras; elles avaient l'air triste, abattu, et semblaient se consulter sur la route qu'elles devaient prendre. Je les comptai : il en manquait deux. C'étaient Claire, qui habillait madame avec tant d'adresse et d'élégance, et Félicité qui donnait à ses cheveux une tournure et une grâce inimitables. Serait-il vrai que, dans toutes les circonstances, l'amour de la toilette soit la passion dominante des femmes ? Les mules et les chevaux, abandonnés à eux-mêmes, paissaient sur les revers des fossés qui bordaient le chemin. Le baron et Poussanville, à cheval, allaient, venaient, causaient, et paraissaient s'occuper d'objets sérieux. Le baron s'approcha de madame,

qui, après avoir chassé ses femmes, était revenue auprès de nous.

« Vous êtes bien la maîtresse, lui » dit-il, de faire de ces pimbèches là ce » que vous voulez. Mais vous savez, » Madame, que Thierry aimait beau- » coup les femmes, et je présume que » ces quatre drôles, qu'on tient là, ne » les haïssent pas. Que fussiez-vous de- » venue, si mes domestiques, aussi fi- » dèles que braves, n'eussent exposé » leur vie pour vous ? Vous permettrez » donc que je les garde. Je ne suis pas » encore à la tête d'une armée, et la » scène d'aujourd'hui peut se renouve- » ler demain.

» Il paraît que vous reprenez Co- » lombe, et j'en suis bien aise. Je ne » puis vous donner une marque plus » prononcée de ma déférence pour » vous, qu'en vous demandant ce que

» vous désirez que je fasse pour An-
» toine. Il s'est battu bravement, et il a
» renoncé à ses idées monacales, puis-
» qu'il vient de se marier. — Monsieur,
» j'ai quelques scrupules sur ce mariage
» là. Il est bon, selon l'Église; mais il
» me semble que les formes légales n'ont
» pas été observées. — Hé, Madame,
» est-ce lorsque toute la France court
» aux armes qu'on peut s'occuper de
» longues formalités? Benon est au-
» jourd'hui aux catholiques. Demain,
» peut-être, il sera aux protestans. Cal-
» mez vos scrupules, puisque l'Église
» est satisfaite, et dites-moi, je vous en
» prie, ce que je peux faire pour votre
» protégé. — Monsieur, vous avez eu
» le malheur de perdre votre écuyer...
» — Hé, Madame, je ne peux donner
» cette place à un jeune homme qui sait
» à peine se tenir sur une mule. Je

» compte faire un aide de camp de
» M. de Poussanville, et je lui adjoin-
» drai Antoine pour la partie des écri-
» tures. Voilà ce qu'il lui faut. Antoine,
» de ce moment, vous vous appelez
» Monsieur de la Moucherie : un hom-
» me comme moi ne peut admettre à
» son intimité que des gentilshommes.
» Il faut masquer votre roture. »

Monseigneur ne me donnait pas le titre de son secrétaire ; n'importe, la place qu'il me proposait me convenait beaucoup. Elle assurait mon existence, et son écrivain devait, peu à peu, connaître ses secrets et ceux du duc de Guise, si le baron entrait en correspondance avec lui. Quelle satisfaction pour moi de pénétrer les secrets de l'État ! Je marquai une vive reconnaissance au baron, qui était trop heureux de m'avoir trouvé là pour remplacer

Poussanville, et cacher son ignorance à tous les yeux. Je commençais à comprendre que les gens instruits doivent régir le monde, quand les circonstances les favorisent. Guise n'avait pas besoin de secrétaire.

Colombe était aux genoux de Madame. Il faut, lui disait-elle, rendre le bien pour le mal, et elle lui demandait, avec de vives instances, la grâce de ses femmes. Elles étaient toujours là, leur paquet sous le bras, et elles observaient attentivement ce qui se passait de notre côté.

« Hé, Madame, dit le baron, il est » des peccadilles que les maîtres doi- » vent paraître ignorer. — Des pecca- » dilles, Monsieur! — Je ne connais » de fautes graves que celles qui nuisent » à la régularité du service. Soyons in- » dulgens, puisque nous avons le mal-

» heur de ne pouvoir nous passer de
» domestiques. Colombe est une ex-
» cellente petite femme; elle vous four-
» nit l'occasion de pardonner. Vous
» en profiterez si vous voulez m'en
» croire. »

Madame prononça une amnistie générale, et elle finit par quelques mots sur la nécessité de revenir aux bonnes mœurs. Le baron rit, leva les épaules, et retourna auprès de Poussanville.

Une autre scène commença. Les quatre prisonniers furent désarmés, renvoyés, et s'enfuirent comme s'ils eussent eu une meute à leurs trousses. Les femmes de service passèrent, d'une pénible anxiété, à la joie la plus vive. Elles comblèrent madame de protestations pour l'avenir, et de remercîmens qui partaient du cœur : on est toujours sincère, au moins pour un moment,

envers ceux à qui on doit la transition d'une situation affligeante à celle qu'on désirait. Elles vinrent toutes embrasser Colombe, et la prier d'oublier le passé. Les domestiques s'approchèrent, et me firent leur compliment sur le grade où venait de m'élever monseigneur. La joie était peinte sur tous les visages; la gaîté régnait partout.

On tira d'un fourgon les provisions de bouche. Le couvert fut mis sur l'herbe, et on forma différens groupes, selon la qualité de chacun. L'écrivain de monseigneur ne pouvait prétendre à manger avec lui. Il ne devait pas non plus être confondu avec les domestiques : j'avais déjà la morgue de mon nouvel état. Monsieur et madame de la Moucherie se tirèrent de la foule, et l'amour le plus tendre vint se grouper avec eux. J'avais perdu du sang; j'é-

tais faible ; je ne pouvais qu'aimer ; mais mon cœur n'avait pas un battement qui ne fût pour Colombe. Avec quel charme elle me regardait ! Avec quel empressement elle me servait ce qui pouvait me convenir ! Nous n'avions qu'une fourchette et qu'un verre à nous deux : nous n'en désirions pas davantage.

Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Les domestiques, sans qu'on leur en donnât l'ordre, sans même qu'on leur dît un mot, s'occupèrent des moyens de transporter le blessé : il ne pouvait supporter les cahots d'un fourgon. Une hache suffit pour couper des branches d'arbres, et en faire un brancard d'une tournure grotesque, mais assez solide pour porter un fardeau plus lourd que celui qu'on allait lui confier. On le chargea de deux mate-

las, on l'attacha sur deux mules, et on m'aida à m'y placer. Colombe s'élança et se plaça auprès de moi. La caravanne se remit en route au bruit des chansons : on chante volontiers quand on est heureux.

« Monseigneur a raison, dis-je à Co-
» lombe. Mes idées monacales s'éloi-
» gnent de moi quand je te regarde,
» quand je presse ta main. Poussan-
» ville avait raison aussi, quand il me
» disait : Prends les hommes comme
» ils sont, et laisse-leur faire ce qui
» leur plaît. — Mon cher Antoine,
» bornons-nous à être bons catholi-
» ques, et à nous aimer. Je sens que
» l'amour suffit pour remplir tous nos
» momens. » De tendres caresses interrompaient nos réflexions. Colombe jugeait qu'elles pouvaient être dangereuses pour moi ; elle leur donnait les

bornes que lui indiquait sa prudence de seize ans; moi, je maudissais ma blessure.

Nous avancions avec sécurité. Nous approchions de la ville de Melle, où Monseigneur avait décidé que nous passerions la nuit. Tout allait bien jusques là.

Tout à coup, un nuage de poussière s'éleva devant nous. Bientôt nous distinguâmes une cinquantaine de cavaliers, qui venaient à nous, à toute bride. Un moment après, nous reconnûmes que les quatre prisonniers, que Monseigneur avait eu l'imprudence de renvoyer, leur servaient de guides.

Le baron tira l'épée; Poussanville suivit son exemple; les domestiques apprêtèrent leurs armes à feu, et se mirent en bataille en avant de la coche,

du brancard et des fourgons. Je tremblai pour Colombe.

Le chef des ennemis s'avança droit au baron, le pistolet au poing. C'était le prince de Condé. Ses gens nous cernèrent de toutes parts.

« M. le baron, vous êtes mon pri-
» sonnier. — Comment ! Monseigneur,
» sans déclaration de guerre, avant
» même qu'elle soit commencée ! —
» Vous ne saviez donc rien à la Ro-
» chelle de ce qui se fait sur toute la
» France? La Ligue, que vous appelez
» sainte, et qui ne l'est pas du tout,
» se répand de tous les côtés, comme
» un torrent dévastateur. Ses mem-
» bres, liés par un serment redoutable,
» se multiplient tous les jours. Ils ne
» sont pas encore réunis en corps d'ar-
» mée; mais partout où ils sont les plus
» forts, les protestans sont vexés, tour-

» mentés, torturés, égorgés. Il faut
» mettre fin à ces excès, et nos co-re-
» ligionnaires se lèvent en masse. Déjà
» je vous ai pris Melle et toutes les
» petites villes situées dans les environs
» de la Rochelle. La Saintonge et le
» pays d'Aunis sont le noyau d'un état
» indépendant, que Catherine de Mé-
» dicis, le Roi et les Guises nous obli-
» gent à former. Ils ne font la paix que
» lorsqu'ils nous craignent, et ils se
» font un jeu de violer les traités et
» leurs sermens. Vous sentez bien,
» monsieur le Baron, que je n'aurai
» pas la maladresse de leur renvoyer
» un général tel que vous. Votre va-
» leur, vos talens militaires ont seuls
» réduit la Rochelle, il y a trois ans;
» mais entre gens comme nous, tout
» s'oublie, parce que tout peut se ré-
» parer. Passez de notre côté. Henri,

» roi de Navarre, sera votre ami, et
» vous serez mon égal. Henri IV est
» l'héritier présomptif de la couronne
» de France; il connaît votre mérite;
» il considère votre famille. Vous sen-
» tez jusqu'où vous pouvez pousser
» votre fortune. Vous n'avez qu'un
» moment pour vous décider. Soyez
» notre allié, ou mon prisonnier. Pen-
» dant que vous réfléchirez, je vais
» saluer madame de Biron. »

Il s'approcha d'elle avec des marques de considération et une amabilité qui parurent la toucher. Il lui protesta que quelle que fût la détermination du Baron, personne ne manquerait aux égards dus à sa naissance et à ses qualités personnelles. « Quel langage, quelle
» douceur, me dit Colombe! Les hu-
» guenots ne sont donc pas des tigres
» altérés de sang comme on me l'a dit

» cent fois? — Ne vois-tu pas que le
» loup s'est revêtu de la peau de l'a-
» gneau? Le Prince veut attirer Mon-
» seigneur dans son parti, et on ne
» fait de ces choses là qu'avec de belles
» paroles. » J'avais réfléchi à tout ce que m'avait dit Poussanville, et mon jugement se développait.

Je prêtais une oreille attentive à tout ce qui se disait autour de moi. Le Baron et mon ami se parlaient à demi-voix; mais je saisissais toujours quelque chose. « Soyez prisonnier un mo-
» ment, Monseigneur..... les chances
» de la guerre vous rendront la liberté..
» le roi saura que vous avez résisté aux
» séductions du prince de Condé.....
» le bâton de maréchal sera votre
» récompense. — Mais si les protes-
» tans sont vainqueurs? — Ils ne peu-
» vent obtenir que des succès passa-

» gers.... les trois quarts des Français » sont catholiques. » Ainsi, pensai-je, l'intérêt personnel est le grand régulateur de tous les hommes. Le prince de Condé était brave, mais généreux. Il était bon général; mais il ne sut jamais profiter du moment, et les petites choses ne doivent pas être négligées. Il me semblait à moi, pauvre petit, qu'au lieu d'user le temps en courtoisies auprès de Madame, le Prince devait nous conduire tous à Melle, où il se fût expliqué sans danger, et aussi longuement qu'il l'eût voulu.

Il retourna enfin demander au baron à quoi il s'était décidé. Il s'arrêta devant mon brancard, et fixa Colombe. « Voilà une bien jolie fille, s'écria-t-il ! » — Mon Prince, elle est ma femme. » — Cela ne l'empêche pas d'être charmante. » Allons, me dis-je, Thierry

voulait tout devoir à la force, et celui-ci croit réussir avec ses paroles de miel. Tous les huguenots sont des coquins.

Mes réflexions m'avaient empêché d'entendre ce que le prince et le baron s'étaient dit; mais je vis monsieur de Biron présenter son épée au vainqueur. « On ne désarme pas un homme comme » vous, lui dit le prince. Gardez votre » épée, et puissiez-vous vous décider à » la consacrer au service de la justice » et de l'humanité. » Il ordonna qu'on se mît en marche.

J'étais au désespoir. Je pressentais que j'allais être séparé de Colombe. « Quand donc, m'écriai-je, me sera-» t-il permis d'être le mari de ma » femme! Quand donc, me répondit-» elle, pourrai-je être la femme de mon » mari! »

Nous avancions vers Melle. Colombe

et moi, étions plongés dans la plus profonde tristesse. Tout à coup, nous entendons pousser de grands cris.

Nous avions, à notre gauche, une colline, que couvrait un bois taillis. Une colonne d'infanterie, de deux mille hommes au moins, déboucha du bois, et se divisa en deux corps. L'un marcha vers la grande route, du côté de Melle, avec l'intention, sans doute, de couper la retraite au prince de Condé. L'autre semblait se diriger sur nos derrières. Chacune de ces colonnes était précédée de deux pièces d'artillerie. « Ce sont les ligueurs, s'écria » le prince de Condé! » Fort heureusement pour lui, ils n'avaient pas de cavalerie; mais il ne lui restait pas un instant à perdre pour se mettre en sûreté. Il ne pouvait contraindre monsieur de Biron à prendre le grand galop

pour le suivre. Il fallait le tuer sur la place, ou l'y abandonner à lui-même. Thierry n'eût pas balancé à prendre le premier parti. Le prince de Condé se décida pour le second. En un clin-d'œil il disparut, lui et les siens.

Ce cri : ce sont les ligueurs, me rendit à moi-même. Nous sommes avec des catholiques, dis-je à Colombe, en l'embrassant tendrement; nous voilà en sûreté. Les deux corps s'approchèrent de nous, et on commença à s'entendre. Le bruit des succès du prince de Condé avait alarmé jusqu'au duc de Guise, qui ne connaissait pas la crainte. Il avait envoyé, dans le Poitou, Livarot, l'un des sales favoris du roi, avec l'ordre de lever ce qu'il y aurait de ligueurs, d'observer les opérations du prince de Condé, et de lui rendre compte de tous ses mouvemens.

Nous avons appris, plus tard, qu'il croyait que Livarot se conduirait en lâche, et que le roi achèverait de se perdre dans l'opinion publique, quand on connaîtrait bien les hommes à qui il prodiguait ses faveurs.

Livarot était brave, et il le prouva dans le combat singulier qu'il soutint deux ans après, avec Cailus et Maugiron, contre d'Entragues, Riberac et Schomberg; mais il ne savait pas faire la guerre. Il le prouva sans réplique, en s'avançant au milieu des places qu'occupaient les huguenots. On sent bien que je n'étais pas assez habile pour faire de semblables réflexions. Le soir, monseigneur et Poussanville m'instruisirent, en parlant, en ma présence, des événemens de la journée. Il est constant, au moins, que Livarot nous ren-

dit un service essentiel, en se portant sur des points, dont la prudence lui ordonnait de s'éloigner.

CHAPITRE V.

Désespoir et consolation de M. de la Moucherie.

J'ÉTAIS toujours sur mon brancard, attendant avec anxiété ce qu'il plairait à mon patron d'ordonner de moi. Des soldats de la ligue passaient et repassaient autour de nous, et ils fixaient ma Colombe d'un air qui me faisait trembler. Je l'enlaçais dans mes bras, comme si j'eusse pu la défendre. « Ne crains rien, mon cher Antoine, me dit-elle.

» ce sont des catholiques.» Ces catholiques-là étaient chargés de provisions et de butin. Ils ne s'étaient point battus; ce n'étaient donc pas les huguenots qu'ils avaient pillés. Il était clair qu'ils ne ménageaient pas plus leurs amis que leurs ennemis. Cette pensée me désespérait. Je pressais ma charmante Colombe contre mon cœur; je la serrais de toutes mes forces. On m'eût plutôt arraché la vie que de me séparer d'elle.

Monseigneur demanda à Livarot la formule du serment que prêtaient les ligueurs, lorsqu'ils étaient admis dans la sainte ligue. Il le répéta, à haute voix, sur les flancs des colonnes, et des applaudissemens éclatèrent de toutes parts. « Monsieur, dit-il à Liva-
» rot, je suis général d'armée. — Et
» un général très-avantageusement con-
» nu. — Vous ne trouverez donc pas

» mauvais que je prenne le commande-
» ment de vos troupes. » Livarot fit une moue, que je vois encore aujourd'hui. Le baron lui fit remarquer toutes les fautes qu'il avait faites depuis qu'il était sorti du Poitou, et les ligueurs crièrent, Vive Biron ! « La plus grave
» de ces fautes, Monsieur, est d'avoir
» permis que vos soldats se chargeas-
» sent de butin, au point de se mettre
» dans l'impossibilité de combattre. » Des soldats ne perdent pas volontiers un général qui permet le pillage. Un morne silence régna sur toute la ligne; bientôt des murmures éclatèrent de toutes parts. Le moment était critique, et Biron le sentit.

Il assembla les officiers autour de lui. « Je ne veux pas, leur dit-il, vous
» ôter ce que vous avez. — Vive Biron !
» — Mais je désire que ce butin vous

» soit utile. — Vive Biron ! — Nous
» allons rentrer dans le bois. Vous dé-
» poserez, au centre, des objets qui
» vous chargent et vous embarrassent.
» Une grande garde, choisie par vous,
» veillera sur vos propriétés. Je vais
» vous mettre en bataille sur la lisière
» du bois. Je placerai vos quatre pièces
» de campagne à votre centre. Le
» prince de Condé est actif; c'est un
» ennemi à redouter; il faut donc être
» toujours prêts à combattre. Il a de la
» cavalerie; mais elle n'osera pas vous
» attaquer dans la position que je vais
» vous faire prendre. Il n'avait que
» quatre ou cinq mille hommes d'in-
» fanterie, selon le rapport de M. de
» Livarot. Il avoue s'être emparé de
» plusieurs villes catholiques. Sans
» doute, il y a laissé des garnisons.
» Melle est la plus petite de ces places,

» et il doit avoir peu de fantassins avec
» lui. Nous sommes donc en mesure
» de nous défendre avec succès, s'il
» vient nous attaquer. »

La nuit approchait, et on se prépara à exécuter les ordres du baron. Le réfléchi, mais courageux Poussanville sembla se multiplier. Il était partout, et partout il faisait de sages dispositions. Tous les bagages furent déposés au centre du bois, selon le plan arrêté par monseigneur. Une garde de cent hommes s'avança pour les surveiller et les défendre. Poussanville était sûr que, si nous étions attaqués, la cupidité en ferait des héros. Ce fut au milieu de cette garde qu'il plaça la coche, les fourgons et le brancard. Il retourna au front de sa ligne, et il y attendit les événemens.

Le général Biron ne descendit pas

de cheval. Il allait de peloton en peloton. Il parlait aux ligueurs ; il les encourageait. Il jurait de leur donner l'exemple de la valeur, quand l'occasion s'en présenterait. Livarot dormait sur l'herbe comme un homme qui ne connaît pas la crainte, mais qui s'estime heureux de n'avoir plus à se mêler de rien.

Les ligueurs, très-zélés catholiques, aiment à souper comme les protestans. On détermine difficilement un soldat à jeûner, quand il sent des provisions à trois cents pas de lui. Monseigneur fut obligé de permettre à quelques ligueurs, pris sur tous les points de la ligne de bataille, de se détacher, et d'aller chercher des vivres pour eux et leurs compagnons qui gardaient leurs rangs. La grande garde faisait une orgie, et gaspillait tout.. Une querelle

s'engagea, et des injures on en vint aux coups. On se battit, d'abord à l'arme blanche; bientôt on se servit des mousquets.

Poussanville accourt, et veut rétablir l'ordre. On ne l'écoute pas. Les balles sifflent autour de nous. Madame, ses femmes sont transies de peur. Colombe cache sa figure céleste contre mon cœur. Il est impossible de prévoir comment cette scène finira.

Le baron faisait des efforts inouis pour contenir son front de bataille. Il employait alternativement les prières, les menaces, les caresses, et même les coups. Ses troupes se rompent, se débandent, accourent au lieu du combat, pour se disputer quelques rations de vivres. Le feu cesse, parce qu'on est serré de toutes parts; mais le désordre, la confusion règnent autour de nous.

On se pousse, on s'élance les uns sur les autres. Ces provisions de bouche, objets de tant d'efforts, sont foulées aux pieds. On n'entend plus que des cris, des juremens, le craquement des jeunes arbres qu'on brise pour s'ouvrir un passage. Le baron est parvenu jusqu'à la voiture de madame. Il empêche, à grands coups d'épée, qui que ce soit d'en approcher. Poussanville se dispose à prendre Colombe pour la porter dans cet asile. Je le bénis : c'est tout ce que je peux.

Un gros de soldats, poussés par la foule, se précipite entre Poussanville et nous. Le brancard est renversé ; Colombe m'échappe ; j'entends ses cris ; je ne peux la rejoindre.... Je tombe, accablé de douleur et d'effroi. Je m'évanouis.

Il était jour quand je recouvrai l'u-

sage de mes sens. Un silence effrayant régnait autour de moi. Je me rappelai les dernières particularités de cette nuit déplorable. Je me lève ; j'appelle Colombe à grands cris..., Colombe ne me répond pas.... Elle a été entraînée par la foule, me dis-je. Elle est incapable de m'avoir abandonné.

Je devais la vie au lieu où j'étais tombé. J'étais étendu entre deux gros arbres environnés de ronces, impénétrables pour quiconque n'est pas aveuglé par la fureur ou le désespoir. Je sortis de là avec des peines incroyables. Une pertuisane brisée m'aida à me soutenir. Je parcourus le bois. L'indiscipline lui avait donné l'aspect d'un champ de bataille, et il n'y restait pas un soldat. J'avais perdu tout ce qui m'attachait à la vie, et c'est à des catholiques que je devais mon infortune!

Je trouvai une des mules qui portaient mon brancard. Le pauvre animal, étranger aux fureurs des hommes, paissait tranquillement. L'espérance rentra dans mon cœur. Je conduisis la mule près d'une pointe de rocher qui sortait de terre, et qui s'élevait à deux ou trois pieds au-dessus du sol. Elle m'aida à me mettre en selle, et je parcourus le bois dans tous les sens. J'appelais autant que me le permettaient mes forces.... Colombe était perdue pour moi !

Je distinguai, dans l'éloignement, les quatre pièces d'artillerie qu'on traînait du côté de Melle. Le reste n'était pas difficile à pénétrer. Le prince de Condé avait pu entendre la fusillade; il aura cru le baron attaqué par un corps de huguenots. Il sera accouru avec sa cavalerie. Il sera tombé sur

des malheureux incapables de se défendre. Il les aura sabrés, dispersés, et il emmène leur artillerie. Mais Colombe!.... Colombe!....

Il est une sensation que rien ne peut éteindre dans l'homme : c'est celle du besoin. La veille, au soir, je n'avais rien pris, et la faim commença à se faire sentir. Je retournai au centre du bois. Avec la pointe de ma pertuisane, je démêlai dans la poussière, quelques bribes, que j'aurais dédaignées dans toute autre position. Je les mangeai avec avidité. Je reconnus ce butin, fruit de l'indiscipline, et que l'indiscipline avait fait perdre aux catholiques. Il était évident que le prince de Condé n'avait pas voulu s'engager jusques là. La coche, les fourgons, les chevaux du baron avaient pu s'échapper par les derrières du bois. Peut-être, ma

Colombe a été recueillie dans une de ces voitures. Mais quelle route ont-elles prise?

Je me rappelai jusqu'aux moindres particularités de la veille. Je raisonnai et je me demandai ce que j'aurais fait si j'étais M. de Biron.

Le prince de Condé lui avait avoué qu'il s'était emparé des places situées aux environs de la Rochelle. Poitiers est à trente lieues de cette ville, ainsi que me l'avait appris le frère Marc, en suivant ma mule; Poitiers devait appartenir encore aux catholiques. C'est vraisemblablement sur cette ville que le baron aura fait sa retraite, s'il a pu échapper au prince de Condé.

On croit si facilement ce qu'on désire! Je voyais nos voitures sur la route de Poitiers; je voyais Colombe dans le fourgon des femmes de madame; elle

soupirait; elle était plongée dans la plus profonde douleur. Allons, m'écriai-je, c'est la route de Poitiers qu'il faut prendre.

A quelle distance en étais-je? je calculai que nous avions fait, la veille, quinze lieues environ; il m'en restait donc quinze à parcourir. D'ailleurs, les fourgons de monseigneur étaient pesamment chargés; ma mule était bonne; il était vraisemblable que je retrouverais Colombe avant que d'entrer à Poitiers. Les événemens sont loin de s'arranger toujours au gré de nos désirs. Il me semblait que mes rêves devaient se réaliser. Je partis.

Je me souvins de ces paroles remarquables de Poussanville : *Il faut prendre les hommes comme ils sont*. Je sentais la nécessité de me conformer à ce précepte. Je demandais mon chemin à

tous ceux que je rencontrais; je leur demandais s'ils n'avaient pas rencontré des hommes de guerre et de gros équipages. Je les réconnaissais de quarante pas à leur cocarde; chacun a la sienne dans les guerres civiles; la mienne était dans ma poche, et je pouvais me présenter indistinctement aux catholiques et aux huguenots. Vive le duc de Guise! criais-je aux uns; vive le roi de Navarre! criais-je aux autres. Je sentais que ma conduite sentait furieusement l'hérésie; mais il fallait retrouver Colombe, et puis je faisais ce qu'on appelle une capitulation de conscience: mon patron a voulu que je perdisse Colombe, il veut que je la retrouve; donc il me permet d'employer tous les moyens propres à me conduire à mon but.

J'appris enfin qu'en pressant un peu

ma mule je pourrais joindre monseigneur à Lusignan : c'est à peu près la moitié du chemin de Melle à Poitiers. Je piquai ma monture, et bientôt je rencontrai plusieurs de nos fuyards, qui se traînaient avec ce qu'ils avaient pu emporter. « Donne-moi ta mule, » me dit l'un d'eux. C'était un officier. « Vive » le duc de Guise, lui répondis-je. — Vive » le diable si tu veux ; mais donne-moi » ta mule. » Je tirai ma cocarde de ma poche. « C'est fort bien, mais donne-» moi ta mule. — Vous voyez bien que » je suis blessé. — Et moi, je suis las. » Il tenait la mule par la bride, d'une main, et de l'autre, il se disposait à me prendre par une jambe et à me jeter au milieu du chemin. S'il eût été seul, j'aurais essayé de lui passer sur le ventre ; mais cinq ou six de ses soldats s'étaient approchés, m'avaient en-

touré, et leurs dispositions me paraissaient fort incertaines. Je me décidai à descendre. « Prends ce bâton, me dit » l'officier, il t'aidera à marcher. »

Il est dur d'être traité ainsi par les gens de son parti. Il est cruel d'être arrêté dans sa marche, au moment où on a l'espoir de se réunir à ce qu'on a de plus cher au monde. Que m'eussent fait de plus des huguenots? ils m'eussent tué, peut-être : allons, mon patron a tout arrangé pour le mieux. Vive notre saint père et son représentant, monseigneur le duc de Guise.

Ma blessure était légère, cependant je marchais lentement, appuyé d'un côté sur le pomeau de mon épée, et de l'autre, sur le bâton, que m'avait laissé le capitaine. Je n'étais heureusement qu'à une lieue de Lusignan ; j'en distinguais les clochers. Mais si la baronne ne

s'y arrête pas, pensai-je, il me sera impossible de la joindre. Cependant, madame a passé une nuit déplorable; monseigneur et Poussanville sont excédés de fatigue; oui, oui, ils se reposent à Lusignan.

Un âne paissait, près d'une misérable chaumière, bâtie à cinquante pas de la route. Je m'y rendis, j'avais de l'argent, et je m'arrangeai avec une pauvre femme, qui voulut bien me conduire jusqu'à Lusignan. Elle était catholique, et je retrouvai en elle les sentimens de charité qui devaient animer tous les ligueurs, et dont ils étaient si loin! « Que saint » Antoine vous bénisse, lui dis-je, bonne » femme. » Hélas, je réfléchis, en marchant, que sa charité me coûtait un écu. Où donc est la vertu, me disais-je? Ah! dans le cœur de Colombe.

Mon âne ne fit envie à personne, et

j'entrai dans la petite ville de Lusignan, sans éprouver de nouvelle mésaventure. Les rues sont tortueuses, et j'aurais voulu percer les murailles avec les yeux pour découvrir ces voitures, objets de tous mes vœux. « Hé, le voilà, cria-t-on » à ma gauche ! Il n'est pas tué, cria-t-» on à ma droite ! Quelle satisfaction ! » — Quelle joie ! — Quel bonheur ! » c'étaient les domestiques du Baron. « Colombe est-elle ici ? » Ils m'enlevaient de dessus mon âne. « Colombe est-elle » ici ? » Ils me portaient sur leurs bras. « Colombe est-elle ici ? Répondez-moi » donc. » Ils ne m'entendaient pas. Ils marchaient, en criant à tue tête : « Le » voilà !.... il n'est pas tué.... Quelle » joie !.. quel bonheur !. » Poussanville accourt, et m'embrasse tendrement. « Colombe est-elle ici ? — Oui, oui, elle » est ici. — Où est-elle ?.. Laissez-moi,

» que je coure, que je vole à ses pieds, » dans ses bras. » Elle parut enfin, soutenue par Félicité. Des pleurs avaient sillonné ses joues; des larmes de joie leur succédèrent; ses forces, épuisées par douze heures passées dans le désespoir, se remirent tout à coup. Attachés étroitement l'un à l'autre, nous ne faisions plus qu'un être, pénétré des mêmes pensées, animé des mêmes sensations. Nous ressemblions à ces malheureux, condamnés à mort, et qui reçoivent leur grâce au moment où le coup fatal va leur être porté.

Nous nous adressions une foule de questions sur les événemens de la nuit dernière. Nous ne prenions pas le temps de nous répondre. Nous étions dans l'enchantement, dans l'ivresse, dans le délire. Nous parlions tous deux à la fois; nous nous interrompions

pour nous couvrir des plus vives, des plus tendres caresses. Des larmes roulaient dans les yeux de l'impassible Poussanville et des gens du baron. Les habitans de la ville, que cette scène extraordinaire avait rassemblés, nous prenaient pour des fous. Poussanville nous avertit qu'il était temps de cesser de nous donner en spectacle. Nous entrâmes dans la maison, où le baron s'était arrêté.

Monseigneur et Madame nous félicitèrent cordialement sur notre réunion. Nous ne donnâmes à nos remercîmens que le temps nécessaire pour ne point paraître impolis ou ingrats. Colombe m'entraîna dans une chambre où nous commençâmes à causer raisonnablement, et avec un certain calme. Nous nous arrêtions souvent pour nous répéter que nous nous aimions, pour

nous jurer que nous nous aimerions toujours, et nous scellions nos sermens de vingt, de cent baisers. Colombe et moi oubliâmes ma blessure, et... C'était le moyen le plus sûr de pouvoir donner de la suite à notre conversation.

J'appris qu'au moment où notre brancard avait été renversé, Poussanville avait saisi Colombe par un bras, l'avait portée dans le fourgon des femmes; qu'elles l'y avaient retenue malgré ses efforts continuels pour m'aller chercher, me trouver, vivre ou mourir avec moi; que le baron et ses voitures s'étaient retirés par le derrière du bois, ainsi que je l'avais pressenti; qu'une centaine de dignes membres de la sainte ligue lui étaient restés attachés; que le prince de Condé avait borné ses avantages à la prise de notre artillerie; que Colombe, qui n'avait plus

à elle que l'usage de la parole, me demandait à tous les passans, même à ceux qui venaient du côté de Lusignan; qu'enfin elle m'avait cru mort, et avait tenté vingt fois de se précipiter sous les roues de sa voiture.

Je lui racontai, à mon tour, ce qui m'était arrivé. Monseigneur et Madame voulurent m'entendre, et je me rendis auprès d'eux; ils m'écoutèrent avec intérêt. « Comme il parle, dit ma-
» dame! quel prédicateur c'eût été! —
» Je conviens qu'il n'est pas fait pour
» un état obscur. Je lui aiderai à par-
» venir à un emploi convenable. Il est
» intelligent, il est brave, et les révo-
» lutions, les guerres civiles mettent
» toujours les hommes à leur place. »
Poussanville entra. Il m'avait conservé Colombe : je le comblai des marques de ma vive reconnaissance.

J'allai retrouver ma jeune et séduisante compagne. Elle n'avait cessé de s'occuper de moi. Du linge blanc, un bon déjeuner, dont j'avais grand besoin, m'attendaient, préparés par ses mains blanchettes. Elle me présentait les morceaux qu'elle croyait devoir me plaire, et elle me deshabillait en même temps : elle était impatiente de voir ma blessure, et d'y mettre un appareil. Ses soins empressés n'étaient pas sans inconvénient.... Je ne mangeais plus.... Et.... nous reconnûmes bientôt que l'amour est le premier de tous les médecins. Ma plaie se séchait, se fermait. Je pouvais aimer autant que je le voudrais; j'étais au comble du bonheur. Colombe le partageait de toute son âme, de toutes ses forces : le devoir nous en faisait une loi. O mon patron,

qu'il est doux d'accorder son devoir et son cœur !

Il était naturel que je désirasse savoir ce que nous allions devenir. Je descendis. Colombe avait passé son bras sous le mien. Elle m'aidait à marcher; elle me regardait! Elle n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle; elle ne voyait que moi.

Poussanville n'avait pu prendre que deux heures de repos, et déjà il organisait les soldats de la ligue qui s'étaient ralliés auprès de monseigneur, et ceux qui entraient, à chaque instant, dans la ville. Il n'y avait pas un seul huguenot; il était le maître absolu de ses opérations. Il voulait rétablir la discipline si essentielle à la guerre, et, pour la maintenir, il fallait faire des magasins. « Harangue les habitans, me dit-il; cela » est dans tes attributions. »

Je pris un tambour ; je lui fis battre la caisse devant moi, et j'arrivai sur la place publique. Je m'arrêtai devant une maison d'assez belle apparence ; je demandai une table et des tréteaux : tous les moyens sont bons, quand ils produisent le bien. Que va-t-il faire, se demandaient ceux qui m'avaient suivi? Que va-t-il faire, se demandaient ceux sur qui le bruit du tambour avait agi plus lentement? C'est un officier, disaient les uns; c'est un prédicateur, disaient les autres.

Je montai sur ma table. Colombe n'avait pas quitté mon bras, et nous parûmes ensemble. « Qu'ils sont jeunes! qu'ils sont gentils! s'écriait-on de tous les côtés. »

Je pris la parole. J'exposai à mon auditoire les motifs qui avaient porté le duc de Guise à instituer la sainte

ligue. Ses dignes membres n'avaient d'autre désir, d'autre but que d'exterminer les hérétiques, et d'assurer le triomphe de la vraie religion. Je croyais tout cela, sans égard pour ce que j'avais entendu dire à Poussanville. « Mais, ajoutai-je, les hommes les plus » pieux ne sont pas exempts de fai- » blesse. Ceux qui sont prêts à se sa- » crifier pour de si saints motifs, doi- » vent avoir des moyens d'existence » assurés. C'est en les leur fournissant » que vous attirerez sur vous les indul- » gences de Rome; que vous détermi- » nerez les soldats de la sainte ligue à » protéger vos propriétés, et à assurer » votre repos. Beaucoup d'entre vous, » reprit Colombe, connaissent un sen- » timent qui rend la vie si douce et si » chère. Jeunes femmes, vous aimez » tendrement vos maris; jeunes filles,

» vous attendez, avec une modeste im-
» patience, le moment qui doit couron-
» ner vos amours. Nous sommes mariés
» depuis deux jours. Voyez combien
» nous sommes heureux ! Vous pouvez
» l'être autant que nous, en offrant
» quelque chose de votre superflu à
» ceux qui vont combattre pour assu-
» rer la continuité de votre bonheur. »

Jamais Colombe ne s'était exprimée ainsi. L'exaltation nous donne donc des moyens que nous ne nous connaissions pas. Je n'avais parlé qu'aux consciences ; Colombe avait touché les cœurs. Elle acheva de les entraîner en m'embrassant tendrement. Ce fut là sa péroraison.

Quand on veut persuader la multitude, il faut prendre des orateurs comme Colombe. Les masses ne raisonnent pas ; mais le sentiment les

entraîne. « Qu'elle est jolie! disaient » les uns; comme elle parle! disaient » les autres ! » Les jeunes époux s'embrassaient; les jeunes gens regardaient leurs futures compagnes avec des yeux! Et les fillettes rougissaient. Je n'étais pas jaloux des préférences qu'on accordait à Colombe; mais il me semblait que je pouvais être l'objet de quelque attention. Les vieilles calmèrent mon amour-propre blessé. J'entendis murmurer. « Qu'il est bien! quelle expres- » sion a cette charmante figure! Je » crois voir mon Joseph à l'âge de » vingt ans.— Et moi mon Guillaume, » le jour où je lui donnai la main. » Toutes les voix s'élevèrent ensemble. « Donnons, donnons, s'écria-t-on de » toutes parts. »

Nous descendîmes de la tribune aux harangues, et je marchais difficile-

ment. « Qu'a-t-il donc, demandèrent » quelques grand'mamans? Un coquin » de huguenot m'a enlevée hier, ré- » pondit Colombe. Mon Antoine m'a » défendue, et le scélérat l'a blessé. » — Ah, ciel! juste ciel! — Rassurez- » vous, mes bonnes mères; M. de Pous- » sanville a tué l'infâme. — Ah, tant » mieux! morte la bête, mort le » venin. »

Nous arrivâmes devant la maison qu'occupait monseigneur. On y apportait, de tous les coins de la ville, des provisions de bouche de toute espèce. Déjà la cour commençait à s'encombrer. « Bien, bien, très-bien, me di- » rent monseigneur et Poussanville. » —Ah, je n'ai fait que raisonner; Co- » lombe a parlé aux cœurs, et l'hon- » neur du succès lui appartient tout » entier. Voilà, dit le baron, deux jeu-

» nes gens qui peuvent nous être de la » plus grande utilité. Mes amis, il faut » achever votre ouvrage. Nous avons » des vivres; mais nous manquons de » moyens de transport. »

Nous nous remîmes en marche, Colombe et moi : il existait entre nous une unité d'intention, qui ne nous permettait pas de nous séparer un moment. Nous parcourions les rues, et à chaque pas on nous demandait si nous étions contens. « Très-contens, répon- » dions-nous, et notre reconnaissance » sera éternelle. — Ces pauvres petits! » ces chers petits! » Jusques-là tout allait bien.

C'était un jour de marché, et le dernier, vraisemblablement : l'approche du prince de Condé allait rendre les communications difficiles. Des paysans avaient apporté des fruits, des légumes,

des grains à Lusignan. Ils se disposaient à retourner chez eux. Je leur demandai s'ils voulaient servir la bonne cause. Ils me jurèrent qu'ils étaient prêts à mourir pour elle. « Con-
» duisez vos charettes à la porte de M.
» de Biron. Nous allons les charger de
» nos provisions, et demain vous nous
» accompagnerez jusqu'à Poitiers. » On me frappe sur l'épaule ; je me tourne, et je me trouve face à face avec un magistrat. C'était le bailly, qu'accompagnaient quelques-uns des principaux habitans. « Comment, petits serpens,
» vous nous extorquez des vivres, sous
» le prétexte de nourrir des soldats qui
» doivent nous défendre, et vous avez
» le projet de nous abandonner! Et le
» prince de Condé est à Melle! Et il ne
» nous reste pas de quoi exister pen-
» dant deux jours! Suppôts des héré-

» tiques, vous nous avez abusés par
» vos ruses infernales! »

Nous avions en effet demandé des vivres pour des soldats voués à la défense des catholiques; mais nous ne nous étions pas engagés à rester dans une bicoque, ouverte de toutes parts. Ce raisonnement me paraissait tout simple; mais comment le faire adopter à des gens exaltés par la crainte de la famine, et dont le nombre augmentait à chaque instant? Déjà les paysans avaient reçu l'ordre d'atteler et de sortir à l'instant de la ville. « Il faudra bien,
» nous dit le bailly, que vous nous lais-
» siez des provisions que vous ne pour-
» rez pas emporter. » Cela était d'une vérité incontestable. Je ne savais pas encore répondre à des argumens qui me paraissaient sans réplique, et je ne pensais plus qu'à retourner auprès de mon-

seigneur. Il fallait traverser toute la ville; les habitans sortaient tous de leurs maisons, et se groupaient autour de nous; je sentais le bras de Colombe agité d'un tremblement qui m'annonçait une terreur profonde.

J'entendis le bruit du tambour; je prêtai une oreille attentive au milieu des vociférations qui éclataient de toutes parts. Le son me parut s'approcher à chaque seconde. Bientôt, Poussanville et quelques soldats percèrent jusqu'à nous, et Colombe respira.

Mon ami faisait lire une proclamation propre à rassurer les habitans sur la conservation de leurs propriétés. « A quoi bon des meubles et de l'ar» gent, lui dit le bailly, quand on man» que de pain? » Un homme d'esprit n'est jamais embarrassé : Poussanville répondit en faisant battre la générale.

Nos soldats, que les habitans avaient reçus chez eux, sortent avec leurs armes, et se rangent auprès de nous; les charettes sont attelées; M. l'aide-de-camp les fait conduire devant le logement de monseigneur, et il propose ce dilemme au bailly. « Le prince de » Condé viendra ici, ou n'y viendra » point. S'il vient, vos provisions et » votre argent seront la proie des hu- » guenots; s'il ne vient pas, vous tire- » rez des villages voisins de nouvelles » subsistances. — Il viendra, il viendra, » puisque vous nous abandonnez. — » En ce cas, M. le bailly, je frappe la » ville d'une contribution de trente » mille livres. Vous êtes trop bon ca- » tholique pour ne pas sentir qu'il vaut » mieux que votre argent tombe entre » nos mains qu'en celles des huguenots. » Je vous donne deux heures pour

» faire la répartition de la somme que
» je vous demande : allez. » Un domi-
nicain, frais et vermeil, voulut faire
l'orateur. « Oh, oh! reprit Poussan-
» ville, il y a dans cette ville de bons,
» de véritables religieux. Vous savez
» comme les huguenots vous traitent.
» Je ne souffrirai pas que vous tombiez
» entre leurs mains. Je vous présente-
» rai à M. le Baron : il se fera un hon-
» neur, un devoir de vous tirer d'une
» ville, qui demain sera mise à feu et
» à sang. Il vous conduira à Poitiers;
» mais vous ne serez pas assez dupes
» pour abandonner à ces enragés ce
» qu'il y a de précieux dans votre cou-
» vent. Allons en faire l'inventaire,
» car vous sentez bien que M. de Biron
» ne recevra vos richesses qu'à titre de
» dépôt, et qu'elles vous seront reli-
» gieusement rendues. — Mais si les

» huguenots ne viennent pas? — Ils
» viendront : M. le bailly l'a assuré, et
» il est bien mieux informé que nous. »

Je ne quittai pas Poussanville. J'entrai, avec lui et une centaine de soldats, dans le couvent des Dominicains. Dans toute autre circonstance, j'aurais frémi en franchissant, avec des hommes armés, le seuil de l'asile sacré; mais les raisonnemens de Poussanville me paraissaient sans réplique. Colombe partageait ma conviction : nous étions si simples encore !

M. l'aide-de-camp débuta par diviser sa troupe en pelotons, et il en plaça à toutes les portes. Il commença une perquisition générale, aidé de quelques officiers. « M. de la Moucherie, me dit-il,
» prenez du papier et une plume ; vous
» inscrirez les objets précieux que nous
« devons conserver à ces bons religieux. »

J'étais prêt à écrire, et l'épaule de Colombe me servait de pupitre.

Nous allions, nous venions, et nous ne trouvions rien. « Que voulez-vous, » nous dit le prieur, trouver chez des » Dominicains? Si nous étions des Bé- » nédictins, des Bernardins, vos re- » cherches pourraient n'être pas in- » fructueuses. — Je vous crois, mon » révérend père, et je vais vous rendre » un véritable service. Demain, votre » couvent sera brûlé, et c'est une jouis- » sance que je ne laisserai pas à des » Huguenots. Soldats, prenez des fa- » gots; placez-en partout, et mettez-y » le feu. — Un moment, M. le capi- » taine; il est très-douteux que le prince » de Condé vienne demain. — Il vien- » dra; M. le bailly l'a dit, et le pre- » mier magistrat de Lusignan ne se » trompe jamais. »

Quel plaisir pour des soldats que celui de brûler une maison ! En un clin d'œil, le bûcher des révérends pères fut vidé, et des flambeaux s'allumèrent. « Éteignez ces flambeaux, » éteignez-les, s'écria le père prieur, » et des portes secrètes s'ouvrirent.

Soixante sacs de mille livres chacun, et un vaste amas de provisions de bouche tombèrent entre nos mains. « Écri- » vez, M. de la Moucherie. — Hélas ! » dit le père prieur, tout cela était des- » tiné aux pauvres. — Oui ? Hé bien, » je me charge de leur distribuer l'ar- » gent, et je partagerai les vivres entre » nos soldats. Ce sont de bons catho- » liques, et, par conséquent, les pre- » miers pauvres. Mes pères, voulez- » vous nous suivre à Poitiers ? » Des mouvemens de têtes, très-négatifs,

furent la seule réponse qu'obtint Poussanville.

Nos cent hommes se chargèrent des sacs et des vivres, et nous regagnâmes le logement du Baron. « Voilà, me dit, » en marchant, mon ami, les tristes » résultats des guerres civiles. On se » dépouille, on se vole, on s'égorge, et le » voile de la religion couvre tous les ex- » cès. On l'invoque au milieu des décom- » bres; on entraîne des malheureux, ac- » cablés par la misère, et, je te le répète, » l'homme adroit ne s'occupe que de » lui. Je donne au baron le moyen de » lever des troupes; il aura le bâton de » maréchal de France, et moi, un ré- » giment. — Cet argent ne sera donc » pas distribué aux pauvres? — Imbé- » cile! »

Quels yeux ouvrit monseigneur, quand il vit entrer ce convoi chez lui!

Il embrassa étroitement Poussanville; il me frappa sur l'épaule, et il caressa le menton de Colombe.

Les deux heures accordées au bailly étaient écoulées, et il ne paraissait pas. « Va lui déclarer, me dit Poussanville, » que s'il ne vient à l'instant, j'épar- » gnerai aux huguenots la peine de » brûler la ville demain. — Mais, mon » ami, ta conduite est affreuse! — » Obéis, sans réflexion, c'est le devoir » d'un soldat. Quand tu commande- » ras, tu feras ce que tu voudras. — » Mais, mon ami...—Pour que tu con- » serves ta Colombe, il faut que nous » soyons les plus forts. »

Je ne répliquai pas. Je courus, à la tête de trente hommes, et je me disais en courant : Poussanville a raison; chacun ne s'occupe que de soi. O mon patron! protégez ma Colombe!

Je passai devant la boutique d'un épicier; je lui *empruntai* quelques torches; je les fis allumer, et j'entrai chez le bailly. Il m'entendit, et je ne lui avais pas adressé un mot. Il venait de compléter la somme; il me la remit, et je fis éteindre les flambeaux. « Vous » vous dites catholiques, s'écria le » bailly, en me conduisant hors de sa » maison, et vous donnez aux hugue- » nots l'exemple de la férocité et du » pillage. » Je sentais qu'il avait raison! mais Colombe, Colombe!...

Nos soldats avaient été bien nourris par les malheureux habitans de Lusignan. Ils pouvaient marcher le reste du jour sans avoir besoin de rien. Quand j'arrivai devant la maison de monseigneur, ils étaient rassemblés en cercle autour de Poussanville. Il leur déclara qu'il serait fait des distributions

régulières de vivres; mais que le premier qui manquerait à la discipline militaire, serait pendu sans rémission.

Je portai mes trente mille livres au trésor, et monseigneur me permit d'embrasser Colombe en sa présence. Nous avions cinq cents hommes à notre disposition, et des soldats, qui sont dans l'abondance, ne craignent pas plus la fatigue que les dangers. En moins d'une heure, les charettes furent chargées. Poussauville, prit avec quelques hommes d'élite, la surveillance de celle qui portait l'argent. Les charetiers demandèrent à retourner chez eux; il était clair que nous n'inspirions ni confiance, ni affection. On n'avait pas besoin d'eux : on leur permit d'abandonner leurs voitures et leurs attelages.

Le jour s'avançait. Cependant mon-

seigneur décida qu'il fallait partir à l'instant. Condé avait de l'artillerie ; il pouvait nous attaquer pendant la nuit, et réaliser ce que Poussanville avait dit ironiquement.

La coche de madame et les fourgons de monseigneur prirent la tête de la colonne. J'étais monté, avec Colombe, dans une petite voiture couverte, garnie intérieurement de paillassons, et traînée par une bonne mule. Cet équipage appartenait au propriétaire de la maison où monseigneur s'était arrêté. Poussanville, qui n'oubliait rien, le lui avait *emprunté* pour moi.

Il était nuit, et nous n'avions encore fait que deux lieues. La lune paraissait dans toute sa blancheur, et monseigneur arrêta qu'on continuerait de marcher. Cependant la troupe n'avait pas soupé. On fit halte. Les soldats

s'assirent sur le chemin, ayant leurs armes auprès d'eux. Bientôt des rations furent préparées, et distribuées avec un ordre, que je ne me lassais pas d'admirer. C'est un maître homme, me disais-je, que ce Poussanville! il ira loin, si le duc de Guise sait apprécier les talens.

On sent bien que monseigneur, madame et leur suite avaient leurs provisions particulières. Nous avions tous oublié les crises de la nuit précédente : rien ne s'oublie aussi facilement que le malheur. Nous soupâmes gaîment, Colombe et moi surtout : nous étions ensemble, et nous étions seuls.

Rien n'échappait à l'attention de Poussanville. Il avait remarqué deux paysans, qui marchaient à côté de la colonne, qui s'arrêtèrent quand elle s'arrêta, et qui rétrogradèrent vers

Lusignan. Je ne vois pas, se dit-il, quelle raison peuvent avoir ces gens-là de retourner d'où ils sont venus. Il les fit arrêter, et on trouva des poignards sous leurs souquenilles : c'étaient des espions. On les conduisit à monseigneur, qui les interrogea. Ils avaient l'ordre de suivre M. de Biron, et de s'assurer de la route qu'il tiendrait. Ils nous apprirent que le prince de Condé traitait les protestans de Melle, comme nous avions traité les catholiques de Lusignan. « Quelle guerre, » me dit Colombe! où donc s'est ré- » fugiée la justice ? »

« J'ai le droit de vous faire pendre, » dit monseigneur à ces malheureux ; » mais je ne vous crains pas, et je » n'attente pas à la vie des hommes sans » y être contraint par la nécessité. » Allez dire au prince que bientôt nous

» nous verrons en rase campagne. » Ils furent relâchés, et c'est la seule bonne action que nous eussions faite en vingt-quatre heures.

A la pointe du jour, nous arrivâmes aux portes de Poitiers. On vint nous reconnaître, et nous entrâmes dans la ville, tambours battans, et drapeaux déployés : ce n'étaient encore que des chiffons attachés à des manches à balais. Je possédais mon histoire romaine, et je dis à Poussanville : « Les premières » enseignes des Romains n'étaient que » des bâtons, surmontés d'une poignée » de foin, et ce peuple a conquis l'u- » nivers. Ainsi s'étendra la vraie reli- » gion sur les ruines de l'héresie. Ainsi- » soit-il, me répondit-il en riant. »

Il ne lui fut pas possible d'exercer son industrie à Poitiers, comme il l'avait fait à Lusignan. Six mille bourgeois

étaient enrégimentés, et bien armés. Les remparts étaient garnis de trente pièces d'artillerie, et la place était approvisionnée de munitions de guerre et de bouche. Nos cinq cents hommes ne pouvaient causer aucune espèce d'inquiétude aux habitans. Ils furent reçus comme des auxiliaires, dont on pouvait se passer, avec assez d'indifférence. Quand on dit que nous avions des vivres pour huit jours; quand on sut que le baron avait en caisse quatre vingt-dix mille livres, on nous marqua beaucoup d'égards : on sentait que nous ne serions pas à charge aux Poitevins. Mais on nous notifia qu'on n'avait pris les armes que pour défendre la place, et qu'il n'en sortirait pas un soldat.

Je me rappelai ce prieur de Franciscains, qui m'avait traité avec tant de

mépris, et dont les opinions religieuses m'avaient paru si suspectes. Je ne l'estimais pas. Cependant j'avais porté pendant quatre ans l'habit de l'ordre, et on tient aux habitudes de l'adolescenre. J'étais tenté d'aller rendre visite à mes anciens confrères. Je voulais que le prieur sût que je n'étais pas un *homme exagéré, un ami de l'hyperbole, un énergumène enfin.* Ma vanité était flattée de me présenter l'épée au côté, et une femme charmante à mon bras. Je crois que ce dernier motif fut celui qui me poussa au couvent des Franciscains.

Le père prieur me reconnut, et me marqua quelque bienveillence. « Avouez, » me dit-il, que j'ai eu raison de ne pas » recevoir vos vœux. Vous ne combat- » triez pas pour la bonne cause, et « vous ne seriez pas marié. Votre état

» n'est pas pur ; cependant nous encou-
» rageons le mariage; il faut procréer
» des défenseurs de la foi.» Il regardait Colombe d'un air qui me fit croire qu'il eût pu s'abaisser jusqu'a contribuer à la multiplication du genre humain. Il nous quitta avec assez de politesse, en nous disant qu'il allait prêcher à la cathédrale, où l'attendait un nombreux auditoire.

Je m'attendais qu'il prêcherait l'amour de l'humanité et la tolérance. J'avais besoin de combattre encore une exaltation, que j'avais sucée avec le lait, et qui me tourmentait beaucoup. J'étais homme du monde, quand je regardais Colombe; le mot huguenot m'irritait quand je la perdais de vue.

Nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer dans l'intérieur de l'église. Nous y trouvâmes le baron, son aide-

de-camp, madame, et deux de ses femmes. On leur avait donné des places d'honneur, et il me sembla que son écrivain pouvait s'approcher d'eux.

J'examinai toutes les figures, en attendant que le prédicateur parût. La figure de madame exhalait les sentimens de piété dont elle était pénétrée. Monseigneur et Poussanville étaient dans le recueillement, et paraissaient plongés dans une profonde méditation. Que mon patron, pensai-je, leur fasse la grâce de devenir ce qu'ils veulent paraître en ce moment.

Le prédicateur parut, et le plus profond silence régna partout. Il commença par faire le plus pompeux éloge de la sainte ligue, des effets qu'elle produisait déjà, et des prodiges qu'on avait le droit d'en attendre. Il invita, il pria, il pressa, il conjura les habitans de

Poitiers de s'aggréger à cette respectable congrégation. Bientôt je ne reconnus plus l'homme qui m'avait traité de fou, et qui avait jeté par la fenêtre la relique qui m'avait coûté si cher. « Voilà, dit-il, en tirant un crucifix de » sa manche, celui qui est mort pour » les catholiques, et qui vous ordonne » par ma voix, d'exterminer jusqu'au » dernier des huguenots. Guerre, » guerre éternelle, s'il le faut, aux en- » nemis de Rome et de la foi. Que vos » épées deviennent autant de glaives » flamboyans, qui portent la mort dans » le cœur de nos ennemis, même avant » que de les avoir frappés. C'est ainsi » que vos pères furent vainqueurs à » Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à » Montcontour.» Aussitôt monseigneur et Poussanville tirent leurs épées, et les agitent en l'air; des habitans suivent

un si bel exemple. On n'entend plus que le cliquetis des armes, et le cri : mort aux huguenots. J'avais porté la main sur la garde de la mienne; Colombe y tint la sienne, et elle me regarda d'un air si doux! je la laissai dans le fourreau. « Que j'avais mal jugé ce » saint homme, lui dis-je? il mérite les » hommages de tous les fidèles. »

Une table et un registre étaient placés sous la chaire. On y courut. On se déclara membre de la sainte ligue; on jura, d'après un clerc qui lut à haute voix la formule du serment, une obéissance aveugle au chef suprême qu'on se donnait, et qui n'était pas nommé. Il faut cependant connaître celui à qui on doit obéir. C'est le duc de Guise, dit le clerc, qui vous commandera au nom du roi.

Des tables étaient dressées sur les

places et dans les principales rues de la ville. Au bout de quelques heures, le duc avait acquis six mille sujets de plus.

Monseigneur n'oubliait dans aucune circonstance ce qu'il devait à sa naissance et à son rang. Il avait jugé fort au-dessous de lui de jurer avec des vilains. Nous nous rendîmes en grande pompe à l'hôtel de ville. Là M. de Biron renouvela le serment qu'il avait prêté entre les mains de Livarot. Nous reconnûmes pour notre maître monseigneur le duc de Guise, *commandant pour le roi*. Il est clair que la seconde partie de notre formule nous laissait la liberté, d'après le système de Poussanville, de nous tourner toujours vers le soleil levant.

CHAPITRE VI.

M. de la Moucherie est ambassadeur.

Nous ne savions rien à la Rochelle de ce qui se passait dans le reste du monde. Il était temps que le baron connût la situation politique et religieuse de la France : il n'avait que ce moyen d'adopter une conduite réfléchie et suivie.

Sa hauteur ne se ployait pas à des communications avec ses inférieurs,

et il n'avait pas d'égaux à Poitiers. L'aide-de-camp Poussanville fut chargé de se lier avec les principaux personnages de la ville. Personne n'était plus propre que lui à les faire parler, et à interpréter jusqu'à leur silence. La journée n'était pas écoulée, et déjà monseigneur savait ce qu'il avait voulu connaître.

Le roi continuait à se conduire d'une manière infâme. Il s'était agrégé à une confrérie de pénitens. Il ordonnait des processions, et il les suivait avec les démonstrations de la plus austère piété. Il se couvrait d'un sac de grosse toile; il portait une discipline à sa ceinture, et un gros chapelet à la main. Il se rendait, la nuit, à Vincennes, et il y outrageait la nature, pendant que des moines, qu'il y avait établis, priaient pour lui. Le matin, il se montrait paré,

avec ce soin qui n'est qu'un travers chez tant de femmes. Il entrait partout, le pourpoint entr'ouvert, et la gorge ornée d'un long collier de perles. Les protestans le tournaient en ridicule, et les catholiques le méprisaient. Les deux partis ne l'appelaient plus que frère Henri.

Le duc de Guise, beau, brillant et brave, n'avait de religion que ce qu'il en fallait pour entraîner les catholiques. Des prédicateurs à ses gages gagnaient les uns; ses libéralités lui attachaient les autres. Il faisait face à toutes ces dépenses avec l'argent que lui fournissait le roi d'Espagne. Philippe II faisait de grands sacrifices, pour entretenir la guerre civile en France : il se persuadait que les deux partis, las de combattre, l'appelleraient, et lui donneraient un sceptre, qu'il ajouterait à tous

ceux qu'il portait déjà, et qui fatiguaient ses débiles mains.

Quel homme raisonnable pouvait balancer entre Henri de Valois, et Henri duc de Guise ?

Je n'étais pas présent, lorsque Poussanville fit son rapport au baron. Mais il était facile, surtout avec moi, qu'il voulait pénétrer d'idées, qu'il appelait saines et raisonnables. J'étais affligé que la religion ne fût qu'un masque pour tant de grands personnages. Pourvu qu'elle triomphe, me disais-je, qu'importe par qui et comment ?

C'est de la part de monseigneur, me dit un valet, qui introduisit, près de Colombe et de moi, un homme et une femme que je n'avais jamais vus. Ils nous abordèrent avec les trois révérences que j'avais adressées au baron, la première fois que je parus devant lui.

L'homme s'empara de moi, et la femme de Colombe. Ils nous tournèrent, nous retournèrent avec le plus grand sérieux. Une longue bande de parchemin nous prenait tantôt de la tête aux pieds, tantôt en travers du corps. Je ne comprenais rien à ce manége, et Colombe éclata de rire. J'interrogeai ces deux êtres silencieux; ils ne me répondirent pas un mot. Ils nous firent encore trois belles révérences, et disparurent. Nous nous regardâmes, Colombe et moi, et nous nous écriâmes à la fois : Qu'est-ce que cela veut dire?

Monseigneur demande M. de la Moucherie, vint me dire un autre valet. Je le suivis, et je laissai Colombe dans la chambrette qu'on nous avait donnée. Elle voulait, disait-elle s'occuper sans cesse de moi, lors même qu'elle ne me voyait pas : elle avait

commencé à me broder une écharpe. qui devait être du plus grand effet. Elle se proposait de la serrer soigneusement jusqu'à ce que j'eusse le droit de la porter.

« Monsieur, me dit le baron, vous » êtes appelé à de hautes destinées, » puisque je vous accorde ma protec- » tion et ma confiance ; justifiez-les par » un dévouement sans bornes. Écoutez- » moi.

» Monsieur de Poussanville va s'oc- » cuper de lever de nouvelles troupes ; » ainsi je ne peux l'éloigner de moi. » Vous vous rendrez auprès du duc de » Guise.... — Avec Colombe, Monsei- » gneur ? — Soit, et vous remettrez au » duc et aux autres les dépêches que » vous allez vous faire. Asseyez-vous, » prenez une plume, et composez un » alphabet. — Un alphabet, Monsei- » gneur ! — Oui, des chiffres, des si-

» gnes qui correspondront à chacune
» des lettres que vous connaissez. Vous
» transcrirez, dans cette langue nou-
» velle, les lettres que je vais vous dic-
» ter, et si vous êtes arrêté, personne
» ne pourra lire ma correspondance.»
Que j'étais heureux ; j'allais connaître tous les secrets de Monseigneur !

L'alphabet demandé fut fait en un tour de main. La première lettre que j'écrivis était adressée au Roi. Elle ne lui présentait que des expressions d'attachement, de dévouement et de respect. Celle qui était destinée au duc, l'instruisait de ce qu'avait fait le baron et de ce qu'il comptait faire. Il l'assurait qu'avant huit jours, il serait à la tête de six mille ligueurs, qu'il assemblerait dans les alentours de Poitiers. Il était certain que les habitans de cette ville lui donneraient quelques pièces

d'artillerie, si monsieur le duc lui envoyait l'ordre de les prendre. Il ajoutait que le prince de Condé n'avait que quatre mille hommes, dispersés dans cinq ou six bicoques situées aux environs de la Rochelle; qu'il se faisait fort de les surprendre, les unes après les autres, s'il était revêtu d'une dignité qui lui soumît les capitaines et les troupes catholiques qu'il rencontrerait pendant le cours de ses opérations.

M'y voilà, pensai-je. Si le duc succombe, ce qui n'est pas vraisemblable, la lettre de monseigneur au roi lui facilitera un accommodement avec le souverain, qui n'est pas nommé dans l'épître au duc, parce qu'il ne proclame encore ses ordonnances qu'au nom de Henri III. Cela n'est pas maladroit. Enfin, comme il est juste de se vendre le plus chèrement possible à un parti qui

est intéressé à s'attacher tous les personnages d'un mérite reconnu, monseigneur demande le bâton de maréchal, et il l'aura.

Il me fit ensuite écrire à son fils. « Vous êtes, lui disais-je, d'un caractère » inquiet et turbulent, qui pourrait » bien vous conduire à l'échafaud : pre- » nez-y garde. Votre conduite actuelle » est dépourvue de sens commun. Vous » cherchez, m'a-t-on dit à Poitiers, en » vous mettant en opposition, on ne » sait avec qui, à établir en France une » paix sincère et durable. Insensé! » vous voulez donc *qu'on vous envoie* » *planter des choux à Biron.* » Bien, me dis-je, l'homme se dévoile ici tout entier. « Votre belle-mère et moi vous » embrassons. »

Il me fallut le reste du jour pour transcrire ces missives avec les signes

que j'avais imaginés : j'étais obligé de m'arrêter à chaque lettre. Quand j'eus fini, monseigneur me dit : « Les grands » auxquels je vous envoie, ne manque- » ront pas de vous parler d'affaires de » détail. Vous leur répondrez comme » je le ferais, puisque vous connaissez » parfaitement ma situation. Vous allez » donc être revêtu d'un caractère pu- » blic ; vous serez une espèce d'ambas- » sadeur, et je veux que vous vous pré- » sentiez dans un équipage digne de » moi. Votre blessure n'est rien ; vous » avez une voiture ; on l'arrange con- » venablement, et vous partirez aussi- » tôt que vous serez habillé. J'ai prévu » que vous ne consentiriez pas facile- » ment à vous séparer de madame de » la Moucherie ; voilà pourquoi j'ai joint » une couturière à un tailleur. — Hé ! » monseigneur, il ne m'a pas été pos-

» sible de leur arracher un mot. — Je
» le crois bien, ils ne savent pas en dire
» deux en français. — Ah ! — Le mari
» servait dans un régiment suisse, et sa
» femme était vivandière. Ils sont ve-
» nus ici, sans congé, après la bataille
» de Montcontour. Les femmes de la
» ville leur ont reconnu des talens, et
» des ouvriers, prônés par le beau sexe,
» deviennent bientôt des sujets impor-
» tans. Les robes de madame ont été
» chiffonnées dans ce bois où nous
» avons passé une nuit assez désagréable.
» Le suisse et la suissesse, les garçons
» tailleurs et les couturières de la ville,
» travaillent à les remettre en bon état.
» Le bas de ma maison en est encom-
» bré. Ils sont dirigés par Claire, qui
» ne sait pas un mot d'allemand. Elle
» leur parle avec les doigts et les yeux.
» On dit que cela est très-plaisant. —

» Hé, monseigneur, c'est ce que les
» Romains appelaient pantomime. —
» Panto... quoi? — Pantomime, mon-
» seigneur. — Apprenez l'allemand,
» monsieur. Il pourra vous être utile,
» et votre latin ne vous servira jamais
» à rien. — Le latin, monseigneur!
» la langue d'Horace, de Virgile,
» d'Ovide! — Que ne leur joignez-
» vous Homère, Sophocle, Euripide?
» — Monseigneur, ces trois écrivains
» étaient Grecs. — Mais ils étaient nés
» à Rome. — En Grèce, monseigneur.
» — Je vous dis qu'ils étaient Romains,
» et quand je vous dis quelque chose,
» monsieur, j'entends, je veux que ce
» que je vous dis soit vrai. N'oubliez
» pas que je suis Biron, et que vous
» n'êtes que le frère Antoine. Allez
» faire l'amour à votre femme. »

Je m'enfermai avec Colombe, et je

lui racontai tout ce qui venait de se passer entre monseigneur et moi. Elle avait beaucoup de bon sens, et jugea comme moi des motifs politiques qui dirigeaient le baron. Elle rit beaucoup de la scène sur les Grecs et les Romains, quand je la lui eus fait comprendre. Tout à coup elle reprit son sérieux. « Mon cher Antoine, me dit-
» elle, il est dangereux d'avoir raison
» avec ses supérieurs, quand ils ne
» veulent absolument pas avoir tort.
» Tu as blessé l'amour-propre de mon-
» seigneur, et la religion ne défend pas
» de ménager ceux dont on a besoin.
» Il faut réparer ta faute. — Oui, mais
» comment? — Je n'en sais rien. — Ni
» moi. — Réfléchissons, cherchons. —
» M'y voilà, m'y voilà. »

Je cours, je me fais annoncer. « Mon-
» seigneur, ma mémoire m'est ordinai-

» rement très-fidèle; mais elle m'a trahi
» dans une occasion importante. J'ai
» osé vous contester des faits que je me
» rappelle parfaitement en ce moment.
» C'est à Rome, en effet, qu'Homère,
» Sophocle et Euripide ont écrit leurs
» plus beaux ouvrages... sous le con-
» sulat de Scipion l'Africain. — Ah,
» ah, ah, ah! Voilà les jeunes gens. Ils
» veulent tout savoir. — J'espère que
» Monseigneur ne me retirera pas sa
» protection..... — Pour une faute in-
» volontaire? jamais, et pour vous le
» prouver, je vous retiens à souper
» avec moi. » Je restai persuadé que le baron avait entendu parler vaguement de littérature; qu'occupé d'affaires importantes, il ne s'était attaché ni aux noms, ni aux lieux, ni aux époques; qu'il avait tout confondu, et qu'il croyait fermement ce qu'il avait si vi-

vement soutenu. Il fallait que je m'en tinsse à cette idée, ou que je ne visse en lui qu'un homme ridicule et entêté. Il était persévérant dans les plans qu'il avait adoptés ; mais jamais une absurdité ne s'échappa de sa bouche.

Un repas est toujours gai, quand les convives sont satisfaits du présent, et comptent sur un avenir heureux. Les domestiques allaient, venaient ; ce n'était pas le moment de parler d'affaires politiques. Poussanville était l'homme de toutes les circonstances ; il s'abandonna à ses saillies, et il eut souvent le bonheur de faire sourire le patron et madame. Il se mit à conter, et il contait bien. Il mit en scène quelques héros de l'antiquité qui avaient eu des travers et des faiblesses. Il soutint qu'Achille, tant vanté par Homère, n'était qu'un lâche, puisqu'il était in-

vulnérable. « A propos d'Homère, lui » dit le baron, savez-vous, vous qui » êtes si savant, à quelle époque Homère, Sophocle et Euripide écri» vaient à Rome ? — A Rome, Mon» seigneur ! » Je me crus perdu sans ressource. Fort heureusement, Poussanville était placé à côté de moi. Je lui pressai le pied, avec le mien, de manière à le faire crier. Il s'arrêta, la bouche ouverte, et ses grands yeux se portaient alternativement sur le baron et sur moi. « Hé bien, mon cher Pous» sanville, vous êtes embarrassé? — » Très-embarrassé, Monseigneur. — » Ces beaux esprits là, Monsieur, écri» vaient à Rome sous le consulat de » Scipion l'Africain. » L'aide-de-camp continuait à regarder le patron et moi. Je lui appliquai un vigoureux coup de talon sur le pied. Il me comprit enfin,

et se tira d'affaire en courtisan. « On » apprend toujours quelque chose au- » près de vous, Monseigneur, dit-il en » s'inclinant profondément. » Il est constant qu'une réponse aussi générale ne pouvait le compromettre.

On quitta la table, et il me suivit jusque dans ma chambre. Il me demanda l'explication des niaiseries qui avaient terminé la conversation. Je la lui donnai, et il rit aux éclats. « Ta » femme, me dit-il, manque totale- » ment d'instruction; mais elle possède » ce qui est bien plus utile dans le » monde, et surtout dans les guerres » civiles, du bon sens et du jugement. » Consulte-la avant que d'agir. » J'ai dit qu'il avait toujours l'esprit du moment. Il me demanda si le baron parlait de lui dans sa lettre au duc de Guise. Je lui répondis que non. « Je vois clair,

» mon cher Antoine. M. le baron ne
» peut se passer de moi, et comme il
» n'y a pas de grade militaire sans fonc-
» tions, il ne dira pas un mot pour mon
» avancement. Je m'en occuperai, moi.
» Je te donnerai une lettre pour le duc.
» Il t'interrogera, et tu ne seras pas
» embarrassé pour lui répondre, parce
» que je ne lui écrirai que la vérité. Bon
» soir. »

Le lendemain matin un grand nombre d'hommes mal armés s'arrêta aux portes de la ville. On leur en refusa l'entrée, par une raison très-simple : ils étaient environ deux mille.

Le prince de Condé avait eu la fantaisie de faire une incursion jusqu'à Lusignan. Il avait enlevé aux habitans le peu que nous leur avions laissé. Il avait pris jusqu'à leur linge, pour panser, disait-il, ses blessés. Les vieillards,

les femmes, les enfans, étaient dans le plus affreux dénuement. Les hommes, les jeunes gens étaient accourus à Poitiers, la rage dans le cœur, et ils demandaient à grands cris du pain et des mousquets.

Il n'y avait que deux partis à prendre. Il fallait leur casser les reins à coups de canon, ou leur distribuer les vivres, qui, pendant quatre jours encore, devaient nourrir nos cinq cents hommes, Monseigneur n'était pas homme à faire canonner deux mille soldats qui devaient se ranger sous ses drapeaux. Poussanville fit faire une distribution à ceux de nos gens qui étaient dans la ville. Le reste fut chargé sur nos charrettes, et conduit sur les glacis de la place.

Poussanville mit en ordre les deux mille arrivans, et leur distribua jus-

qu'au dernier tonneau de vin. Cela suffisait pour le moment; mais il fallait pourvoir aux besoins, qui ne tarderaient pas à renaître. Les habitans de Poitiers prévoyaient que la famine exaspérerait bientôt les hommes qui étaient dans la ville, et ceux à qui ils en défendaient l'entrée. Ils avaient des magasins bien fournis; mais ils entendaient ne partager leurs provisions avec personne. Leur commandant fit battre la générale.

Six mille hommes se forment dans l'instant en compagnies, en bataillons. Des chaînes sont tendues dans les rues; deux mille hommes cernent nos cinq cents soldats; ils traînent avec eux six pièces de canon, chargées à mitraille. Des patrouilles nombreuses parcourent la ville dans tous les sens. Les canon-

niers sont sur les remparts, près de leurs pièces; les mèches sont allumées.

« Poussanville, qu'allons-nous faire? » — Monseigneur, un général tel que » vous se tire toujours d'un mauvais » pas. »

L'aide de camp aborde le commandant général, d'un air riant. « Pour- » quoi tant de bruit, lui demanda-t-il? » Croyez-vous que nous voulions vivre » aux dépens de braves gens qui nous » ont reçus comme amis? Je vais sortir » avec mes cinq cents hommes, et je » laisse, à votre loyauté, à vos soins, » mon général et son épouse. Je ne vous » demande qu'une chose : si les deux » mille hommes, qui sont sur les gla- » cis, tentent de se débander, forcez- » les, à grands coups de canon, à re- » prendre leurs rangs. »

Le commandant de Poitiers n'avait

rien à répondre à ces paroles. Poussanville sortit avec ses cinq cents hommes, et le calme se rétablit dans la ville.

Il déclara à ceux qui étaient dehors, que, s'ils faisaient le moindre mouvement, l'artillerie des remparts les écraserait. Il leur promit qu'avant la fin du jour il leur apporterait des provisions et des armes. Il part avec ses cinq cents hommes, trente charrettes attelées, et il se jette sur la route de Châtellerault. Aucun parti protestant n'avait encore paru jusque là.

Il était six heures du soir, et Poussanville ne paraissait pas. Nos recrues de Lusignan murmuraient, criaient, mais n'osaient faire un mouvement. Monseigneur était trop brave pour rester enfermé dans une place, dont l'accès était interdit à ses soldats. Il sort; je le suis. « Bien, très-bien, me dit-il,

en souriant. Je vois que je peux vous employer de toutes les manières. »

Le baron parla aux troupes avec une bienveillance mêlée de fermeté. Il ne pouvait invoquer les principes religieux à l'égard de gens que nous avions commencé à ruiner. Il leur représenta que la misère leur imposait la nécessité d'être soldats ; il leur conseilla de se résigner, et il promit de l'avancement à ceux qui se conduiraient bien. Tout cela était bel et bon, mais il fallait souper. « Je partagerai vos » privations, leur dit monseigneur, je » reste au milieu de vous, je ne vous » quitte plus. Mais, pourquoi ne pas » espérer? M. de Poussanville va pa- » raître, et notre sort changera. » Monseigneur cherchait à faire naître des espérances, que lui-même il n'avait plus.

Un certain bruit confus se fit entendre dans le lointain. Chacun prête une oreille attentive. Bientôt on croit reconnaître le son des tambours. « Le » voilà, s'écria le baron. Le voilà, » criai-je, à me briser la poitrine. » Monseigneur ne savait encore si la troupe qui s'approchait était commandée par le prince de Condé, ou par Poussanville. Il mit ses deux mille hommes sous le canon de la place, et il attendit les événemens.

Il pensa bientôt qu'il n'était pas possible que Condé vînt avec une poignée de soldats, s'exposer à périr sous les murs de Poitiers. Il fut le premier à rire des dispositions qu'il avait faites; et bientôt Poussanville prit le grand galop, et arriva auprès de son général. « Monseigneur, lui dit-il, on fait tou- » jours de bonnes affaires, quand on

» parcourt un rayon de quelques lieues, » dans un pays vierge encore. » En effet, on n'avait pas encore tiré un coup de fusil dans le haut Poitou et dans la Touraine. Mais on s'armait partout.

Poussanville avait parcouru les villages situés entre Poitiers et Châtellerault. Les notables de chaque commune avaient fait des amas d'armes et de vivres. Ils n'attendaient qu'un ordre du duc de Guise pour s'enfermer dans Châtellerault et dans Tours. Poussanville n'eut que la peine de prendre. Partout il employait ses argumens ordinaires, qui ne persuadaient personne; mais ils étaient appuyés par cinq cents hommes bien armés.

Il amenait quatre-vingts charrettes ou charriots, traînés par des chevaux, des mulets et des ânes. Tout cela était plein de biscuit, de farine, de viandes

salées, de barriques de vin, et de caisses d'armes. Un troupeau de cent vingt bœufs marchait en tête du convoi, et le baron n'avait pas encore dépensé un écu.

Il embrassa son aide-de-camp, à plusieurs reprises, avec une vivacité, une chaleur qui annonçaient les sentimens de la plus tendre affection, et de la plus profonde reconnaissance. « J'ai pensé, » lui dit-il, à demander pour vous un » régiment au duc de Guise; mais vous » voyez, mon cher, mon meilleur ami, » que je ne peux me séparer de vous; » vous êtes réellement mon bras droit. » — Je n'ai fait que mon devoir; mais » puisque monseigneur me fait l'hon- » neur de me vouloir du bien, qu'il » me fasse nommer officier-général, » employé sous ses ordres. — Je n'y » pensais pas. Oui, morbleu, tu seras

» maréchal-de-camp, ou je ne m'ap-
» pelle pas Biron. »

On buvait, on mangeait autour de nous; des chants joyeux avaient succédé aux plaintes, aux murmures. Poussanville déclara qu'il resterait avec les soldats de Lusignan, pour les armer et maintenir le bon ordre. Nous marchâmes vers la ville, monseigneur et moi. Nous étions suivis de nos cinq cents hommes d'élite. On nous reçut tous les deux; mais on baissa la herse devant nos soldats. « Ces gens là sont
» bien défians, me dit le baron. — Hé,
» Monseigneur, croyez-vous qu'ils aient
» tort? »

Nous rentrâmes à notre logement, et le premier soin de M. de Biron fut de me faire ouvrir mes dépêches. Il me dicta l'éloge le plus pompeux de Poussanville, qui, brigandage à part,

le méritait bien. Il demanda pour lui le grade d'officier général, avec des instances qui ne permettraient pas au duc de Guise de le refuser. Que lui importait, d'ailleurs, qu'il y eût un maréchal-de-camp de plus ou de moins dans les armées de la ligue?

« Quelle guerre, quels hommes, quelle » duplicité, me disait Colombe! faut-il » que nous soyons irrévocablement at- » tachés à de tels êtres! mon cher An- » toine, sanctifions notre vie par la prière » et par l'amour conjugal. — Oh, oui, » ma Colombe. » Et nous priâmes, et..

Le lendemain, mon silencieux tailleur, sa femme et quelques garçons se présentèrent avec des vêtemens d'une richesse éblouissante. Monseigneur n'en portait pas d'aussi beaux; à la vérité, il s'appelait Biron.

Avec quel plaisir je regardais mon

tailleur me dépouiller de l'habit rapé de mon père, m'essayer des hauts-de-chausses, une trousse, un pourpoint, un manteau court, faits des étoffes les plus riches, et de couleurs variées. Une toque de velours noir, ornée d'une plume blanche qui me tombait sur l'oreille, acheva de me tourner la tête. Oh, non, non, je n'étais plus le petit frère Antoine; j'étais réellement M. de la Moucherie.

Le tailleur sortit, et sa femme s'occupa de Colombe. L'art, dit-on, n'ajoute rien à la beauté. Cette idée est fausse, de toute fausseté. Les grâces, les amours, semblaient accourir, et se cacher dans les plis de la robe de Colombe, sous son corset, dans sa fraise, dans les crochets de ses cheveux. Elle se regardait dans un petit miroir d'acier qui se trouva sous sa main; elle

était dans l'enchantement. Je regardais, je dévorais des yeux madame de la Moucherie.

« Il faut avouer, me dit-elle, quand » nous fûmes seuls, que monseigneur » a réellement de grandes qualités. — » Il en a d'admirables, ma Colombe. » — Il pille un peu; mais c'est pour » la bonne cause. Il est écrit : mangez » ce que vous *trouverez*. — Et il est évi- » dent que Poussanville a *trouvé* tout » ce qu'il a amené hier. »

Nous voulûmes jouir de notre métamorphose; cela était tout simple. Colombe était femme, et je n'avais que vingt ans. Nous rencontrâmes dans les escaliers monseigneur et Poussanville. Ils s'arrêtèrent, et nous mesurèrent des yeux. « Qu'ils sont bien ! dit le baron. » Et nous rougîmes, moi de plaisir, et Colombe de pudeur. « M. de la Mou-

» cherie, vous verrez le roi, et vous
» pourriez remplacer Livarot, qui,
» sans doute, est allé se rendre au
» prince de Condé pour mettre sa jolie
» figure à l'abri des accidens. »

Je ne compris rien à ce que me disait monseigneur. Ah, pensais-je, il a quelquefois un style entortillé. Les grands politiques ont intérêt à ne pas se laisser pénétrer, et ils contractent l'habitude de s'exprimer énigmatiquement.

Nous parcourûmes toutes les rues de la ville, et un murmure d'approbation ne cessait de flatter notre oreille. « Il est seulement fâcheux, dit un
» homme à un autre, qu'elle manque
» de moëlleux dans les mouvemens.
» Elle a les hanches et les genoux an-
» kilosès; mais elle est jeune, et cela
» pourra se dissiper. » Je regardai Co-

lombe. Elle était droite, et roide comme un piquet. « Ma chère amie, » lui dis-je, sois toujours, dans ta » marche au moins, la charmante » petite fille qui décorait de fleurs l'ora- » toire de madame. Le joli garçon! di- » rent des femmes, qui nous atten- » daient au coin d'une rue. — Oui, » mais comme il est gêné dans ses ha- » bits! On voit bien qu'il n'a pas l'ha- » bitude de les porter. Mon cher ami, » me dit Colombe, d'un petit air pi- » qué, sois toujours, dans ta marche » au moins, ce joli petit frère Antoine, » qui n'eut besoin que de paraître pour » se faire aimer. »

Un éclat de rire partit derrière nous. C'était Poussanville. « Vous ne vous » apercevez donc pas qu'on se moque » de vous. Des habits sont faits pour » servir et être usés. Après ceux-là,

» vous en mettrez d'autres. Le tailleur
» et la couturière vont déposer dans
» votre chambre ce qui constitue une
» garde-robe complète.

» Retournez chez le baron. Nous
» allons sortir de la ville. M. Perrier,
» épicier en gros, commandant la force
» armée à Poitiers, a interdit l'entrée
» de la ville à nos cinq cents hommes.
» Il pourrait très-bien finir par *emprun-*
» *ter* au baron ses quatre-vingt-dix
» mille livres. Je vais moi, lui *emprunter*,
» ou lui acheter des effets de campe-
» mens dont il n'a pas besoin. Madame
» la baronne ne peut ni se confiner
» dans sa coche, ni être exposée à la
» pluie, ou au soleil. »

Nous retournâmes sur nos pas, et nous marchâmes avec la plus grande aisance : des habits de rechange nous attendaient chez nous. Je tournais la

tête, de tems en tems, pour juger de l'effet nouveau que nous devions produire. Je vis un jésuite aborder Poussanville d'un air mielleux. C'est singulier, pensai-je, il y a des jésuites partout, et je n'ai encore aperçu que celui-ci, depuis que nous sommes sortis de la Rochelle.

Nous rentrâmes chez nous. « Mon » ami, me dit Colombe, n'oublions » pas, auprès de nos supérieurs, ce » que nous avons été. Allons leur offrir » nos services. » Ce conseil était très-bon, et je le suivis avec empressement. On n'avait pas besoin de nous; mais cet acte de modestie et de déférence parut plaire beaucoup à monseigneur et à madame.

Tout était en mouvement. Les domestiques, les femmes, refaisaient les malles, les valises, les paquets. « C'é-

tait bien la peine, chuchottaient-ils, de défaire tout cela pour si peu de temps. » Je savais le fin mot. Je me gardai bien de le leur dire. Nous allâmes faire, de notre côté, nos dispositions de départ.

Poussanville revint. Perrier ne donnait rien. Il avait fallu lui acheter, fort cher, six tentes, avec leurs accessoires. L'aide-de-camp venait prendre de l'argent et un fourgon.

Les effets de Colombe et les miens étaient descendus, et placés avec le gros des équipages. Mon premier penchant se reproduisait toujours, quand j'étais désœuvré, et je ne pouvais toujours faire l'amour à ma femme. Je descendis, je montai, j'allai, je vins; j'observai, j'écoutai tout. Je ne vis, je n'entendis rien de nouveau : je connaissais tous mes personnages, leurs secrets,

leurs principes, leurs inclinations. Mais quand Poussanville rentra, je l'abordai avec empressement. Il était tout simple que je susse ce que lui voulait le jésuite qui l'avait abordé dans la rue. « Nous parlerons de cela, j'en par-
» lerai au baron, quand la caisse sera
» en sûreté. »

Bientôt les ponts-levis de la place s'abaissèrent devant nous. Nous en sortîmes, sans que les habitans nous marquassent ni satisfaction, ni regret. Perrier pouvait avoir une arrière-pensée, et le baron jugea à propos de se mettre hors de la portée du canon des remparts. Poussanville mit les troupes en mouvement, et nous allâmes camper à une lieue de la ville. « Eh bien!
» ton jésuite? Que t'a-t-il dit? Où vou-
» lait-il t'amener? — Viens avec moi.»

Nous nous plaçâmes auprès du ba-

ron, qui était assis sur l'herbe. « Mon-
» seigneur, on ne peut pas toujours
» être en mouvement. Un peu de re-
» pos est nécessaire, et une historiette
» le rend quelquefois agréable.

» J'ai rencontré près de la grande
» place, un jésuite qui paraissait ne res-
» pirer que l'humilité. Il venait à moi,
» et me regardait d'un air qu'il croyait
» très-pieux, et que j'ai trouvé ridicule,
» parce qu'il était affecté. Il me semblait
» voir un loup couvert d'une peau
» d'agneau. Mon homme était embar-
» rassé. Il a débuté par des roulemens
» d'yeux, des soupirs, et même des
» hocquets : il me prenait pour un sot.
» Il étudiait ses mots; il les cherchait,
» et ne me disait par conséquent que
» des choses insignifiantes. Au fait, lui
» ai-je dit. Pourquoi les révérends pères
» jésuites ne se sont-ils pas trouvés à la

» cathédrale avec les autres moines de
» Poitiers? pourquoi aucun de vous
» n'est-il sorti de son couvent, depuis
» que nous sommes dans cette ville?
» je vous le dirai, si vous le voulez. Il
» m'a répondu avec componction, que
» la règle de son ordre ne permet pas
» ces éclats, ces sermons ambitieux,
» ouvrage de l'orgueil, et quelquefois de
» la cupidité.—Ce n'est pas cela, mon
» père, ce n'est pas cela. —Nous res-
» tons chez nous, et nous prions pour
» nos amis et nos ennemis. —Père, vos
» amis sont ceux qui vous sont soumis;
» vos ennemis sont ceux qui vous
» jugent, et qui veulent vous arrêter
» dans votre marche tortueuse. Vous
» désirez que les catholiques soient
» vainqueurs, parce que leur triomphe
» assurera votre crédit et vos dotations.
» Mais le succès est encore incertain,

» et vous attendez plus que des pro-
» babilités pour vous déclarer ouverte-
» ment. En attendant, vous poussez
» dans les chaires et les confessionaux
» ces moinillons, qui ne sont propres
» qu'à souffler un fanatisme aveugle,
» et si la ligue succombe, les protestans
» ne pourront vous reprocher aucun
» acte, aucune démarche hostile. Voilà,
» n'est-ce pas, la véritable règle de votre
» ordre. Allons, jetez votre masque :
» nous sommes seuls; je ne peux vous
» compromettre.

» Un changement subit s'est opéré
» dans son ton, ses gestes, et sur sa
» physionomie. Vous avez de l'esprit et
» du jugement, m'a-t-il dit. On me
» l'avait assuré, et je vois qu'on ne m'a
» pas trompé. Me voici où je voulais
» venir, car je vous ai abordé pour
» quelque chose. Une balle de mous-

» quet tue un homme de mérite,
» comme un manant. Faites-vous jé-
» suite. Dans quelques années, vous
» serez provincial de France, et vous
» n'aurez au dessus de vous que notre
» général et le pape, à qui nous obéis-
» sons exclusivement. Qu'est-ce qu'un
» roi, comparé à un jésuite? nous lui
» accordons des marques extérieures
» de respect, quand il suit la route que
» nous lui avons tracée; nous savons
» nous en défaire, quand il se met en
» opposition avec nous. — Père, je
» combats mes ennemis à force ouverte;
» je ne connais ni le poignard, ni le
» poison. — Ah, vous avez des scru-
» pules! — Je suis honnête homme. —
» C'est votre dernier mot? — Absolu-
» ment. — Parlons d'autre chose.

» La ligue s'étend de province en
» province. — Qui vous l'a dit, mon

» père? — Avec l'air de tout ignorer,
» nous sommes instruits de tout. Bien-
» tôt le duc de Guise aura des armées
» sous ses ordres; mais le roi Henri de
» Navarre est brave comme lui; géné-
» ral consommé comme lui; noble et
» généreux comme lui. Il a comme lui,
» l'art de gagner tous les esprits. Il s'at-
» tache les catholiques mêmes, du midi
» de la France, par sa tolérance et sa
» bonté. Nous faisons répandre partout
» qu'il est l'ennemi le plus dangereux
» de la religion. Nous excitons contre
» lui toutes les haines, parce qu'il faut
» que d'une manière ou d'autre, nous
» en soyons débarrassés. — Père, vos
» projets sont ceux d'un lâche, d'un
» infâme. — Vous prenez un masque à
» votre tour. Croyez-vous que je ne
» vous aie pas déjà pénétré? continuons
» à nous parler franchement. Vous

» voulez que Henri de Navarre vive,
» parce qu'il est l'âme de son parti, qui
» tomberait avec lui. Vous êtes ambi-
» tieux; vous voulez parvenir aux pre-
» mières places de l'armée, et vous
» sentez qu'une longue paix vous ferait
» retomber dans l'oubli dont vous
» commencez à peine à sortir. En quatre
» mots, voilà toute votre histoire. Je lui
» ai serré la main, je lui ai demandé son
» nom, et je lui ai tourné le dos.

» Hé comment s'appelle-t-il, de-
» manda monseigneur? — Il se nomme
» Guignard. — Ne l'oublions pas. Cet
» homme là est appelé à jouer un grand
» rôle, s'il n'est pas pendu. » Voici un moine, pensai-je, qui n'a d'un religieux que l'habit. Le père prieur des franciscains m'a parlé quand j'allais à la Rochelle comme un hérétique, une espèce de philosophe, et hier il a

prêché en véritable, en zélé catholique. A-t-il, comme le père Guignard, deux poids et deux mesures? ne suis-je pas moi-même entraîné tantôt vers mon patron, tantôt vers une gloriole qu'il méprisa pendant toute sa vie? quand rencontrerai-je donc un homme véritablement estimable?

Pendant toute la journée, il nous arriva des pelotons de recrues. C'étaient ceux à qui Poussanville avait tout enlevé. « Je vois, me dit Colombe, » que le moyen le plus sûr de trouver » des soldats est de ruiner le peuple. » Pauvre peuple! Et ces gens-ci crient » vive la Ligue, en demandant du » pain. » Ma Colombe se formait.

Il était clair que monseigneur allait avoir une armée, et qu'il ne tarderait pas à prendre l'offensive. Mais que fera-t-il de madame? Elle ne peut

passer sa vie sous la tente, et une défaite la mettrait à la discrétion des huguenots. Le sort de Colombe allait devenir plus incertain encore. Nous partons demain, seuls, sans moyens de défense, sans savoir où chercher le duc de Guise. Il faudra errer à l'aventure. Si nous tombons dans un parti de huguenots, et même de catholiques, on remarquera Colombe, on m'attaquera. Je me ferai tuer sans doute; mais Colombe, Colombe!... cette idée est désespérante.

Ces réflexions venaient bien tard. Cependant, je les communiquai à Poussanville. « La première qualité d'un » homme qui veut parvenir, me dit-il, » est de ne jamais se défier de sa for- » tune. La tienne t'a bien servi jusqu'à » présent, pourquoi t'abandonnerait- » elle? — Pourquoi me serait-elle cons-

» tante? — Mon pauvre Antoine, tu » n'avances qu'en tâtonnant : tu ne » feras jamais rien. »

Il alla cependant faire part de mes observations au baron et à madame. Madame trouva que j'étais plein de bon sens. Elle déclara que depuis son entrée à la Rochelle, elle n'avait trouvé de ressource contre l'ennui que dans la prière; qu'elle était fatiguée de suivre des guerriers, avec qui elle n'aurait jamais de repos; que d'ailleurs, elle ne voulait pas s'exposer à des dangers de toute espèce, et sans cesse renaissans.

Quelle est la jeune femme, qui n'exerce pas un pouvoir absolu sur un mari de cinquante ans? Monseigneur assura madame qu'il allait penser à la mettre en sûreté, et à lui procurer une résidence agréable; mais il ne savait à quelle idée s'arrêter. Tous les

moyens qu'il voulait employer présentaient de graves inconvéniens, et, pour la première fois, la féconde imagination de Poussanville ne savait où se fixer.... Ah! oui, oui, il faut toujours croire à sa fortune.... Et à la vertu de sa mère et de sa femme.

Un de nos officiers nous amena un père capucin qui venait de Blois, et qui allait à Poitiers. C'était un émissaire du duc de Guise. Un capucin passe partout, à la faveur de sa robe de bure et de sa pauvreté. Celui-ci marchait, sa robe retroussée, la besace sur l'épaule, et un gros bâton à la main. Personne n'eût pu deviner, en lui, un agent du prince le plus fier de l'Europe. Poussanville commença par lui rire au nez. « Monsieur, lui dit le père Jean-Fran-
» çois, on dédaigne la fourmi, et elle
» est plus ingénieuse que bien des

» hommes, qui croient avoir beaucoup » d'esprit. » M. l'aide-de-camp savait réparer une faute. Il fit asseoir le bon père, lui offrit des rafraîchissemens, et le baron l'interrogea.

« Monseigneur le duc de Guise, » qui est incontestablement un grand » homme, puisqu'il protége les capu- » cins, m'a ordonné de reconnaître la » force de toutes les places, depuis Blois » jusqu'aux avant-postes du prince de » Condé. J'ai rempli jusqu'ici ma mis- » sion avec beaucoup de bonheur, » grâce à mon obscurité, et je n'irai » pas plus loin, puisque je rencontre » ici le grand général Biron et une ar- » mée. J'obtiendrai de lui les rensei- » gnemens qui me manquent encore. » — Et où est le duc de Guise? — A » Blois, Monseigneur. — A Blois! Et » que fait-il là? — Vous ne savez donc

» rien, Monseigneur? — Oh, absolu-
» ment rien. — Le roi, la reine mère,
» et toute la cour sont dans cette ville.
» On va y ouvrir des États-généraux.
» — Ah, ah! Et le duc de Guise ne
» redoute pas cette assemblée? — Je
» crois, répondit le père, en souriant,
» qu'il pourrait bien avoir fait nommer
» le plus grand nombre des députés.
» Cela lui aura coûté cher; mais les
» trésors du roi d'Espagne sont à sa dis-
» position. Il nomme à toutes les places,
» et vous sentez bien, Monseigneur,
» que des députés de son choix vote-
» ront selon ses vues. — Pas mal, pas
» mal, pour un capucin. — Le duc a
» étendu jusques sur moi sa bienfai-
» sance toute paternelle. Il me fera
» nommer gardien du premier couvent
» de notre ordre où cette dignité va-
» quera. — C'est trop juste, père Jean.

» François. — N'est-il pas vrai, Mon-
» seigneur? » Encore un ambitieux sous la bure, me dis-je!

Monseigneur me fit tirer mon écritoire de poche, et j'écrivis, sous la dictée de Poussanville, tout ce que sa révérence avait besoin de savoir.

Le baron avait pris son parti. Quatre de nos meilleurs chevaux étaient attelés à la coche de madame; deux mulets l'étaient à ma modeste, mais élégante voiture. Vingt-cinq de nos meilleurs soldats arrangeaient des bâts pour leur tenir lieu de selles. Ce n'étaient que des chevaux de trait qu'ils allaient monter; mais dans les circonstances difficiles, on se sert de ce qu'on a. « Si nous étions partis seuls, dis-je à
» Colombe, on n'aurait pas pensé à
» nous donner une escorte. »

« M. de la Moucherie, me dit le ba-

» ron, d'après le rapport du père ca-
» pucin, il paraît que les chemins sont
» libres d'ici à Blois. Cependant j'ai
» voulu pourvoir à votre sûreté. » A
ma sûreté! « Vous allez partir, et
» vous vous chargerez de conduire ma-
» dame. Le comte de Montbason, mon
» ami intime, a sa terre près de Tours.
» Je ne présume pas qu'il soit dans son
» château. Cependant, vous y déposé-
» rez madame et sa suite, et vous con-
» tinuerez votre route sur Blois, avec
» ou sans madame de la Moucherie,
» selon que vous le jugerez à propos. »

Le père Jean-François s'approcha, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine. « Monseigneur, il fal-
» lait que je me glissasse de Blois jus-
» qu'ici dans le plus grand incognito;
» mais ne pourrais-je obtenir de votre
» Grandeur un cheval qui me repor-

» tera jusqu'à mon couvent? — Un
» cheval, mon révérend père! — Mon-
» seigneur, S. François peut aller à
» cheval, puisque S. Pierre va en ca-
» rosse. — C'est juste, c'est très-juste.
» Il est toujours permis de penser à soi.
» Qu'on donne un mulet à sa Révé-
» rence. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Avis au lecteur, Introduction, Préface, ce que l'on voudra, et ce qui aura le mérite d'être court 1
CHAP. Ier. Mon héros entre en scène. . 3
CHAP. II. Antoine la Mouche continue son voyage. 33
CHAP. III. Entrée d'Antoine la Mouche à la Rochelle 61
CHAP. IV. Antoine la Mouche et Colombe sortent de la Rochelle . . . 120
CHAP. V. Désespoir et consolation de M. de la Moucherie. 163
CHAP. VI. M. de la Moucherie est ambassadeur 216

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

—

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S. G. N. 17.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE,

POUR SERVIR DE SUITE AUX ANNALES DU FANATISME, DE LA SUPERSTITION ET DE L'HYPOCRISIE.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME SECOND.

PARIS.

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 33.

1829.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

CHAPITRE PREMIER.

M. de la Moucherie est introduit à la cour.

Nous partîmes, assez satisfaits, les uns et les autres, de n'être plus exposés à batailler, tantôt avec un parti, tantôt avec l'autre. La corne d'abondance était dans un de nos fourgons,

et cette précaution donna des idées riantes. Nos vingt-cinq cavaliers s'étaient fait des bottes avec des chiffons de toutes les couleurs, des éperons avec des pointes d'aubépine, et des brides avec des bouts de ficelle. Ils étaient placés, sur leurs bâts, comme doivent l'être des fantassins. Le buste se portait à droite, à gauche; une main ferme saisissait la crinière du cheval, et rétablissait l'équilibre. Quatre cavaliers, exercés et bien montés, eussent passé sur le ventre à notre escorte. Mais, comme l'avait très-exactement observé le père Jean-François, les chemins étaient libres.

Des éclats de rire partaient de la coche de madame. Quand madame rit, ses femmes doivent rire. Ces accès de gaîté étaient causés par la tournure grotesque de nos cavaliers. Bientôt, ils

rirent eux-mêmes les uns des autres. Le rire se communique comme le bâillement : Colombe et moi, très-sérieusement occupés, par goût et par habitude, ne pûmes nous retenir plus longtemps. Nous partîmes enfin, et nous complétâmes le chœur général.

On ne peut pas toujours rire. Dans les momens de repos, madame entonnait un cantique de M. Jodelle, seigneur du Limodin, qui venait de mourir, mais dont les œuvres vivront éternellement. Ses femmes faisaient chorus ; nos cavaliers chantaient des chansons de corps de garde ; Colombe et moi soupirions la tendre romance, ce qui formait un concert très-varié, et surtout très-bruyant.

Nous voyageâmes ainsi, satisfaits du présent, et sans inquiétude de l'avenir. Les maux viennent sans qu'on s'en oc-

cupe, sans qu'on puisse les éviter, et il y a de la philosophie à ne pas les prévoir. Nous arrêtions le soir devant la première maison un peu marquante qui s'offrait à nous, et le nom de madame de Biron en ouvrait les portes. Nous arrivâmes enfin au château de Montbason, château gothique, orné de créneaux, de tours, et environné de fossés larges et profonds. On y avait réuni tous les ruisseaux du canton, et les vassaux, habitans à une lieue ou deux sous le château, n'avaient d'eau que lorsque le seigneur jugeait à propos de faire lâcher ses écluses, ce qui est juste, puisque cet usage est consacré par des siècles.

Notre baron avait pensé, avec raison, que le comte ne serait pas chez lui; il était à Blois, et son absence rendait madame de Montbason extrême-

ment circonspecte. Nous trouvâmes les ponts levés, et nous aperçûmes quelques fusils de rempart que des domestiques dirigeaient contre nous. Il ne s'agissait plus de rire, ni de chanter. Madame de Biron convenait que nos cavaliers ressemblaient plutôt à des voleurs qu'à des soldats. Ils pouvaient, d'ailleurs, être l'un et l'autre ; c'était encore un usage du temps. Il était donc tout simple que madame de Montbason se mît en défense.

Notre baronne assembla son conseil, qui se composait d'elle et de moi. Il fut décidé que je me présenterais en parlementaire, et que j'applanirais les difficultés. Ma tendre Colombe me pressait dans ses bras; elle voyait autant de canons qu'il y avait de fusils aux créneaux des murailles ; elle me voyait, percé de coups, expirant sur son sein.

Dans le fait, cela pouvait fort bien m'arriver.

Je l'entraînai derrière la coche de madame, où nous étions à l'abri des coups. Là nous tombâmes à genoux, et nous invoquâmes, avec ferveur, l'assistance de mon patron. L'amour et des idées purement mondaines m'avaient, depuis quelques jours, exclusivement occupé. Je lui demandai humblement pardon de ma négligence, et Colombe lui promit un cierge de dix livres, s'il me ramenait auprès d'elle. Ces importans préliminaires ne nous rassurèrent pas; mais ils me donnèrent la force d'avancer vers le château, et à elle celle de me le permettre. Je m'approchai du bord du fossé, mis comme un seigneur, et agitant le mouchoir blanc que madame venait de me remettre. Un esquif, qui ne pouvait

porter au plus que deux hommes, se détacha de l'autre bord du fossé, et vint me prendre. Je n'avais que vingt ans, j'étais porteur d'une jolie figure, et mon extérieur annonçait un homme de qualité. Madame de Montbason se rassura en me voyant; elle sourit, quand je lui nommai madame de Biron, et elle me donna sa main à baiser.

Il fallut faire des conditons; mais elles furent bientôt réglées. La comtesse consentit, avec joie, à recevoir madame et ses femmes, mais elle déclara, que moi excepté, aucun homme n'entrerait au château : elle n'avait avec elle que douze domestiques. Il fut stipulé que notre escorte et nos valets s'éloigneraient d'un demi-quart de lieue, avant que les ponts fussent baissés, et qu'alors Madame et ses équipages seraient admis.

Je fus reconduit avec les précautions qu'on avait prises pour me recevoir. Colombe me revit, je la retrouvai, et nous rendîmes de ferventes actions de grâces à mon patron, qui m'avait préservé. Nous lui devions un cierge de dix livres, et la difficulté était de le trouver. Si le vœu ne s'accomplissait pas, le grand S. Antoine pouvait nous retirer sa faveur. Comment faire? Nous consultâmes Madame.

Elle trouva le cas très-épineux. Elle pria avec nous, et notre patron nous inspira l'idée de le supplier d'attendre que nous ayons le bonheur de pouvoir remplir notre vœu.

L'exécution de la clause importante exigée par la comtesse, n'éprouva aucune difficulté. L'officier qui commandait notre escorte, répondit de la docilité de sa troupe; mais il demanda

que le fourgon qui portait les vivres lui fût abandonné. Il monta, sans attendre de réponse, un des chevaux qui le traînait. Dans un instant, nous perdîmes nos cavaliers de vue. Il était clair que mon patron avait reçu favorablement nos excuses.

J'ai su depuis, que ces braves gens s'étaient dispersés dans la campagne; qu'ils avaient rejoint religieusement monseigneur; mais que leurs chevaux étaient chargés de butin, quand ils se réunirent à lui. Ils avaient trouvé à glaner, après l'abondante récolte faite par Poussanville.

Notre entrée au château fut une espèce de triomphe. La comtesse fit décharger trois fois ses fusils de rempart. Accompagnée de sa dame d'atour et de son écuyer, elle s'avança au-devant de Madame, jusqu'au milieu de la cour

d'honneur; elle lui donna des marques de la plus sincère affection, et elle daigna faire des signes de bienveillance à ses femmes. L'écuyer s'approcha de Colombe, et voulut lui donner la main: je me chargeai de ce soin là.

Nous marchâmes vers le château au milieu de deux files de domestiques, dont chacune était composée de six hommes, et nous fûmes conduits au bel appartement.

Les femmes de Madame s'étaient arrêtées dans une antichambre, où elles furent reçues par celles de la comtesse. « M. et Mme de la Moucherie, » dit la baronne, peuvent rester avec » nous : ce sont de pieux personnages, » qui me portent bonheur. » La piété de la comtesse n'était pas aussi solide que celle de madame; mais elle m'avait vu; elle me voyait encore avec in-

térêt, et il n'est pas dans les convenances de séparer une femme de son mari. Nous fûmes admis, pour la première fois, dans l'intimité de dames d'une haute distinction. Nous nous mîmes à table.

La baronne fut placée au haut bout, cela était tout simple; la comtesse s'assit en face; Colombe et moi, nous occupâmes les flancs. Le majordôme dirigeait le service, d'après les signes de la comtesse.

Elle avait pour madame et pour moi, des attentions marquées, recherchées, soutenues. Elle se plaignit bientôt d'un pied de table qui la gênait, et elle s'approcha de moi; cela était tout simple. Un moment après, je sentis quelque chose qui s'appuyait doucement sur le dessus de mon soulier de buffle. Je regardai sous la table, et je

reconnus le pied de la comtesse. Je retirai le mien, je me levai, et je lui adressai mes excuses respectueuses. Quelques minutes ensuite, j'eus le malheur de rencontrer son genou, dont je croyais le mien à une distance convenable. Je me levai de nouveau, et je lui renouvelai mes très-humbles excuses. Madame de Biron sourit; la comtesse rougit, pâlit. Colombe nous regardait d'un air qui voulait dire : qu'est-ce que cela signifie? « M. de la » Moucherie, me dit la comtesse, vous » êtes sans cesse en mouvement. Éloi- » gnez-vous un peu, je vous en prie. » — Je vous proteste, Madame.... En » voilà assez, me dit la baronne, ap- » prochez-vous de moi. »

La conversation tombe nécessairement, quand les principaux personnages sont embarrassés, et je remar-

quai beaucoup d'embarras. Moi, je ne disais rien ; je ne savais pas encore que les inférieurs dussent amuser ceux qui mettent la table. Colombe gardait le plus profond silence.

Madame de Biron le rompit la première. Elle annonça que j'étais porteur de dépêches pour le roi et M. de Guise, et que je partirais le lendemain matin. « Vous ferez bien, Monsieur, me dit » la comtesse, je vous crois plus fait » pour les affaires que pour le grand » monde. » Chacun se retira dans le logement qui lui était assigné.

La baronne me tira à part. « Mon » cher Antoine, il est des femmes qui » ne se respectent pas assez. Un hon- » nête homme doit les ménager; la » charité le lui ordonne. Soyons sé- » vères pour nous-mêmes, et indulgens » pour les autres. Pendant le souper,

» vous vous êtes permis des esclan-
» dres!.... — Qu'ai-je donc fait, Ma-
» dame? — Vous n'avez péché que par
» ignorance de certains usages, je le
» vois; mais, mon ami, quand vous
» rencontrerez, sous une table, le pied
» ou le genou d'une femme, n'ayez pas
» l'air de vous en apercevoir. »

Je n'entendais rien à ce que madame me disait. Je la regardais d'un air inquiet, étonné. Elle sentit la nécessité de se faire comprendre. « Ah, c'est
» cela, m'écriai-je! je serai toujours
» Joseph pour toutes les Putiphar que
» je rencontrerai. Moi j'oublierais ma
» Colombe! je lui serais infidèle! je lui
» manquerais à ce point là! Je ne la
» trahirais pas pour la reine Catherine.
» — Je le crois; elle a cinquante ans.

« Il est décidé que vous partez de-
» main. Votre blessure va bien; vous

» prendrez le meilleur de mes chevaux,
» et vous attacherez vos bagages sur
» vos mulets. Un domestique de la com-
» tesse les conduira. — Et Colombe,
» madame ! — Je vais maintenant vous
» donner un conseil que vous suivrez,
» si vous êtes sage. Vous allez dans une
» cour corrompue, agitée par des par-
» tis qui s'accusent réciproquement de
» toutes les fautes qui se commettent.
» Colombe est très-jeune, elle est char-
» mante; on vous l'enlèvera. — Oh
» ciel ! Oh mon patron ! — Et si l'en-
» lèvement fait quelque bruit, au mi-
» lieu des grandes affaires dont on est
» occupé, les royalistes accuseront les
» Guisards, les Guisards accuseront les
» royalistes, et les deux partis se mo-
» queront de vous : c'est le sort des ma-
» ris, victimes de semblables événe-
» mens. — Me séparer de Colombe ! —

» Laissez-la-moi, ou exposez-vous à la
» perdre. —Madame, je ne survivrais
» pas à ce malheur. — Laissez-la-moi
» donc. Je veillerai sur elle comme si
» elle était ma fille. — Ah, Madame,
» que de bontés! mais Colombe con-
» sentira-t-elle?..... Envoyez-la-moi. »

Madame m'avait vaincu, en me faisant voir Colombe arrachée de mes bras. Elle la gagna en présentant à son imagination son mari mourant pour la défendre. Nous passâmes la plus cruelle et la plus douce des nuits. Une douleur amère succéda aux transports de l'amour le plus tendre et le plus légitime. Le temps s'écoula dans ces alternatives, et le soleil reparut, sans que nos yeux se fussent fermés.

Madame, en nous quittant, était entrée chez la comtesse, et avait tout arrangé selon la raison et ses désirs.

Madame de Montbason devait être bien aise de me voir partir, et elle avait marqué à la baronne la plus grande facilité. Le domestique, qui devait m'accompagner, vint me dire que tout était prêt.

Colombe me tenait dans ses bras; je m'en arrachai. Je descendis les degrés; elle était sur mes pas. Je m'arrêtai, je me tournai vers elle. Que de charmes, et en même temps quelle candeur! L'amour étincelait dans ses yeux; la pudeur brillait sur son front. Elle ressemblait à l'innocence, qui aime avec passion, et qui ne pense pas à se le dissimuler. Je retombai dans ses bras, pour m'en arracher encore. Elle revenait se précipiter dans les miens, et elle arrosait mes joues de ses larmes. Je fis un dernier effort; je m'élançai sur mon cheval, je franchis

le pont au galop et je me jetai dans la campagne. Je m'arrêtais souvent. Je portais des regards avides sur ces tourelles qui recelaient mon bonheur, ma vie, mes espérances. Le château ne m'offrit bientôt plus qu'une masse légère et vaporeuse, qui se perdit enfin dans l'atmosphère.

Je m'éloignais, et déjà je ne pensais plus qu'au retour. Je me retraçais ces scènes délicieuses, source inépuisable de félicité. Il ne m'en restait que le souvenir.

Je sentis enfin qu'il fallait m'occuper uniquement de ma mission : c'était le moyen de la terminer promptement. Je m'efforçais de porter toutes mes idées sur Blois; des distractions déchirantes me ramenaient au château de Montbason. Le grand air, l'aspect d'objets variés et toujours nouveaux

me calmèrent insensiblement. Dans le fait, mon absence pouvait n'être que de quatre jours. Oui, mais il n'y en avait pas huit que j'étais marié.

Je poussais vivement mon cheval et je ne pouvais le faire aller au gré de mon impatience. Cependant le domestique et mes mules restaient en arrière, et je m'arrêtais pour les attendre. Dès qu'ils m'avaient rejoint, je reprenais le galop, pour m'arrêter encore : je faisais l'enfant.

Nous arrivâmes à Pocé. Le domestique me représenta qu'il fallait nécessairement laisser reposer nos bêtes. La mienne hâletait : je sentis la nécessité de m'arrêter.

Je repartis, après deux heures, qui me parurent plus longues que le temps qui s'était écoulé depuis mon entrée à

la Rochelle. A la chute du jour, je me présentai aux portes de Blois.

L'officier qui commandait le premier poste, me demanda ce que je voulais. « Je suis porteur de dépêches » pour le roi. » Il sourit d'un rire ironique, et me dit de passer. Ah! pensai-je, ces troupes ne sont pas royalistes. Le commandant du second poste me fit la même question. Je répondis que j'avais des paquets à rendre au duc de Guise. Il leva les épaules. Il était clair que celui-ci tenait pour le roi. Dès mon entrée à Blois, je reconnaissais deux partis bien prononcés. Que sera-ce au bout de la ville? Comment m'y conduirai-je, pour ne pas me compromettre, et sur-tout pour ne pas m'exposer? Je ne me prononcerai ni pour le roi, ni pour la ligue, et je généraliserai mes expressions. Telles

étaient les réflexions que je faisais en marchant.

La ville me parut surchargée d'habitans. Les états-généraux semblaient y avoir attiré une partie de la population de la France. Je ne concevais pas comment cette foule pouvait y tenir, et surtout s'y loger. Je rendis hommage à la prudence de madame, qui avait retenu ma Colombe auprès d'elle. « Où » coucherons-nous, demandai-je au do- » mestique? — Il n'est pas sûr que nous » nous couchions. Mais je vais vous » conduire chez M. le comte. »

M. de Montbason avait trouvé deux petites chambres dans une petite maison. Il occupait la plus décente, et il avait donné l'autre à son valet de chambre, qui remplissait, en même temps, les fonctions de secrétaire. Une

cuisine, au rez-de-chaussée, était transformée en écurie.

Julien me présenta au comte. Une mise étoffée donne de la confiance, et prévient favorablement ceux à qui on s'adresse. J'ignorais les dispositions du comte, et je résolus de les sonder. Je lui parlai du roi et du duc de manière à ne pas me laisser pénétrer. Je l'examinais attentivement; sa figure resta impénétrable; son air, son ton étaient ceux d'un homme tout-à-fait étranger aux événemens. Cependant il était à Blois pour quelque chose. Allons, pensai-je, les affaires ne sont pas assez avancées pour que le comte se déclare ouvertement. Je reçois de lui une leçon de prudence, que je n'oublierai pas. En ce moment, M. de la Moucherie était redevenu la Mouche.

Quand le comte sut que j'arrivais

de son château, sa physionomie reprit son caractère habituel; elle se montra animée et franche. Il me parla beaucoup de la comtesse, de la comtesse, qui..... Je devins impénétrable à mon tour. Il parut très-satisfait de la préférence que lui accordait madame de Biron, sur tant d'autres, qui se seraient empressés de lui offrir un asile. Nous causâmes assez long-temps de choses indifférentes; mais si je nommais le roi ou le duc de Guise, son visage changeait tout-à-coup de caractère. Il redevenait réfléchi, et même soucieux. Je persistai à croire que je l'avais bien jugé.

Il me dit qu'il me logerait, mais pour cette nuit seulement. Je le compris : il ne voulait paraître en relation intime, ni avec un royaliste, ni avec un guisard, et il fallait bien que je

fusse l'un ou l'autre. « Vous êtes mu-
» sicien, me dit-il. Allez trouver de-
» main Zampini. — Zampini ! — C'est
» le chef de la musique de la reine Ca-
» therine. — La reine a amené ici sa
» musique ! — Elle sait allier ses affaires
» et ses plaisirs. Zampini joue du luth
» comme un ange, et si vous êtes un
» peu fort sur le serpent, à l'instant
» même il sera votre ami. Bon soir,
» Monsieur. » Bon, pensai-je, il veut se défaire de moi, et il m'adresse à un homme sans conséquence. Cela n'est pas maladroit.

Je dormis peu, malgré la fatigue de la journée. Le silence de la nuit m'avait ramené à Colombe. Je la voyais, je lui parlais, elle me répondait; sa voix pénétrait jusqu'à mon cœur; elle me troublait, elle me charmait. J'étendais les bras et je ne rencontrais que du

vide. Le sommeil l'emporta enfin sur l'amour : je m'endormis profondément.

Le lendemain matin, je pris le plus magnifique de mes costumes, et je me rendis chez le signor Zampini. Il était en conférence avec Davila, écuyer de la reine mère, et je crus d'abord qu'ils traitaient d'affaires de la plus haute importance : ils ne s'apercevaient pas que j'étais là. « Il faut mettre ces paroles-là » en *ut majeur*, dit Zampini : j'ai cinq » hautes-contres. — Non, non, mon » cher ami, mettez-le en *la* mineur : » cela s'entendra mieux dans les rues... » Surtout, ajoutai-je, avec accompa- » gnement de serpent. — Ah, el signor » il est mousicien ! Que diable, Mou- » sieur, pourquoi ne parlez-vous pas ? » — Je craignais de déranger.... — » Oun mousicien il ne me déranze

» zamais. » Me voilà au mieux avec ces messieurs.

Pendant que Zampini cherchait des morceaux tout faits dans ses paperasses, moi je réfléchissais. Le duc de Guise, pensai-je, aime les vers, surtout quand ils font son éloge; mais il n'est pas fou de musique. La reine Catherine en est idolâtre, et Zampini doit lui être irrévocablement attaché. M. de la Moucherie, vous serez royaliste auprès d'el signor Zampini.

Ut, si, la, ut, fredonna sa seigneurie. C'est cela, c'est cela; voilà qui fera notre affaire. « Santez-moi ce mor-
» ceau-là, Mousieur...,. Brava, brava,
» bravissima.... Le goût un pou fran-
» çais; mais on fera de vous quelque
» soze. » Que de grands effets sont nés de petites causes ! me voilà, sans m'en être douté, du parti de la cour !

« Eh ! depuis quand, me demanda
» Davila, êtes-vous dans cette ville?—
» Depuis hier au soir. — Et qui vous a
» envoyé ici? — Le comte de Mont-
» bason. — On ne sait encore de quel
» parti il est, et on ne peut compter
» sur cet homme-là. Cependant puis-
» qu'il vous a adressé au maître de la
» chapelle du roi, il faut bien qu'il soit
» royaliste. Je dirai au sieur de Villeroi
» de l'inscrire sur ses tablettes. Vous
» avez des chevaux, des équipages; où
» les avez-vous laissés?—Chez le comte.
» — Je dispose des écuries et des re-
» mises de sa majesté Catherine. Je vais
» y faire transporter tout cela. — San-
» tons, santons. — Mon cher Zampini,
» vous logerez ce jeune homme. —
» Et ze le nourrirai : on m'envoie oun
» ordinaire copieux des couisines de Sa
» Mazesté. Mais santons, santons.

» Nous avons oune promenade pou-
» blique à midi, et ze veux donner dou
» nouveau : le roi il y sera. — Mon-
» sieur Zampini, j'ai une dépêche très-
» urgente à remettre à Sa Majesté. —
» C'est bien, c'est bien ; monsieur Da-
» vila i vous présentera. — Oh ! par-
» bleu, très-volontiers. »

Drelin, drelin. C'est Zampini qui sonne. Une douzaine de chanteurs, et autant de symphonistes entrent à l'instant. La répétition va commencer.

« Mais, monsieur Zampini, je n'ai
» pas déjeuné. — Vous dézeunerez à
» deux heures, avec moi ; si vous man-
» ziez à présent, cela i vous gâterait la
» voix. — Mais, monsieur Zampini,
» vous oubliez que je dois jouer du
» serpent. — C'est vrai, c'est vrai. »
Derlin, derlin. « Conduisez ce zoli gar-
» çon dans ma salle à manzer ; quand

» il aura fini, vous lui donnerez un
» serpent. »

Voilà qui va au mieux, pensai-je, en faisant honneur à un pâté. A midi, je remettrai mon paquet au roi, et, après le dîner, j'aurai l'honneur de voir monseigneur le duc de Guise. Demain matin, les brevets de M. de Biron et de Poussanville seront expédiés. Après demain, je volerai dans les bras de ma Colombe.

La répétition continuait, et je rentrai au moment où allait commencer le morceau nouveau, celui dont Zampini attendait tant d'effet.

De vieux mâtin qui hurle,
De cheval qui recule,
De femme trop friande,
De valet qui commande,
De pages freluquets,
Dieu vous gard'à jamais.

Je crus trouver là une allusion à l'audace ambitieuse du duc, et au luxe que la cour lui reprochait, disait-on. Il fallait que le roi se crût encore le maître chez lui, puisqu'il bravait publiquement son ennemi. Je conclus de là qu'il valait autant être royaliste que guisard. Au reste, le morceau, avec des ritournelles, et des mots, répétés vingt fois, durait un grand quart-d'heure.

Nous partîmes pour nous rendre au château. Zampini marchait à notre tête; il se caressait le menton; il portait, à droite et à gauche, des yeux qui annonçaient une haute satisfaction de lui-même, et qui semblaient commander les applaudissemens.

Le roi aimait les promenades publiques, presque autant que les processions. Il descendit les degrés du châ-

teau, entouré de ses moines de Vincennes, suivi immédiatement de ses *mignons :* j'ai su depuis ce que signifie ce vilain mot-là. Il portait à sa ceinture un grand chapelet, orné de grosses têtes de mort, et il avait un bilboquet à la main. Joyeuse et d'Épernon, les seigneurs de la cour, les pages, et de beaux garçons de toutes les classes, composaient son cortège. Tous tenaient un bilboquet : le jeu que le roi préfère devient nécessairement celui des courtisans. Je me tournai quelquefois avec mon serpent, et je riais de tout mon cœur, en voyant deux cents bilboquets en mouvement à la fois. Le peuple était rangé en haie. Les uns riaient comme moi, et applaudissaient aux coups d'adresse. Les autres gardaient un sérieux imperturbable, et levaient quelquefois les épaules. Il me semblait,

à moi, que rien n'est plus plaisant qu'une procession, dont les principaux membres jouent au bilboquet.

Davila tint sa parole. Quand le cortège rentra, il me présenta, non au roi, mais à M. Guillaume, huissier du palais; celui-ci me présenta à M. de Crillon, capitaine des gardes; du capitaine des gardes, je passai dans les mains de M. de Villeroi, secrétaire-d'état, qui m'introduisit dans le cabinet du roi. Que de présentations! Si j'avais eu un bilboquet, au lieu de mon serpent, toutes les portes m'eussent été ouvertes.

Henri III avait des amusemens tout-à-fait singuliers. Il était entouré de coussins, et il jetait à Joyeuse et d'Épernon, de petits chiens, que ceux-ci lui renvoyaient, comme une raquette chasse une balle. Peut-être, me disais-je, est-ce là ce qu'on appelle régner.

On ne peut toujours jouer au bilboquet et à faire sauter de petits chiens. Le roi leva enfin les yeux sur moi. « Il est bien. » très-bien. Approchez-vous, jeune » homme. Que voulez-vous de moi? » J'avais cru, jusqu'alors, que les rois étaient des êtres presque surnaturels. Celui-ci me parlait comme s'il n'était qu'un homme. Quelle bonté! Si je ne m'étais rappelé des faiblesses, des fautes, qui le rapprochaient de l'espèce humaine, je serais tombé à ses pieds. Le bilboquet et les petits chiens affaiblirent singulièrement la vénération que je lui portais.

Pendant que je cherchais le paquet que je devais lui remettre, il me souriait, il me caressait les joues. Ces marques de faveur m'enchantèrent. Ce sera un grand homme, pensais-je, quand il daignera prendre la peine de le deve-

nir. Oh, il le voudra. Et puis, n'a-t-il pas déjà fait de grandes choses? N'est-ce pas lui qui a forcé ces maudits huguenots de la Rochelle à capituler.

« Avez-vous la clef de ces chiffres-là? » — Oui, sire. — Mettez-vous à ce bu- » reau, et traduisez-les moi.

» Ho, ho! Biron m'assure de son at- » tachement, de son dévouement, de » son respect, et il s'est distingué au » siége de la Rochelle. Je le nomme » maréchal de France. Villeroi, faites, » à l'instant même, expédier son bre- » vet. Jeune homme, vous viendrez le » prendre dans deux heures. »

Voilà qui va bien, très-bien, à merveille, me dis-je, en sortant du château. Je n'ai plus que l'affaire de mon ami Poussanville à arranger; et je courus chez le duc de Guise.

Là, tout était grand, noble, brillant,

mais sévère. Je rencontrai le comte de Brissac, qui me regarda d'un air fait pour m'intimider, et qui, cependant, me conduisit auprès de monseigneur. Pas de petits chiens, pas de bilboquets chez lui : il était entouré de ses principaux officiers. Je vis un homme beau, grand, bien fait, dont les vêtemens étincelaient d'or et de pierreries. Ses manières affables contrastaient singulièrement avec celles de M. de Brissac. « C'est lui, dit le comte à monseigneur.

» Vous êtes arrivé hier soir, reprit le » duc; vous avez logé chez Montbason, » qui, pour se défaire de vous, vous a » envoyé chez Zampini. Celui-ci vous » a fait chanter des vers impertinens, » et jouer du serpent à la promenade » ignoble qui vient de se faire. Davila » vous a introduit dans le cabinet de » frère Henri. Que lui vouliez-vous? »

Je racontai fidèlement tout ce qui s'était passé, et je présentai au duc la lettre de M. de Biron. Je fus obligé de la traduire encore. « Celle que vous avez remise » au roi, ne signifie rien du tout, et » celle-ci est positive. Je remercierai » frère Henri de m'avoir évité la peine » de présenter le brevet de Biron à sa » signature. Mais qu'est-ce que ce M. » de Poussanville? Je ne connais pas » cette maison-là. »

Je racontai à monseigneur l'histoire de mon ami, et, par conséquent, une grande partie de la mienne. Elles l'amusèrent moins que mon inaltérable candeur, et le récit naïf de mes amours. « Mon cher ami, votre âge n'est pas » celui de l'expérience. Si vous aviez » trente ans, je ne vous pardonnerais » pas de vous être présenté au roi avant » que d'avoir eu l'honneur de me voir.

» Souvenez-vous, à l'avenir, que lorsqu'on veut obtenir des grâces, c'est d'abord à moi qu'on doit s'adresser. Au reste, j'aime le mérite, partout où il se trouve. Votre ami Poussif sert utilement la sainte ligue; il sera maréchal de camp. Vous êtes brave : voulez-vous commander cent hommes d'infanterie? — Je ne demande pas mieux, Monseigneur. — Péricard, rédigez les deux brevets. Mayneville les portera à la signature.

» La Moucherie, allez me chercher Montbason. Villeroi l'a inscrit sur ses tablettes; je veux qu'il figure aussi sur les miennes. Il va se trouver dans un terrible embarras. Je m'en amuserai. La reine Catherine a son bouffon : Pourquoi n'aurais-je pas le mien? »

Je courus, je volai; j'étais tenté de crier partout que j'étais capitaine d'in-

fanterie. Le comte de Montbason avait été mandé à la cour, et présenté au roi comme un de ses plus fidèles sujets. Il avait joué ce rôle forcé avec assez de gaucherie ; mais enfin, il avait crié, à demi-voix : vive le roi. Je le rencontrai au bas du grand escalier, et je lui dis que monseigneur de Guise voulait lui parler. « Vous m'avez mis dans une po-
» sition cruelle. Me voilà royaliste sans
» m'en être douté. Que me veut à pré-
» sent le duc de Guise? »

Je l'introduisis. Monseigneur le reçut avec la plus grande affabilité, et finit par lui présenter la formule du serment des ligueurs. « Monseigneur, je viens
» de prêter serment de fidélité au roi.
» — Je vous en relève de ma pleine puis-
» sance et autorité. Allons, jurez et
» criez : vive la ligue. — Mais, Monsei-
» gneur... — Êtes-vous mon ennemi ?

» — Non, très-certainement, Monsei-
» gneur. — Ne faites donc pas l'enfant.
» Criez et jurez. — Vive la ligue ! »

Nous sortîmes ensemble. « Parbleu,
» M. de Biron avait bien besoin d'en-
» voyer ici cette jeune barbe! Moi,
» je ne sais qu'en faire; je l'adresse à
» Zampini, homme nul en politique.
» Il vous présente à Davila, Davila à
» Crillon, Crillon à Villeroi, et on me
» juge, je ne sais comment. Par extraor-
» dinaire le duc de Guise a un mo-
» ment de gaîté, et il m'envoie cher-
» cher. Me voilà en même temps roya-
» liste et guisard. Je serai appelé,
» tantôt par le roi, tantôt par le duc,
» et les deux partis finiront par se
» moquer de moi. A présent que je
» n'ai plus rien à ménager, vous pou-
» vez revenir chez moi. Nous soupe-
» rons ensemble, et demain à la pointe

» du jour, nous partirons pour retour-
» ner à mon château.—Et j'en serai en-
» chanté, Monsieur le comte. — Avez-
» vous encore quelque chose à faire
» ici? — J'ai des brevets à recevoir. —
» Promenez-vous par la ville en les at-
» tendant, et venez me retrouver à la
» chute du jour. »

J'étais libre, et je pensai à Colombe. Elle ne m'attend pas demain. Avec quel charme, quel délire nous nous retrouverons! J'étais souvent distrait de mes tendres rêveries, par les coups de coude que je recevais, à droite et à gauche. Les rues étaient toujours surchargées de gens de toutes les classes, qui allaient, venaient, se croisaient, se heurtaient. J'étais forcé de prendre garde à moi, et de regarder ceux dont les épées allaient s'embar-

rasser dans mes jambes Je repris mon rôle d'observateur.

Je m'étais cru habillé comme un seigneur. Hélas, j'étais éclipsé par la plupart de ceux qui passaient auprès de moi. Je ne voyais que des pourpoints de soie, de couleur citron, orange, blanche ou verte. Ce pourpoint, boutonné de la ceinture jusqu'au cou, est découpé en bandelettes qui se croisent horizontalement et verticalement. On voit à travers cette espèce de grillage, un dessous d'une étoffe riche et de couleur tranchante. Les manches sont très-larges du coude à l'épaule, et elles sont soutenues par des baleines. Un manteau très-court, en velours ou en drap, est bordé d'un riche galon d'or. Une fraise énorme couvre le cou et les épaules, et cache sous ses plis le bas de la figure. On voit

cependant de petites moustaches; mais on distingue à peine une barbe de deux pouces de long. La tête est couverte d'un chapeau de feutre à larges bords, à forme élevée, et il est orné d'une longue plume blanche. Le haut de chausses est tailladé comme le pourpoint; il est de la même étoffe et de la même couleur. Il ne descend qu'au milieu de la cuisse. Les bas sont de soie amaranthe ou verts. Les souliers et les bottes sont en buffle; les gants en soie, et brodés. On porte au cou un médaillon suspendu à une chaîne d'or, qui fait plusieurs tours, et qui, d'espace en espace, est ornée de rubis. Un large ceinturon porte du côté droit une escarcelle ou grande bourse à fermoir, et du côté gauche une longue épée à monture de fer poli.

Les femmes de distinction ne s'expo-

saient pas au milieu de cette cohue. Cependant la curiosité en entraînait quelques-unes, qui se faisaient précéder et suivre par des valets. Celles que j'ai rencontrées, portaient un corset très-étroit, très-serré, et qui se terminait par une pointe qui descendait au dessous du ventre. La robe, à partir des hanches, était d'une excessive largeur; celle des manches était poussée jusqu'au ridicule. Ces dames portent une espèce de gibecière suspendue à leur ceinture. On m'a dit que la jeune reine porte, dans la sienne, un livre de prières, et la duchesse de Montpensier sœur du duc de Guise, un jeu de cartes : elle aime beaucoup à jouer à la *prime*. Le front de ces dames est tout-à-fait découvert. Les cheveux sont partagés sur la tête, et crépés sur les côtés. Un gros chignon, mêlé de rubans, garnit le derrière.

Au lieu de la fraise, elles portent un collet montant fait de mousseline empesée. Leurs manchettes sont relevées sur le bas de la manche, et elles ont, comme les hommes, une chaîne d'or au cou. Les vêtemens des femmes d'une condition inférieure sont faits à peu près de même. Les étoffes diffèrent, selon les facultés pécuniaires de chacune.

Les hommes du peuple s'habillent d'étoffes communes, et suppriment par économie, le large haut de chausses et les manches bouffantes. Ils portent le manteau de serge brune ou verte. Les simples ligueurs ont la croix blanche de Lorraine, et de grands chapelets autour du cou. Cette croix de Lorraine a deux barres en travers, et forme les armoiries de la maison de Lorraine. Les guisarts portent ce signe sous les yeux

mêmes du roi, qui n'est pas assez puissant pour faire supprimer cette cocarde, qui semble le braver.

J'allai retirer les trois brevets, qui me furent remis sans difficulté. M. de Villeroi me remercia d'avoir conquis M. de Montbason au parti royaliste. Le secrétaire du duc de Guise, M. Péricart, me félicita de l'avoir acquis à la ligue. Ils avaient tous deux un air gognenard, qui me persuada qu'ils ne comptaient, ni l'un ni l'autre, sur le nouveau prosélyte. Cependant j'étais l'agent avoué du nouveau maréchal de France; les deux partis avaient besoin de lui, et ces messieurs me marquèrent une considération, qu'ils n'eussent pas accordée au petit frère Antoine. L'homme n'est quelque chose dans le monde que par l'opulence, ou la place qu'il occupe.

Je ne voulus pas quitter Blois, sans prendre congé de Zampini, et de l'écuyer Davila : ils m'avaient assuré avec beaucoup de bonté, que je pouvais compter sur eux. Zampini me demanda si je voulais entrer dans la musique de la reine Catherine. Je lui répondis que je ne le pouvais pas, et il me tourna le dos. Je priai Davila de faire reconduire mon cheval et mes mulets chez le comte de Montbason. Il me dit qu'ils n'étaient pas sortis de ses écuries. Je lui en marquai quelque étonnement. « Oh, j'ai eu autre chose à faire que » de m'occuper de vos montures. D'ail- » leurs, vous avez contribué à nous » donner Montbason, et c'est, je crois, » tout ce que vous pouvez faire. Adieu, » Monsieur. » J'appris, qu'à la cour, dans les petites, comme dans les grandes choses, on ne balance pas à promettre

quand on a besoin des gens, et qu'on les laisse de côté, quand on n'en attend plus rien.

Il me sembla que j'avais honorablement rempli ma mission, et je ne pensai plus qu'à me réunir à ma tendre, à ma charmante Colombe. J'allai souper avec M. le comte.

CHAPITRE II.

Le capitaine de la Moucherie éprouve un grand malheur.

Le soleil se montrait à peine, et déjà nous étions sortis de Blois. J'étais aimable comme l'espérance, gai comme la folie, une seule chose me contrariait: il me semblait que nos chevaux n'avançaient pas. Je liai conversation avec le comte, pour tromper l'ennui du chemin.

Il parlait facilement, il parlait bien,

et je reconnus qu'il était observateur. La conformité de nos goûts, à cet égard, me porta à l'écouter avec plus d'attention. Bientôt je ne compris pas comment le duc de Guise avait pu en faire son bouffon. Le comte était timide, irrésolu. Voilà tout ce qu'on pouvait lui reprocher.

« Tous les mauvais gouvernemens, » me dit-il, croient ne pouvoir se sou- » tenir qu'en opposant continuel- » lement un parti à un autre. Il faut, » au contraire, écraser celui qui peut » nuire, et soutenir ceux qui ont été les » instrumens de sa ruine. Il peut être » très-difficile d'y réussir; mais ne vaut- » il pas mieux succomber qu'être al- » ternativement le jouet des factieux? » le courage seul porte à entreprendre; » la fortune fait le reste. Pourquoi se » défier de la sienne, quand on ne l'a

» pas essayée? c'est qu'on est effrayé
» de sa faiblesse, et la crainte ne sug-
» gère jamais que des demi-mesures.

» Dès long-temps le roi ne règne
» plus. Il subit le joug qu'impose né-
» cessairement un sujet hardi et puis-
» sant à un prince indigne du trône.
» Son sceptre passe des mains de sa
» mère dans celles de ses mignons, et
» quand ses folies l'ont conduit sur le
» bord de l'abîme, il invoque le se-
» cours de Catherine.

» Cette princesse n'est pas sans
» quelque talent; mais elle est incapa-
» ble de régner dans des temps orageux.
» Est-elle pressée par les Guise? elle ap-
» pelle les protestans; elle leur accorde
» des conditions, qu'elle sait ne pou-
» voir tenir, et elle se hâte de rompre
» les traités, quand le roi de Navarre
» et le prince de Condé acquièrent une

» prépondérance marquée. — *Diviser*
» *pour régner* est sa maxime. Il faut
» dire : *diviser pour vous soutenir jus-*
» *qu'à une catastrophe, que les tergiver-*
» *sations rendent inévitable.*

» Catherine n'a qu'un parti à prendre.
» C'est de s'unir intimement au clergé,
» de s'en faire un appui contre la ligue,
» et surtout contre le duc de Guise. Si
» ce prince entraîne les Français catho-
» liques, en leur parlant de Dieu, quels
» avantages n'auraient pas sur lui des
» prêtres, généralement révérés, qui
» s'emparent des consciences, qui les
» dirigent, et à qui leur caractère permet
» de s'exprimer au nom du ciel? mais
» ce moyen n'est pas sans danger. Le
» sceptre et l'encensoir restent unis,
» tant que les intérêts sont les mêmes.
» Mais tous les hommes sont passionnés,
» et rendre le clergé nécessaire, c'est

» le disposer à s'emparer de l'autorité.
» Il marchera d'abord sourdement vers
» ce but; bientôt il lèvera une tête al-
» tière; il n'intimera ses ordres qu'au
» nom de la Religion; mais il comman-
» dera, n'importe à quel titre? la résis-
» tance alors sera inutile au souverain,
» et si la sienne est violente, une main
» obscure sera chargée du poignard.

» Catherine craindra donc de se li-
» vrer au clergé. Sans cesse ballottée par
» les deux partis, elle marchera de faute
» en faute. Guise profite déjà de celles
» qu'elle a commises. Il profitera de
» celles qu'elle doit commettre encore.
» Il ne dissimule plus ses vues; il brave
» le roi jusques dans sa cour; il ne le
» croit pas assez hardi pour oser lui ré-
» sister. Cependant son triomphe n'est
» pas assuré encore. Un événement inat-
» tendu peut le faire succomber. Quel

» homme sensé et réfléchi, peut, dans
» l'état actuel des choses, se prononcer
» ouvertement pour la maison de Va-
» lois, ou celle de Lorraine? »

Moi, je pensai qu'un capitaine d'infanterie peut changer de parti sans que personne s'en aperçoive.

Ce qu'avait dit le comte était peut-être un peu au-dessus de ma portée. Je ressemblais à ce paysan qui trouvait le sermon de son curé si beau, qu'il déclarait n'y avoir rien compris. Cependant j'avais saisi l'ensemble des idées du comte. Je cherchais à les classer dans mon cerveau, lorsque nous découvrîmes le clocher de Pocé.

«M. le comte, dit Julien, déjeûnera
» sans doute dans ce village? Qu'en pen-
» sez-vous, demanda-t-il à son secré-
» taire et à moi? Sans doute, sans
» doute, répondîmes-nous à l'unis-

» son. » Il était midi, et nous n'avions rien pris encore.

On parle peu, quand on a bon appétit. Ces messieurs rêvaient, je ne sais à quoi. Moi, j'étais tout à Colombe. J'y pensais avec une tendresse, un charme, un délire! Cinq heures de marche encore, et je tombais dans ses bras.

Nous remontâmes à cheval, et nous reprîmes notre conversation politique.

« Savez-vous, me demanda le comte, » quelle est la situation actuelle de la » France? — Non, Monsieur. — Je vais » vous le dire.

» Grégoire XIII et Philippe II, pro- » tègent ouvertement la ligue; le pape, » parce qu'il espère qu'elle sera assez » forte pour exterminer les hérétiques; » le roi d'Espagne, parce qu'il compte, » à la faveur des troubles, mettre sur » le trône de France, sa fille Isabelle-

» Claire-Eugénie, et régner sous son
» nom. Grégoire envoie des indulgen-
» ces aux ligueurs; Philippe fait passer
» au duc de Guise les trésors de l'Amé-
» rique. Il connaît assez peu les hom-
» mes, pour croire que le duc ne s'oc-
» cupe que des intérêts de l'Espagne.

» Il est évident que le duc aspire à la
» couronne; mais il marche vers le
» trône par des voies détournées. Vous
» savez qu'il a conduit le roi, par son
» adresse et ses suggestions perfides, au
» dernier degré d'avilissement. Il ne lui
» reste qu'un coup à porter; mais il re-
» cule devant un crime qui armerait
» contre lui le roi de Navarre, les cal-
» vinistes, et le roi d'Espagne, déchu de
» ses plus brillantes espérances.

» Il a forcé le roi à convoquer les
» états généraux, qui siègent en ce mo-
» ment à Blois, et il a porté à cette as-

» semblée une majorité composée de
» ses créatures. Le jour même de l'ou-
» verture de la session, ce corps a con-
» traint le roi à déclarer la guerre aux
» protestans. Le lendemain, il lui a re-
» fusé des subsides, sans lesquels il ne
» peut lever de troupes. Guise a une
» armée qui lui appartient personnelle-
» ment, et qu'il soudoie avec l'or de
» l'Espagne. Catherine sait qu'il veut
» enfermer Henri dans un cloître,
» et faire instruire le procès du duc
» d'Anjou, son frère, qui a porté les
» armes contre le roi. La révolte du
» jeune duc a servi, indirectement, les
» intérêts des Guise. Ainsi les mesures
» que prennent les princes Lorrains
» sont contradictoires.

» Catherine a cru déjouer leurs pro-
» jets, en poussant le roi à se déclarer
» chef de la ligue, dans une des séances

» des États-Généraux. Elle ne sent pas
» qu'un souverain n'étouffe pas une
» faction puissante, en se déclarant le
» premier factieux de son royaume.
» Henri est tombé dans une dégrada-
» tion telle, que les ligueurs ne lui sa-
» vent aucun gré de sa démarche, et
» qu'ils continueront d'obéir au duc de
» Guise. Cependant si Philippe décou-
» vre que le duc le joue, il lui fermera
» son trésor ; il fera entrer son armée
» des Pays-Bas dans le nord de la
» France, ses troupes espagnoles fran-
» chiront les Pyrénées, la Navarre, et
» pénètreront dans la Guyenne et dans
» les provinces du midi; des procla-
» mations déclareront le duc de Guise
» traître envers le roi et la patrie, et
» ce prince peut être renversé, soit
» par la force des choses, soit par le
» poison : on sait que tous les moyens

» conviennent à Philippe, quand ils le
» conduisent à son but.

» Tels sont, Monsieur, les véritables
» motifs de ces irrésolutions, qu'on m'a
» reprochées, et qu'on a fini par trou-
» ver plaisantes. Ouvrez l'histoire de
» France. Vous y verrez les Montbason
» rendre des services signalés à leurs
» souverains, ou aux partis que les cir-
» constances les ont déterminés à adop-
» ter. Je ne suis pas indigne d'eux ; mais
» je ne tirerai l'épée que lorsque je croi-
» rai devoir le faire.

» Je me montre ouvertement à vous,
» parce que vous avez été témoin du
» rôle ridicule qu'on m'a fait jouer, et
» que je tiens à l'estime de tous les hom-
» mes. Je vous préviens que si vous
» abusez de ma confiance, je vous dé-
» mentirai, et, très-certainement, j'ins-
» pirerai plus de confiance que vous. »

Je rassurai le comte par les protestations les plus propres à le persuader, et elles étaient sincères. Il m'avait donné, en peu d'heures, une connaissance exacte des choses et des hommes. Il était entâché, sans doute, de quelque égoïsme ; mais il était loin de l'afficher avec l'impudeur, qui m'avait toujours blessé dans Poussanville.

Je m'ouvris franchement à mon tour. Je lui avouai que mes vœux étaient pour le roi légitime, à qui on reprochait, avec raison, des fautes graves et des puérilités; mais qui les effaçait par l'institution d'ordres religieux, de pénitens de toutes les couleurs, par ses macérations publiques et privées, par les plus belles et les plus édifiantes processions. Je finis en le recommandant, du fond du cœur, à mon patron.

L'aspect des tours du château de Montbason donna une direction nouvelle à mes idées. C'est là que m'attendaient Colombe et le bonheur.

Le comte aimait sa femme, et il était impatient de la revoir. Il mit son cheval au galop. Il eût été inconvenant que je lui en donnasse l'exemple; mais avec quel empressement je le suivis! Le pont s'abaissa devant nous, et la comtesse se jeta dans les bras de son mari, avec une ardeur, une expression qui, sans doute, lui parurent sincères. J'étais sauté de mon cheval, et je m'étonnais que Colombe ne fût pas accourue sur les pas de madame de Montbason. Je l'appelais à haute voix; j'allais parcourir tous les appartemens du château.... La comtesse m'arrêta. « Madame de Biron n'est plus ici. — Et » Colombe? — La baronne a emmené

» tout son monde avec elle. — Et Co-
» lombe? — Je vous dis que madame
» de Biron n'a laissé personne ici. — Et
» Colombe, Colombe? — Colombe,
» Colombe a suivi sa maîtresse, le dé-
» sespoir dans le cœur. — Ciel, juste
» ciel! expliquez-vous, Madame, je vous
» en supplie. »

La comtesse, appuyée sur le poignet de son époux, montait les degrés qui mènent au château en me parlant, et en écoutant mes exclamations avec un rire sardonique. Je tombai à ses pieds, et je la conjurai de vouloir bien m'instruire de ce qui s'était passé. Elle eut la cruauté de me laisser dans la position humiliante où je m'étais placé, et elle disparut avec le comte.

Il est, m'avait dit madame de Biron, des femmes qui ne se respectent pas assez. Un honnête homme doit les

ménager. La comtesse s'est-elle vengée de moi, en affligeant celle dont le bonheur m'est plus cher que ma vie? Je me lançai dans les endroits les plus reculés, les plus obscurs de ce vaste château; je m'étendais sur le carreau; je prêtais une oreille attentive; j'appelais Colombe à grands cris. L'écho des voûtes humides, qui étaient au-dessus de ma tête, répondait seul à ma voix. Ma poitrine était gonflée; les muscles de mon visage étaient agités de mouvemens convulsifs; deux ruisseaux de larmes s'échappaient de mes yeux. Insensé que j'étais! La comtesse n'eût osé faire enfermer Colombe; madame de Biron ne l'eût pas souffert. Mes cris, mes sanglots attirèrent enfin quelques domestiques. L'un d'eux alla avertir le comte. Il accourut. Il y avait long-temps que durait cette scène d'horreur.

Il me parla avec une extrême bonté. Dans toute autre conjoncture, il m'eût pénétré de reconnaissance. Je le repoussais avec les gestes et les accens du désespoir. Julien et lui m'entraînèrent, me firent respirer le grand air, et je me calmai un peu. Il fallait que je succombasse à l'horreur de ma situation, ou que je revinsse à moi.

Monsieur de Montbason me raconta, en peu de mots, ce que la comtesse venait de lui apprendre.

La veille au soir, un paysan du village avait annoncé qu'en revenant de Pocé, il nous avait vus, Julien et moi, attaqués par des braconniers, près de Vouvrai, et que ces misérables nous avaient dépouillés, après nous avoir ôté la vie. « Je ne pénètre pas, » ajouta le comte, le motif d'une telle » imposture; mais je vous donne ma

» parole d'honneur que son auteur sera » sévèrement puni. » Il continua son récit.

« Cette déplorable nouvelle jeta Co- » lombe dans un état semblable à celui » dont je venais de sortir; elle perdit » l'usage de ses sens. Elle dut, aux se- » cours de la baronne, le retour de sa rai- » son, et du sentiment de son malheur. » C'est une erreur, lui disait madame » de Biron. La Moucherie vit, il ne vit » que pour vous; vous le reverrez. Il » n'est plus! il n'est plus! s'écria-t-elle. » Otez-moi de cette maison, où je viens » de recevoir le coup de la mort. » La baronne déclara qu'elle allait partir à l'instant même. « Sans escorte, lui dit » la comtesse? — Sans escorte; les che- » mins sont libres. Je vais me retirer à » Biron. » Elles sont parties.

« Elles ne le sont que d'hier, Mon-

» sieur le comte. Je ne perdrai pas un
» moment. Je vais courir, voler sur
» leurs traces. Je les rejoindrai. — Vo-
» tre cheval, vos mulets sont fatigués.
» — Qu'importe! — Je vais vous en
» faire donner de frais. Vous paraissez
» voir Julien avec bienveillance. Il
» vous accompagnera. — Que mon pa-
» tron vous bénisse. »

Je courus à l'écurie; je voulus aider à Julien; je me hâtais, et je faisais tout mal. Ce brave garçon me priait de le laisser faire; je dérangeais ce qu'il avait fait. Nous partîmes enfin : il était huit heures du soir.

Nous marchâmes une partie de la nuit. Julien m'engageait à m'arrêter, à me reposer, à prendre quelque chose. Il me représentait que nos chevaux ne soutiendraient pas long-temps la fatigue que je leur imposais. Je ne l'écou-

tais pas. Je comptais sur mes forces : elles étaient épuisées.

Julien s'aperçut que je chancelais sur ma selle. Il sauta à terre ; je tombai dans ses bras. Je n'entendis, je ne vis plus rien.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une chambre très-propre, et dans un assez bon lit. Ma faiblesse était extrême ; cependant je reconnus Julien. Il marqua la joie la plus vive, en voyant mes yeux se rouvrir. « Où suis-» je, Julien? — A Saurigny. — Chez » qui? — Chez un bon curé, qui vous » a recueilli. — Depuis quand? — De-» puis huit jours. — Huit jours, huit » jours! — Calmez-vous, Monsieur, » ou vous allez vous rapprocher de la » tombe, dont les soins du digne pas-» teur vous ont éloigné. » Je me tus.

Je revenais à la vie, et je la consacrai de nouveau à Colombe.

L'extrême agitation dans laquelle j'avais passé quelques heures, l'inquiétude dévorante qui lui avait succédé; la fraîcheur de la nuit, l'excès de la fatigue, le défaut de nourriture, tout s'était réuni pour enflammer mon sang. Une fièvre ardente le brûlait déjà, quand Julien me reçut dans ses bras.

Nous n'étions qu'à un quart de lieue de Saurigny. Il m'y conduisit, avec des peines incroyables. Le jour ne paraissait pas encore. Où s'adresser, dans un village dont tous les habitans étaient encore plongés dans le sommeil? Julien m'assit sur l'herbe, et m'appuya contre le pied d'une meule de foin. Il marcha vers l'église. Une maison modeste, mais décente y touchait. Il frappa à la porte. Cette maison, ainsi qu'il

l'avait prévu, était la demeure du curé.

Julien lui raconta ce qui m'était arrivé sur la route; il lui parla de l'embarras où il se trouvait. Il le supplia de me secourir. Il crut l'y déterminer plus facilement en l'assurant que j'étais un excellent catholique. « Quand Jé-
» sus, lui répondit le respectable prê-
» tre, ressuscita le Lazare, il ne de-
» manda point s'il était pharisien ou
» saducéen. »

Il fit lever sa vieille gouvernante, et un jeune homme, qui était à la fois son domestique et son jardinier. Ils me transportèrent au presbytère, où les premiers secours me furent prodigués. Le médecin du village fut appelé. Il prononça, d'un ton doctoral, que ma maladie était mortelle. Ce n'est pas la première fois que la médecine s'est trompée.

En dépit d'un jugement que le docteur croyait sans appel, mon bon curé consultait son expérience; il étudiait en moi la marche de la nature; il priait pour le pauvre malade, et il espérait.

Quand Julien courut lui dire que j'avais ouvert les yeux, que je l'avais reconnu, que je lui avais parlé, le pasteur, sa cuisinière, son jardiner s'approchèrent de moi sur la pointe du pied. La joie brillait sur leurs visages: les vertus du maître se communiquent à ses gens.

Le médecin fut averti de cette espèce de résurrection. Il vint, et ne marqua pas le moindre embarras. « Je » ne me trompe jamais dans mes pro- » nostics, dit-il. Je vois bien que mon- » sieur guérira; mais je déclare que ce » sera contre toutes les règles. »

Il me prescrivit un régime doux,

mais réparateur, et il me conseilla de parler peu. Il sortit en nous disant qu'il allait faire, sur ma maladie, un rapport dans lequel il prouverait clairement que j'aurais dû mourir; qu'il l'enverrait à la faculté de médecine de Paris et de Montpellier, et que, vraisemblablement, il lui vaudrait une chaire dans une des deux universités.

Mon bon curé, sans orgueil pour le présent, sans ambition pour l'avenir, me donnait tous les momens dont il pouvait disposer. Il me parlait de choses qu'il croyait pouvoir m'instruire ou m'intéresser. Quand il me voyait livré à des réflexions affligeantes, il nommait Colombe, et me rendait à l'espoir de la retrouver.

Il me représentait que les affections du cœur peuvent être douces et estimables en même temps; mais qu'elles

doivent être réglées par la raison, et soumises aux décrets de la providence; que les accès de délire dans lesquels j'étais tombé sont indignes d'un chrétien et d'un homme sage; que peut-être le ciel, en nous séparant pour quelque temps, avait voulu nous ramener à des sentimens de modération, qui nous permettent seuls d'être utiles aux autres et à nous-mêmes.

Je ne sais si le calme que j'éprouvais était l'effet des raisonnemens sans réplique de mon bon curé, ou de l'épuisement dans lequel m'avait jeté ma maladie. J'interrogeais mon cœur. J'y trouvais Colombe gravée en traits ineffaçables; notre réunion était l'objet de mes vœux les plus doux; mais j'étais disposé à la préparer par des moyens que peut avouer un jeune homme raisonnable et réfléchi. J'étais presque

honteux des égaremens auxquels je m'étais abandonné.

Quand les fonctions de mon bon curé l'éloignaient de moi, la vieille Marguerite le remplaçait, et me contait des histoires de sorciers et de revenans. C'est tout ce qu'elle pouvait faire pour moi.

Quand j'étais seul, ce qui m'arrivait rarement, je pensais à Colombe, je rêvais profondément aux ressources que j'avais pour l'aller joindre. Sans doute elle était à Biron; et il y a loin de la Touraine en Périgord. Mais on n'a pas oublié la bourse bien garnie que me fit donner la baronne, lorsqu'elle nous chassa, Colombe et moi. Je n'en avais pas ôté un doublon. J'avais un excellent cheval, deux bons mulets, et avec tout cela on peut aller au bout de la France. Mes forces reve-

naient promptement, et je me décidai à partir sous peu de jours.

Je regrettai d'avoir laissé ma voiture à Montbason. Mais on ne peut avoir toutes ses aises. La vie de mon saint patron justifie cet axiome.

Jusque là, je ne m'étais occupé que de Colombe. Mon bon curé me fit souvenir que j'avais des devoirs indispensables à remplir envers M. de Biron. Je me rappelai alors seulement les brevets dont j'étais dépositaire. J'allongeais un peu ma route en passant par Poitiers. Mais j'avais, dans ma poche, un moyen si sûr de combler de joie le baron, que je ne balançai pas un moment.

Une première idée en amène nécessairement d'autres. Je savais qu'au moment où je m'éloignai de Poitiers, M. le baron n'avait pas plus touché à

sa caisse que moi à ma bourse, et Poussanville trouvait toujours quelque expédient qui fournissait *gratis* aux besoins de notre petite armée. Je résolus de ne garder que ce qui m'était nécessaire pour deux journées de chemin, et de distribuer le reste à ceux qui m'avaient rendu les plus éminens services.

Je récompensai généreusement Julien, et je le renvoyai à son maître. Le comte, me disais-je, sera étonné de ma magnificence. Je donnai à la vieille et au jardinier plus qu'il ne fallait pour qu'ils se souvinssent long-temps de moi; je croyais les entendre, dans dix ans encore, vanter ma libéralité. Je mis la même noblesse dans mes procédés à l'égard de mon médecin, et je l'engageai à ne plus condamner d'avance personne à mort. Je me tour-

nai enfin du côté de mon digne curé.

« Monsieur, lui dis-je, je vous dois la » vie, et il est des services auxquels on ne » peut fixer de prix. Voilà ma bourse; » daignez y puiser. » Il recula de quelques pas, avec l'air d'un homme qui vient de subir une humiliation qu'il n'a pas méritée. « Je ne vends pas mes » soins, » me répondit-il, en baissant les yeux.

Je sentis toute l'étendue de la faute que je venais de commettre, et je tâchai de la réparer. « Monsieur, c'est » pour vos pauvres que je vous ai offert » ma bourse. Permettez-moi de faire » une bonne action. »

Il tira avec assez de force, et pendant une minute ou deux, un cordon placé près de la porte de la chambre où nous étions. Il correspondait à une cloche du poids de dix à douze livres,

suspendue en dehors du presbytère. « Le son de cette cloche les avertit que » j'ai une distribution à leur faire. » J'aime que les gens charitables con- » naissent l'emploi que je fais de leurs » dons. » Je jugeai avoir trouvé enfin l'homme estimable que je cherchais depuis si long-temps.

Cinquante ou soixante malheureux, des deux sexes, furent introduits, et je leur donnai à chacun une pistole. Ils nous bénirent le curé et moi. Vraisemblablement il y avait parmi eux des paresseux et des hypocrites; mais on ne cherche à trouver des défauts à ceux qui sollicitent la bienfaisance, que pour leur fermer son cœur et sa bourse.

Un de ces infortunés s'offrit pour conduire mes mulets. J'acceptai ses

services, et je montai à cheval le lendemain matin.

Nous nous étions adressé, le curé et moi, des adieux tendres et prolongés. Ils pouvaient être éternels, et je sentis qu'on se sépare difficilement d'un homme de bien.

Ceux à qui j'avais fait l'aumône étaient rassemblés devant la porte du presbytère. Mon nouveau compagnon de voyage les avait sans doute instruits de l'heure de mon départ. Ils se rangèrent sur deux files, et m'accompagnèrent jusqu'aux dernières maisons du village, en me comblant de nouvelles bénédictions.

Allons, me disais-je, en m'éloignant d'eux, je laisse de longs souvenirs à Saurigny, et cela est flatteur... Misérable, ajoutai-je, tu n'as rien fait que par ostentation. Humilie-toi, superbe,

devant les vertus du respectable curé.

J'arrivai à Lencloitre. J'avais fait, à peu près, la moitié du chemin de Saurigny à Poitiers. Il fallait donner du repos à nos bêtes de somme, et je me décidai à passer la nuit dans cet endroit. Je n'y connaissais personne; je m'arrêtai devant un mauvais cabaret, où je ne trouvai que du pain, du vin, et pour lit, on me donna quelques bottes de paille dans un coin de l'écurie. Je soupai mal, je dormis mal; mais à quelque chose malheur est bon : il n'était pas deux heures après midi, et déjà j'apercevais la grand'garde de M. de Biron. Je piquai mon cheval, et en quelques minutes je fus auprès de monseigneur.

« Eh, d'où diable venez-vous ? — » Madame a-t-elle passé par Poitiers? » — Qui a pu vous retenir aussi long-

» temps? — Colombe était-elle avec
» madame? — Vous m'interrogez, je
» crois ! Répondez, Monsieur, aux
» questions que je vous adresse. D'où
» venez-vous? » Je racontai exactement à monseigneur tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ jusqu'à mon retour, et je terminai mon récit en lui présentant son brevet de maréchal de France. Il me prit la main et daigna m'embrasser.

« Oui, me dit-il, madame et Co-
» lombe sont passées ici. Indépendam-
» ment des premières raisons qu'avait
» la maréchale d'estimer peu la com-
» tesse, raisons que vous connaissez,
» elle remarqua, après votre départ de
» Montbason, plus que de la légèreté
» dans la conduite de cette dame avec
» quelqu'un de l'intérieur du château,
» et elle résolut de s'en éloigner. La

» nouvelle de votre mort, la manière » indécente dont la comtesse parut en » jouir, le désespoir où elle jeta Co- » lombe, la déterminèrent à ne pas » différer. Elles ont passé un jour ici, » et elles doivent être, à présent, ren- » dues à mon château, situé sur la ligne » qui sépare Bergerac de Cahors. »

Je revins tout-à-fait à la vie et même à la gaîté. J'allai chercher Poussanville, dont l'activité ne se démentait jamais. Il exerçait les troupes, quand je l'abordai. « Voilà, lui dis-je, un ti- » tre qui te donne le droit de les com- » mander. » Les caresses du maréchal lui avaient été arrachées par sa promotion au premier grade de l'armée; celles dont me combla mon ami, venaient de son cœur autant que de son ambition satisfaite. Il me choisit une compagnie d'élite, et m'en proclama

le capitaine, avec les formalités d'usage. Quelle différence de ma position actuelle, d'avec celle où j'étais en partant d'Étampes! J'avais un rang dans le monde, et une femme charmante, adorée, que j'avais l'espoir de rejoindre bientôt.

L'état militaire rapproche les hommes, en certaines circonstances, et il règne, dans les camps, une sorte d'égalité qu'on ne connaît pas dans les palais. Le maréchal déclara à son maréchal-des-camps, et à monsieur le capitaine, qu'ils étaient admis à son intimité, sous la tente, et nous dînâmes avec l'appétit de gens qui sont presque toujours exposés au grand air.

« Parlons d'affaires, nous dit le ma-
» réchal à la fin du repas. La Moucherie,
» vous voilà capitaine; les événe-
» mens de la guerre peuvent vous

» séparer de moi; la solde des troupes
» est loin d'être assurée, et je ne veux
» pas que vous connaissiez le besoin.
» Voilà dix mille livres en or, ména-
» gez-les. Général Poussanville, je vous
» connais assez pour ne pas craindre
» que vous manquiez jamais de rien.
» Cependant c'est vous qui avez fait
» ma caisse, vous y avez des droits in-
» contestables, prenez-y ce que vous
» voudrez.

» — Vous nous parlez, Monseigneur,
» comme si vous alliez nous quitter. —
» C'est ce qui peut arriver, mon cher
» Poussanville. Je tenais pour le parti
» des Guise : les circonstances et mon
» intérêt personnel m'avaient seuls dé-
» terminé. Mais l'honneur me parle en
» ce moment. Henri est sans doute
» indigne du trône; mais il est mon roi
» légitime, et, sans que j'aie rien fait

» pour lui, depuis le siége de la Ro-
» chelle; sans que j'aie sollicité ses fa-
» veurs, il vient au-devant de mes dé-
» sirs les plus chers; il me nomme
» maréchal de France. Il a acquis mon
» épée, et je la lui consacre. Le parti
» que j'adopte est périlleux; je renonce
» à tous mes avantages, je le sens ; mais
» la postérité et l'histoire m'attendent.

» Poussanville, je suis à la tête de
» quatre mille ligueurs. Henri s'est dé-
» claré leur chef suprême; mais je suis
» persuadé qu'ils ne recevront d'ordres
» que du duc de Guise. Je vous en remets
» le commandement. C'est au duc que
» vous devez votre grade actuel; vous
» voyez que notre position n'est plus
» la même. Faites ce que vous croirez
» convenable; moi, je vais me retirer
» à Biron, en attendant que le roi puisse
» me donner une armée.

» Je vous y suivrai, Monseigneur, » m'écriai-je! — C'est bien, c'est très- » bien, la Moucherie. Et vous, Pous- » sanville, à quoi vous décidez-vous? — » Monseigneur, je n'attends rien de la » postérité ni de l'histoire. — Je vous en- » tends, Monsieur. — Si j'avais, comme » la Moucherie, une femme que j'ado- » rasse; si j'avais, en vous suivant, la cer- » titude de la retrouver, je ne balance- » rais pas. — Monsieur, quel que soit le » motif qui ait déterminé la Moucherie, » et que vous pouviez vous dispenser » d'approfondir, il partira avec moi. »

Le maréchal venait d'autoriser Poussanville à puiser à la caisse. Il en fit deux parts, et il demanda au chef, qu'il abandonnait, s'il abusait de la permission qu'il avait reçue. M. de Biron lui répondit par un signe d'acquiescement, et la part de Poussanville fut aussitôt

chargée sur un des fourgons qu'il avait pris à Lusignan ou ailleurs.

Les deux généraux se quittèrent froidement, et je reçus l'ordre de faire les dispositions nécessaires pour monter à cheval à la pointe du jour.

En allant et venant, en demandant de nouveaux ordres, en les exécutant, je pensais à mes petites affaires. J'avais dix mille francs, et je n'étais, au fond, ni royaliste, ni guisard ; j'étais Colombien. J'ajouterai à cette somme, me disais-je, la moitié de la succession de mon père, qui est restée à Étampes, où ma mère vivra de l'autre moitié. Avec tout cela, j'achèterai une petite terre, sur laquelle sera une habitation simple, mais commode et propre. Là je vivrai avec Colombe, obscur, mais heureux. La culture de notre bien m'occupera pendant la journée. Co-

lombe se chargera des soins du ménage et de la basse-cour : nous aimons tous deux la volaille et les œufs frais. Elle m'apportera aux champs un dîner frugal, mais substantiel, qu'elle partagera avec moi. Le soir, elle viendra me prendre pour me reconduire dans l'asile du bonheur. Son bras est passé sous le mien ; nous nous regardons.... comme on se regarde quand on s'aime. Le chant des oiseaux a cessé ; le nôtre commence. C'est d'abord un cantique, auquel succède une chanson d'amour, et nous lui donnons une expression !

Notre petite servante nous attend sur le seuil de la porte. Elle tient dans ses bras notre nouveau né, que nous comblons de caresses. Bientôt il est suspendu au sein charmant de sa charmante mère. Le couvert est mis ; nous

soupons gaiement, et nous passons tous deux dans mon oratoire. Il est semblable à celui qu'avait arrangé Colombe à la Rochelle, et où je l'ai vue pour la première fois. Un cierge éclaire l'image de mon patron. Nous le remercions de notre félicité actuelle, et nous le supplions d'en prolonger le cours. Nous entrons enfin dans l'asile des amours et du mystère, et..... ahie, ahie, ahie! oh, quelle douleur! c'est mon sac de dix mille livres qui vient de me tomber sur le pied.

En vérité, le monde n'est qu'une lanterne magique, où les objets les plus disparates passent continuellement sous les yeux du spectateur. Le comte de Montpensier et le sieur de Villeroi arrivent à notre camp. Comment ont-ils su qu'ils trouveraient le maréchal près de Poitiers? ah! c'est

par la date de la lettre qu'il a écrite au roi. Ils lui demandent une conférence secrète : que lui veulent-ils?

Catherine fut effrayée enfin de la puissance des Guise. Elle sentit que le sort du roi était entre leurs mains, et elle connaissait leur ambition. Elle résolut de leur opposer encore le roi de Navarre et le prince de Condé. Messieurs de Montpensier et de Villeroi, apportaient au maréchal de Biron l'ordre de se réunir à eux; d'aller trouver Henri IV, à Bergerac, et de traiter de la paix avec ce prince.

« Elle sera signée, me dit Poussan-
» ville; mais elle ne durera pas. Le
» duc de Guise reprendra son ascen-
» dant, quand il le voudra. Il eût déjà
» frappé le grand coup, si les guerres
» précédentes n'eussent affaibli la
» France, et produit une espèce de

» famine, et les maladies qui en sont
» les suites ordinaires. Il ne veut pas
» régner sur des déserts.

» Le roi d'Espagne soudoie la forte
» armée qu'il a rassemblée. De petits
» corps de ligueurs sont disséminés
» sur toute la France. Je me garderai
» bien de licencier les miens. Quand
» toutes ces forces seront rassemblées
» et mises en mouvement, que leur
» opposeront le roi et les princes
» protestans? Le duc de Guise est
» tellement convaincu de sa supério-
» rité, qu'il permet à Henri III de
» faire la paix.

» Mais il la veut conforme à ses
» intérêts, et il a mis le comte de
» Montpensier, son parent, au nom-
» bre des ministres plénipotentiaires.
» qui vont traiter avec le roi de Na-
» varre. Il croit le maréchal de Birou

» dévoué à son parti, et il ne s'est
» pas opposé à sa nomination. Voilà,
» en peu de mots, l'exposé des motifs
» qui déterminent la conduite des uns
» et des autres. Quel que soit le résul-
» tat des négociations qui vont s'ou-
» vrir, les mains débiles du roi ne
» peuvent plus soutenir son sceptre.
» Il est là, et Guise n'a qu'à se baisser
» et le prendre. Tu vois que je ferais
» un acte de démence en m'éloignant
» de lui. J'entre avec toi dans tous ces
» détails, parce que je veux conserver
» ton amitié. Tu me trouveras disposé,
» dans tous les temps, à te donner des
» marques de la mienne. »

Je redevins la Mouche. Je recueillis le moindre mot; j'observai jusqu'aux physionomies. Je vis clairement que les plénipotentiaires étaient mus par leur intérêt personnel, qu'ils s'effor-

çaient de cacher sous de grandes phrases. Je fus convaincu que la religion était sacrifiée à des mesures politiques. Poussanville était le seul qui s'exprimât avec bonne foi.

Mais la Religion ! la Religion ! Le roi a juré de la faire régner sur toute la France, et d'exterminer jusqu'au dernier des huguenots ; et il va traiter avec eux, et il va opposer Baal au Dieu d'Israël ! Ainsi ses processions, ses macérations ne sont que des grimaces.

Ces pensées me mettaient en fureur, et j'étais tenté de rester avec Poussanville. Mais Colombe était à Biron, et Biron n'est pas éloigné de Bergerac. O mon patron, inspirez-moi ce que je dois faire ! il m'inspira de suivre le maréchal.

Nous partîmes. J'avais proposé à l'homme qui m'avait suivi depuis Sau-

rigny, de s'attacher à moi, et André y avait consenti. Des habits décens avaient remplacé ses haillons. Je causais avec lui, en marchant sur la Ville-Dieu, et sa conversation avait du charme. Lui parlais-je de Colombe, il répondait en homme sensible; de la Religion, il attribuait à la colère céleste les maux qui affligeaient la France. Faisais-je une citation latine, il achevait la phrase. Il se montrait instruit, de quelque sujet que je lui parlasse, et il devenait plaisant, quand je lui paraissais gai. C'était un homme de quarante ans, d'une figure agréable. Il me parut fort au-dessus de l'état où je l'avais trouvé à Saurigny, et même de sa situation actuelle. Il piqua ma curiosité, et il était naturel que je voulusse la satisfaire.

CHAPITRE III.

Histoire d'André.

André consentit volontiers à me raconter ses aventures. Nous n'avions rien de mieux à faire, lui que de parler, moi de l'entendre.

Je naquis à Angoulême, en 1537, sous le règne de François Ier, qui fut évidemment le père des lettres, quoiqu'il supprimât l'imprimerie, et qu'il inventât la censure. Mon père était un

riche fabricant d'Angoulême. Sa profession n'était qu'utile, et par conséquent peu considérée. Il viendra peut-être un temps où les hommes apprécieront les choses à leur juste valeur. S'il eût pu se choisir un père, il est vraisemblable que je serais le fils d'un roi.

Dans des temps de guerres, étrangères ou civiles, il faut choisir entre deux partis, l'encensoir et l'épée. L'encensoir met à l'abri de tous les dangers, et est brave qui peut; moi, je ne l'étais pas. Mon père penchait pour l'épée, parce qu'elle ennoblit, dès qu'on est parvenu au grade de capitaine, et il n'est pas de vilain qui ne soit bien aise d'être l'ayeul de petits gentillatres.

En conséquence, mon père m'avait acheté un mousquet, une épée, une hallebarde, et une cuirasse, de di-

mensions et d'un poids relatif à mes forces. Je ne regardais pas mon arsenal, et je jouais à la chapelle avec mes camarades. Ma mère avait grand soin d'entretenir ce goût naissant, parce que, disait-elle, elle n'entendait pas que je me fisse tuer pour des intérêts qui ne pourraient être les miens.

Ce que femme veut, Dieu le veut, et, par conséquent, son mari aussi. Mon père me fit entrer au collége des jésuites. On parle beaucoup de la morale relâchée des révérends pères. Moi, je confesse n'avoir jamais entendu, dans mon collége, un seul mot qui fût répréhensible, ce qui ne prouve rien, cependant, en faveur des jésuites, car s'ils ont des principes erronés en morale et en politique, ils ne sont pas assez insensés pour initier leurs bambins aux secrets de l'ordre.

Au reste, j'appris, sous eux, le latin, le grec, la géographie, l'histoire, les mathématiques, l'astronomie, la physique, et une mauvaise philosophie. C'est-à-dire, que j'appris, des hautes sciences, ce qu'il en fallait pour achever seul mon éducation, quand je sortirais du collége.

Ma mère mourut, et je la regrettai beaucoup, quoique ce fût une chose toute naturelle, et qui devait arriver un peu plutôt, ou un peu plus tard : tout ce qui commence doit croître, décroître et finir. Mon père me notifia qu'il allait me retirer du collége, parce que j'étais beaucoup plus savant que lui, et qu'ainsi j'en savais assez. Le père recteur lui dit qu'il avait préparé, pour la clôture de l'année scholastique, un exercice public, qui devait faire le plus grand honneur à sa maison

et à moi. Il le pria de ne pas me dérober aux éloges qui m'attendaient, et dont je me sentais si digne. Je joignis mes instances à celles du recteur, et mon père se rendit.

De ce moment, tout changea autour de moi. Les jésuites me comblèrent de marques d'amitié, et je les trouvai charmans. Ils me peignirent le monde comme un écueil, où je perdrais mon innocence et mon âme, et je frissonnai. Ils me vantèrent la sécurité dont je jouirais dans le cloître, et la haute considération que je partagerais avec eux. Je brûlai de me ranger sous les bannières de saint Ignace.

Le jour, où les prix devaient être distribués, jaillit enfin du sein de l'éternité. Jamais le soleil ne m'avait paru si brillant. Il me semblait ne s'être levé que pour éclairer mon triomphe. Déjà, je

me voyais, le front et les mains chargés de couronnes et de livres, traversant pompeusement les rues d'Angoulême, et suivi par d'inépuisables applaudissemens.

L'assemblée était brillante et nombreuse. Sur le premier banc étaient placés deux évêques : les jésuites aiment beaucoup à être bien avec les évêques. A la droite et à la gauche des deux prélats, figuraient leurs grands-vicaires, les curés et les vicaires d'Angoulême, sur qui leurs Grandeurs semblaient laisser tomber un rayon de leur gloire. Le président du bailliage, le procureur du Roi, les juges, quelques braillards d'avocats et un général étaient au second rang, comme de raison. Il est cependant écrit : qui prendra la première place, sera mis

à la dernière; mais on ne pense pas à tout.

Après les illustres personnages que je viens de désigner, étaient assises les femmes de qualité, jeunes, vieilles, belles et laides, parce que le grand roi Henri II, pensait comme le grand roi son père, le roi chevalier, qu'on doit porter respect aux dames. Or, il est du bon ton d'adopter, de proche en proche, les usages, les modes et les fantaisies de la cour.

Par derrière, étaient entassés et confondus le négociant, le fabricant, le savant, le poète, leurs femmes, leurs filles, le capucin, le récollet, le procureur et l'huissier à verges. Les domestiques et les cuisinières montraient humblement le petit bout de leur nez, à travers la fente de la porte d'entrée, qu'on avait laissée entrebaillée, afin

que chacun pût participer à la fête.

On commença, selon l'usage établi depuis la renaissance des lettres, par interroger le fretin, c'est-à-dire, les écoliers des basses classes. Ils expliquèrent Phèdre et le Cornelius-Nepos comme de petits anges, ce qui leur valut de la part de leurs régens de petites tapes sur les joues. Le tour des rhétoriciens, des philosophes vint ensuite. Ils brillèrent tous, parce que le programme avait été arrangé d'après leur capacité.

Moi, je ne voulus rien devoir à de petites intrigues de collége, et je me promis bien de m'ouvrir une route nouvelle, quand je serais interrogé.

Monseigneur l'évêque de Périgueux me fit l'honneur de me mettre en scène, et me demanda du latin et

du grec. Je badinai avec Horace, Térence, Saluste et Tacite; avec la théogonie d'Hésiode, et la retraite des dix mille de Xénophon. L'air d'incertitude avec lequel on m'écoutait, on me regardait me persuada que Monseigneur, son illustre confrère, et le clergé ne savaient pas un mot de grec, et n'entendaient de latin que celui de leur bréviaire. Je ne tardai pas à m'en convaincre.

Monseigneur de Cahors me demanda la traduction de quelques passages du premier livre de l'Éneïde. Je lui traduisis le second avec une verve, une chaleur dont je ne me croyais pas capable. Ce n'est pas cela, me dit à l'oreille le régent de rhétorique. J'allai toujours, et je racontai le sac de Troie, sans que personne se lassât de m'entendre, et cependant cette histoire est longue. Je fus couvert d'applaudissemens.

Toutes les physionomies exprimaient une vive satisfaction. Celles des jésuites seuls restèrent froides, et me parurent sévères.

En effet, mon espiéglerie pouvait être découverte; il est même étonnant qu'elle ne le fût pas. Monseigneur de Cahors eût trouvé très-mauvais que les jésuites fussent entrés, par leur silence, dans la mystification dont il était victime, et ils attendaient de lui un éloge pompeux dans son prochain mandement.

Il était tard, et la mort de Priam n'avait ôté l'appétit à personne. On résolut de terminer la séance, en m'adressant quelques questions, auxquelles je pourrais répondre en peu de mots. On me demanda l'histoire de la formation du monde. On s'attendait à une réponse de catéchisme, et je me jetai dans

les hauteurs de l'astronomie et de la physique.

« La terre, dis-je, est visiblement » une émanation du soleil. Elle est une » superfétation de son écume, qu'il » lança dans l'espace avec une force » qui lui imprima son mouvement de » rotation. Il est indubitable qu'elle fut » elle-même un noyau de feu. Les » traces de calcination qu'on rencontre » sur tous les points du globe attestent » cette vérité. Les volcans, d'ailleurs...» J'allais ajouter les plus belles choses du monde à ce premier exposé. Une voix aigrelette cria à l'hérésie; une seconde voix cria au matérialisme, une troisième à l'athéisme. Tout le monde se leva, vociféra, me menaça. On regardait les jésuites de travers : il fallait qu'ils fussent les instigateurs d'un petit drôle, qui n'avait pu ima-

giner les sottises qu'il venait de débiter. Les clameurs se dirigèrent contre eux. On entendait dominer les cris : A bas Loyola !

Les jésuites sont quelquefois embarrassés. Ils ne le sont pas long-temps : ils ont tant d'esprit et d'adresse ! Ceux-ci imaginèrent de prouver leur innocence en me chassant de la salle à grands coups de pied dans le derrière. Cet argument n'est pas sans réplique. Cependant il prévalut. Je rentrai chez mon père, sans prix, sans couronnes ; et au lieu de me consoler, il me dit que je m'étais conduit comme un sot.

On ne parla dans Angoulême que de l'écume du soleil qui forme des mondes. Il parut certain que je ne tenais pas ces idées des jésuites, puisqu'ils m'avaient donné des coups de pied dans le derrière. Elles ne pouvaient m'avoir

été communiquées que par mon père, avec qui j'étais en contact continuel. C'est ainsi que se communiquent la lèpre, et la petite vérole. Mon pauvre père savait à peine signer son nom.

L'écume brouillait toutes les cervelles; mais toutes s'accordaient sur un point : le délicieux spectacle de l'Estrapade était supprimé; on pouvait le suppléer, jusqu'à certain point, en m'enfermant avec mon père dans notre manufacture, et en y mettant le feu. Il est constant qu'il n'y a plus rien à répondre après cet argument-là.

Les plus zélés s'empressèrent de vider leurs buchers; d'autres se contentaient d'apporter de la paille. Nous ne nous doutions de rien, mon père ni moi. Je rêvais physique et lui multiplication. Mais il faisait vivre cent cinquante ouvriers, répartis dans tous

les bâtimens. Assez d'écume comme cela, crièrent-ils; du pain, du pain! Ils se jettent sur les fagots, les délient, et tombent à grands coups de bâton sur les assaillans. Ils en blessent une douzaine, et dispersent les autres, comme le vent de bise chasse devant lui les feuilles mortes.

On doit vouloir brûler ceux qui croient à la puissance de l'écume du soleil; mais on ne se soucie pas de se faire estropier, en tentant de faire une bonne œuvre. Les habitans d'Angoulême rentrèrent chez eux, et se remirent à leurs petites affaires : c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux. Les magistrats trouvèrent fort bon qu'on eût prévenu un incendie, qui pouvait consumer une partie de la ville. A la vérité, leurs maisons étaient voisines de notre manufacture.

Vous sentez bien, Monsieur de la Moucherie, que le couvent des jésuites et tous ceux de la ville me furent fermés sans retour. J'avais cependant une vocation prononcée; mais que doit faire un homme raisonnable, trompé dans ses désirs les plus chers? se consoler et rire, et c'est le parti que je pris.

« Savez-vous, M. André, que vous êtes » un grand philosophe? — Monsieur est » bien bon. — Mais que votre philoso- » phie est extrêmement dangereuse. » Où en serions-nous si nous admettions » vos idées sur l'écume du soleil? — » Monsieur voit bien que ce sont les » idées fugitives d'un enfant de quinze » à seize ans. Le temps les a effacées. — » Oh, tant mieux, mon cher André. Je » vous préviens que je suis très-zélé » catholique, et que je ne peux vivre

» qu'avec ceux qui partagent mes opi-
» nions religieuses. Nous entrons à la
» Villedieu. Après le dîner, vous me
» raconterez la suite de votre histoire.
» Elle m'amuse, mon cher André. —
» Je m'amuse aussi beaucoup en la ra-
» contant à monsieur. — Mais comment
» se fait-il que j'aie trouvé un homme
» comme vous mendiant à Saurigny? —
» Comme on a trouvé Denis de Syracuse
» maître d'école à Corinthe. — Il est
» impossible de mieux répondre. »

J'allai prendre les ordres de M. le maréchal. Il n'en avait pas à me donner. Il me recommanda seulement d'être prêt à remonter à cheval, quand il m'avertirait. Je voulais dîner, et le maréchal ne me dit pas un mot sur ce sujet important. Je m'adressai à son major-dôme. Il m'apprit qu'un capitaine d'infanterie ne peut avoir l'hon-

neur de manger avec les plénipotentiaires d'un roi de France; qu'il allait les faire servir; que les domestiques mangeraient ce qui resterait, et qu'il m'engageait à me pourvoir comme je le pourrais. « Le fourgon qui porte les » vivrés, ajouta-t-il, passera à la Ville- » dieu, pendant que nous nous y repo- » serons. Il sera à Civray aussitôt que » nous, et là, nous serons dans l'abon- » dance.

» Mais en attendant l'abondance, » me dit André, il est dur de ne pas » dîner. Je vais à la provision. — An- » dré, voilà un écu d'or. — Ce n'est pas » la peine de le changer. J'ai de la mon- » naie. — Ah, vous avez changé à Sau- » rigny, le doublon que je vous ai » donné? — Le voilà, Monsieur; » et il le tire d'une bourse complètement garnie. « Mais comment se fait-il donc,

» André, que je vous aie rencontré,
» demandant l'aumône à Saurigny? —
» Vous saurez cela, Monsieur, avant
» que nous soyons à Civray. »

Il part comme un trait, et revient, quelques minutes après, avec une grosse tranche de jambon, un quartier de pain bis, et une dame jeanne d'un petit vin blanc, qui n'était pas désagréable. « La philosophie, me dit-il, m'a » appris que pour conserver la tête » lucide, il faut garnir l'estomac. » Il ajouta que chaque paysan a des vivres; qu'il les cache soigneusement, parce qu'il craint également les catholiques et les huguenots; mais que la cachette s'ouvre à l'aspect d'un écu d'argent.

Il me semble que je ne devais pas tenir à l'étiquette avec un domestique, grand philosophe, et à qui je devais la faculté de dîner. Je me plaçai sous un

chêne, et j'invitai André à s'asseoir près de moi. Il prit, de nos provisions, ce qui lui était nécessaire, et il alla s'établir à quelques pas de moi.

Cet homme-là m'étonne de plus en plus, me disais-je. Il joint, aux qualités que je lui connaissais déjà, le tact des convenances. Pourquoi donc demandait-il l'aumône à Saurigny ?

Il vit les domestiques des ministres du roi qui préparaient les chevaux. Il courut brider le mien. Le signal du départ fut donné. Je me mis en selle; André sauta sur son mulet, et toute la caravane prit le chemin de Civray.

« André, où en étions-nous de votre » histoire, quand nous sommes arrivés » à la Villedieu?.... ah, tous les cou- » vens d'Angoulême vous furent fer- » més, et vous avez pris, en homme rai- » sonnable, le parti de vous consoler

» et de rire. » Il continua son récit.

Ce premier orage était calmé. Il s'en préparait un second, qu'aucune puissance ne pouvait conjurer. Mon père devint amoureux d'une jeune personne qui était très-jolie ; il n'y a pas de mal à cela ; qui avait beaucoup de vertu, ce qui est quelquefois un défaut capital. Mon père crut que c'était une qualité, et il l'épousa.

Le grand roi François premier avait fait en Italie, et ailleurs, de longues promenades, qui ne l'avaient pas toujours amusé. Le grand Henri II, son fils, crut devoir se promener ; mais dans ses États seulement. Il vint à Angoulême, où on lui donna des fêtes magnifiques : c'est l'usage. Les magistrats en font les honneurs ; c'est le peuple qui paie.

Le corps de la noblesse n'est pas

nombreux à Angoulême, et elle ne peut danser, sans élever jusqu'à elle quelques vilains, ce qui lui paraît très-désagréable; mais le besoin rapproche les hommes. Ma belle-mère était une trop jolie vilaine pour être oubliée.

Le roi lui fit l'honneur de danser souvent avec elle; il daigna quelquefois lui serrer la main. Il la lui serra plus fortement et plus long-temps, quand sa timidité lui permit de développer les grâces qui lui étaient naturelles.

Un roi ne s'en tient pas long-temps à des serremens de main. Le grand Henri II s'exprima en galant chevalier. Il tenait du grand François premier, son illustre père, le goût de la chevalerie, qui lui coûta un œil, dans un tournois qu'il donna, rue Saint-Antoine

à Paris, et la perte de cet œil entraîna celle de toute sa personne.

Ma belle-mère n'entendait pas le langage de la chevalerie. Elle regardait le roi d'un air étonné, en faisant ses pirouettes. Le roi s'exprima plus clairement, et lui fit comprendre qu'il voulait lui faire l'honneur de la déshonorer. Ma belle-mère laissa le roi pirouetter tout seul, et s'enfuit à l'extrémité de la salle.

Le roi l'y suivit, et la fatigua de ses adorations. Il adorait déjà Diane de Poitiers. Apparemment que deux amours peuvent se loger dans le cœur d'un grand roi.

Ma belle-mère, excédée, indignée, révoltée, sortit brusquement de l'hôtel-de-ville, et courut chercher un asile dans les bras de son mari. Le lendemain matin, deux jésuites, qui ne pouvaient

me pardonner mon écume, Montgommeri et sa garde écossaise entrèrent chez nous. Ils firent partout les plus rigoureuses perquisitions, et trouvèrent un livre que je n'y avais jamais vu. C'étaient les psaumes de David, mis en vers français par Marot. Il est clair qu'un exemplaire de cet ouvrage ne peut se trouver que chez un huguenot. On se conduisit d'après ce principe incontestable.

On enleva le livre, et ma belle-mère aussi. On pilla la caisse de mon père; on brisa ses instrumens de fabrication. La populace s'ameuta, grimpa sur les toits des bâtimens, et, en moins de six heures, il n'en resta pas une pierre à sa place.

Nos ouvriers n'avaient rien perdu de leur énergie; mais la garde écossaise protégeait les travailleurs, et ces pro-

tecteurs-là paralysent les bras les plus robustes.

Nous nous promenions tristement, mon père et moi, sur ces débris qui attestaient notre misère. Il ne nous restait plus rien au monde, et cela parce que ma belle-mère avait de la vertu.

Nous n'entendîmes plus parler d'elle, et le roi alla danser, et manger des pâtés à Périgueux.

Nous sortîmes d'Angoulême, et nous allâmes vendre à Cognac, quelques bagues qu'on n'avait pas pensé à nous voler. Nous eûmes bientôt mangé le produit de nos bijoux, et nous cherchâmes des moyens d'existence. Mon père eut le bonheur de tomber malade et d'être reçu à l'hôpital. Il y mourut, parce que sa femme avait de la vertu. J'assistai pieusement à ses funérailles.

C'est tout ce que je pouvais faire pour lui.

Cependant j'avais faim, et j'allais dans les maisons de Cognac, qui avaient le plus d'apparence, demander à manger, et des écoliers qui voulussent apprendre la physique et l'astronomie. On me demanda si je savais faire de l'eau-de-vie. Je répondis que non, et on me tourna le dos.

Le marquis de Marignan entra dans Cognac avec un détachement de cavalerie : il allait prendre le commandement des troupes françaises en Italie. Vous savez, Monsieur, que je n'ai pas l'humeur belliqueuse; mais je n'avais pas dîné. Il est de droit naturel que celui qui a faim prenne ce qu'il trouve. Les lois sociales ont décidé que celui qui n'a rien doit mourir de besoin, et j'ai toujours évité d'avoir des démêlés

avec la justice. Je m'enrôlai, pour avoir du pain. Me voilà forcé de regarder à droite, quand je veux porter la tête à gauche; d'avancer, quand je veux reculer; de trotter, quand je veux aller au pas; de ployer sous le poids d'un mousquet, d'une épée, d'une pertuisane, et tout cela parce que ma belle-mère avait de la vertu.

Je me trouvai à la bataille de Marcian, en Toscane. Je regardai derrière moi, et je vis qu'il m'était impossible de battre en retraite. Je tirai quelques coups de mousquet, en fermant les yeux. Après la bataille, mon capitaine prétendit que je m'étais comporté comme un héros, et il me donna la hallebarde. Me voilà chargé du commandement de dix hommes, que j'aurais voulu voir à tous les diables, avec le reste de l'armée, moi excepté. Mal-

gré sa victoire, le marquis de Marignan conclut une trève de cinq ans avec le duc de Milan. C'était bien la peine de faire tuer tant de monde!

On me conduisit dans la Picardie, et on m'y notifia que j'obéirais au connétable de Montmorenci. J'étais las d'obéir, et je voulais reprendre possession de ma personne. Mais j'avais des soldats devant moi, derrière moi, et des officiers voltigeaient à cheval sur les flancs des colonnes. Je fus encore forcé de me trouver à une bataille. Le duc de Savoie attaqua le connétable sous les murs de Saint-Quentin. Quel démon force à se battre des gens qui ne se sont jamais vus?

Les Français furent mis en déroute, et je voulus déserter, à la faveur du désordre et du tumulte. La foule des fuyards me porta jusqu'à la Fère, où

le duc de Nevers prit le commandement des débris de l'armée. Encore un commandant! Ils semblaient sortir de dessous terre.

Le duc de Nevers faisait bonne chère; mais il ne nous payait pas. Il ne nous donnait qu'un quart de ration par jour, et il défendit la maraude, sous peine de mort. Je ne concevais pas que lorsqu'un roi vole une province, il défende à ses soldats d'escamoter une poule. Je trouvai cet ordre injuste, ridicule, absurde, et je m'écartai dans la campagne. Je fus trouvé nanti d'un quartier de lard dont un bout dépassait le bas de mon pourpoint. On instruisit mon procès en cinq minutes, et je fus condamné à être pendu. Pendu, parce que ma belle-mère avait de la vertu!

L'armée de Saint-Quentin avait

beaucoup d'aumôniers. Mais au moment de la déroute, ces messieurs avaient pensé à se mettre en sûreté. Ils avaient jugé, avec beaucoup de sagacité, que le duc de Savoie poursuivrait les fuyards, et ils s'étaient dirigés sur Vervins. A notre arrivée, le clergé de la Fère s'était porté sur Soissons. Le duc de Nevers était très-bon catholique. Il ne voulut pas que je fusse pendu sans confession, et il me mit sous la garde d'une vingtaine d'hommes, pendant qu'on me chercherait un confesseur.

Le lendemain d'une défaite, le soldat n'est pas remis de la terreur qui lui paralyse les bras, mais qui donne une action incroyable à ses jambes. Le nom seul du duc de Savoie répandait l'alarme dans nos rangs. Une fausse alerte mit en déroute nos avant-postes. Mes gardes s'enfuirent les premiers. Je

dénouai, avec mes dents, les cordes qui garottaient mes mains, et je m'enfuis comme les autres.

A quelques lieues de là, je rencontrai Coligny, grand-amiral de France, quoiqu'il n'eût jamais mis le pied sur un vaisseau. Fait prisonnier à Saint-Quentin, il avait trouvé le moyen de s'évader, et quand on se sauve de prison, on laisse nécessairement ses bagages et ses domestiques derrière soi. Nous étions à pied tous les deux, assez mal vêtus l'un et l'autre, et, dans cette situation, un goujat et un grand amiral se ressemblent parfaitement. Malgré cette égalité, je l'abordai respectueusement; cela était tout simple : j'avais besoin de lui.

Un général, tout seul, ne joue pas un grand rôle; on n'est jamais orgueilleux que devant témoins. Le pourpoint

de monseigneur Gaspard de Coligny était percé au coude; sa fraise était sale, et il n'avait pas même une houssine à la main. Il n'y avait pas là de quoi trancher du grand seigneur. Aussi reçut-il fort bien mon hommage : il avait aussi besoin de moi.

Il me parla d'abord de la bataille de Saint-Quentin, des fautes qu'avait commises le connétable : je n'entendais rien à cela. Je lui répondis par des contes; je le fis rire, malgré sa triste situation, et il me demanda si je voulais entrer à son service. Vous sentez bien, Monsieur, que j'acceptai sans balancer.

« Ah, André, entrer au service d'un » hérétique, d'un huguenot! — Vou- » driez-vous bien me dire, Monsieur, » ce que vous eussiez fait à ma place? — » Hé, hé, André, je crois que j'aurais

» refusé. — Oui, à présent que vous » venez de dîner. Mais si vous n'aviez » rien pris depuis hier? — Je crois.... » je crois..... — Je crois, Monsieur, » que vous auriez fait comme moi. Je » continue mon histoire. »

Monseigneur Gaspard avait autant d'appétit que moi, et il avait caché quelques pièces d'or dans une de ses bottines. Il me proposa d'arrêter au premier village qui s'offrit sur la route. Je me chargeai de lui faire la cuisine : c'était un moyen sûr de dîner avant lui.

Nous trouvâmes là une méchante cariole, un mulet, et un paysan de bonne volonté, qui nous conduisirent à Laon. Quelques officiers, qui avaient conservé leurs chevaux, étaient arrivés avant nous sur la montagne à pic qui porte cette vieille ville. Le Français rit

de tout. Ces messieurs s'amusèrent un moment de notre grotesque équipage. Mais quand ils en virent descendre l'amiral, ils le saluèrent avec une gravité imperturbable, et ils lui offrirent des habits, des armes, et des rafraîchissemens. Pendant que monseigneur quittait ses guenilles, je m'emparai d'un vieux costume de clerc, qui se trouva là, je ne sais comment. Le plus fin sorcier ne se fût pas douté que j'eusse eu l'honneur d'appartenir à l'armée française. J'allai ensuite aider à l'amiral à terminer sa toilette.

Cet homme, qu'on eût pris, un quart d'heure auparavant, pour un des derniers officiers de l'armée, reparut avec ses grands airs. Aurions-nous plus de confiance en nos habits qu'en notre mérite?

L'amiral me conduisit à Paris, où il

allait remonter sa maison, et demander de nouvelles troupes à la cour. Depuis qu'il était richement vêtu, il ne me parlait plus que pour me donner des ordres. Il s'ennuyait, je le voyais bien; mais il s'ennuyait avec dignité. Son silence me permit de penser à ma nouvelle position.

Te voilà donc valet, mon pauvre André! Te voilà aussi soumis que lorsque tu étais soldat, avec cette différence, cependant, que tu peux quitter ton maître, et que tu étais cloué à ton drapeau. On prétend qu'il y a beaucoup d'honneur à se faire tuer d'un coup de canon, ce dont je ne suis pas convaincu du tout, et qu'un valet est un être dégradé.

Cependant les grands seigneurs ne sont-ils pas, sous des dénominations différentes, les très-humbles serviteurs

du roi, quand il a, toutefois, quelque chose à leur donner? Et puis, le grand capitaine Lahire n'était-il pas le varlet de Charles VII? Cela est prouvé par les cartes à jouer, où il est conservé sous la figure du valet de cœur. On a supprimé l'*r*, voilà tout. Or, si un fameux général fut le valet d'un roi, vous pouvez très-bien, Monsieur André, être celui du grand-amiral de France. Ce raisonnement me parut sans réplique.

Monseigneur Gaspard était très-content de mes services, et des plaisanteries que je me permettais, quand je le voyais disposé à s'en amuser. Il me menait partout avec lui, soit qu'il fît la guerre pour le roi, soit qu'il la fît contre lui. Quand on se battait, je me tenais aux équipages. Vous savez, Monsieur, que je n'aime pas la poudre.

Quand on voyage beaucoup, on a souvent de la peine ; mais on rencontre, parfois, quelque chose de bon. Nous étions à la Rochelle. Un fourbisseur vint prendre à monseigneur la mesure d'une cuirasse. Il s'était fait accompagner de sa fille, qui devait prendre celle des coussinets piqués, qui amortissent la dureté du fer. Je n'avais rien à faire, et je regardais la jeune fille. Elle était très-jolie, très-bien faite ; elle avait beaucoup de grâce ; j'étais dans l'abondance, dans le désœuvrement : rien ne dispose comme tout cela à devenir amoureux.

J'allais, tous les jours, chez le fourbisseur, et je trouvais toujours l'occasion de glisser quelques mots à Guillelmine. D'abord, elle se bornait à m'écouter ; bientôt elle me répondit, et très-tendrement : c'est la marche

ordinaire du cœur féminin. Je lui proposai de l'épouser. Elle rougit : c'est répondre.

Je demandai sa main à son père : il n'avait rien à refuser au valet favori de l'amiral. Je fis part de mes vues à monseigneur. Il me répondit que je ferais ce qu'il me plairait ; mais qu'il n'y a qu'un sot qui se marie dans la situation où j'étais.

J'avais vu qu'il dépendait de moi de faire une maîtresse. Mais on ne restait pas long-temps en place avec monseigneur Gaspard. J'aurais été obligé de laisser Villelmine à la Rochelle, et j'aimais pour la première fois. Mon titre de mari devait l'obliger à me suivre à ses risques et périls, et je priai un ministre calviniste de nous donner sa bénédiction.

« Ah! André, André! épouser une

» femme huguenote, et requérir le mi-
» nistère d'un prêtre de cette abomi-
» nable religion! Savez-vous bien, mon
» cher, qu'une telle union n'est qu'un
» concubinage, et que vos enfans, si
» vous en avez, sont des bâtards. —
» D'abord, Monsieur, je n'ai pas d'en-
» fans, et je n'en aurai pas, parce que
» je ne sais ce que ma femme est deve-
» nue. — Que mon saint patron vous
» amène à résipiscence. »

Nous rentrâmes en campagne, et cette fois monseigneur Gaspard allait se battre contre le roi, qu'il avait si bien servi à Saint-Quentin : la tête d'un homme est un magasin d'idées incohérentes et contradictoires.

Monté sur un superbe coursier, monseigneur marchait bravement, fièrement à la tête de ses troupes. Villelmine et moi, juchés chacun sur un

criquet, suivions l'armée à une distance convenable. Nous nous tenions la main, et nous nous disions les plus jolies choses du monde : on a toujours quelque chose à se dire pendant la première huitaine du mariage.

Le bruit du canon mit fin à nos madrigaux en prose. Nous regardâmes devant nous, et nous vîmes qu'on se battait vivement dans la plaine de Moncontour. Il s'agissait de savoir qui triompherait de Sixte IV ou de Calvin. On ne peut pas massacrer des hommes pour une plus belle cause.

Malgré les talens, la valeur et les efforts de l'amiral, Calvin fut vaincu. Monseigneur fit, dit-on, une retraite magnifique. Tout ce que je sais, c'est que nous entrâmes avec lui, et une partie de ses troupes, à Saint-Jean-d'Angély.

Les vainqueurs ne sont pas toujours généreux. La cour pensa que le parti Huguenot serait anéanti, si on pouvait se défaire de monseigneur Gaspard. Elle le fit condamner à mort par le parlement de Paris, et il n'était pas facile de mettre l'arrêt à exécution. Mais les gens d'esprit ne sont jamais embarrassés. On proclama qu'un prix de cinquante mille écus serait délivré à celui qui assassinerait l'amiral. Il est constant que le second moyen pouvait être plus expéditif que le premier.

Monseigneur avait un valet de chambre nommé Dominique d'Albe. Ce drôle-là faisait sa cour à Villelmine, même en ma présence, et un mari n'aime pas cela. Villelmine me protesta qu'elle ne l'écoutait pas, qu'elle ne l'écouterait jamais. Je ne savais trop qu'en croire. Mais un beau matin, elle

me prouva qu'on peut être fidèle à son mari, après trois mois de mariage. Elle vint me dire que Dominique apprêtait le déjeuner de monseigneur, et qu'elle lui avait vu mettre une pincée, elle ne savait de quoi, dans sa coupe de vermeil.

J'aurais pu lui demander ce qu'elle faisait à cette heure-là auprès de Dominique. Je ne pensai qu'à me débarrasser d'un homme dont les assiduités me tracassaient. Mon devoir, d'ailleurs, m'ordonnait de sauver la vie de mon maître. Je ne sais lequel des deux motifs fut le plus puissant, et c'est ce que je n'examinai pas : on n'ergote pas avec soi-même, quand on fait son bien personnel, et celui d'un homme qu'on veut conserver.

Dominique et moi entrâmes ensemble dans la chambre de monseigneur,

qui était loin de penser à mal. Il jouait tranquillement avec la petite chienne de notre hôtesse, qui l'avait pris en amitié. Le coquin plaça la coupe devant lui, avec un air d'embarras qui ne pouvait m'échapper, et qui confirmait ce que m'avait dit Villelmine. Je lui saisis fortement le poignet; j'arrêtai la main de monseigneur, qui déjà se portait sur la tasse, et je lui criai qu'il allait s'empoisonner. Dominique rougit, pâlit. Je le renversai sur le plancher, et j'appelai du monde. On présenta le bouillon à la petite chienne. Elle tomba aussitôt dans des convulsions, qui firent jeter les hauts cris à sa maîtresse. Elle se consola cependant en pensant que la vie du lieutenant-général de Calvin vaut mieux que celle d'un caniche.

Villelmine fut mandée. Elle déclara

ce qu'elle avait vu, et Dominique fut pendu, sans autre forme de procès.

Monseigneur passa au cou de Villelmine sa chaîne d'or, qui fit singulièrement valoir sa peau blanchette, et il la nomma femme de charge de sa maison. Il m'éleva à la dignité de valet-de-chambre, et, de ce moment, nous devînmes deux personnages importans.

Le prince de Béarn, aujourd'hui roi de Navarre, levait des troupes de tous les côtés. Il en faisait venir de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Angleterre. Il semblait que tout l'univers dût entrer dans cette querelle-là. La cour trembla, et fit la paix. Elle accorda aux huguenots tout ce qu'ils demandèrent. Défions-nous de nos ennemis, quand ils se montrent trop faciles.

On attira à Paris, par des lettres

remplies d'affection, et de magnifiques promesses, tous les chefs du parti protestant. L'amiral fut comblé de caresses, et gorgé d'or.

Nous dormions, tranquilles sur les apparences, et la foi des traités, dans notre maison de la rue de Béthisy. Tout à coup, le tocsin sonne; des coups redoublés font résonner les portes de la maison. Je me lève en tremblant; je m'habille à la hâte, et je ne perds pas la tête. Je prévois les événemens les plus sinistres, et je cherche à m'échapper.

Je rencontre, sur l'escalier, un grand nombre de forcenés, qui se pressent, qui se poussent, qu'une fureur aveugle porte vers la chambre de l'amiral. Je saute les degrés; ils n'ont qu'un but en ce moment, et leur rage est telle qu'ils ne m'aperçoivent pas.

Je parviens jusqu'à la rue, et déjà le pavé est couvert de sang. Les poignards brillent à la lueur des torches funèbres qui guident les meurtriers. Je me jette au milieu des morts et des mourans. Meurtri, à demi-écrasé par ceux qui passaient et repassaient sur mon corps tremblant, le reste de cette nuit affreuse s'écoula dans des angoisses inexprimables.

A la pointe du jour, les bras des assassins tombèrent de lassitude. Je me levai, et j'en vis un qui expirait, appuyé contre une borne. Ce malheureux tenait encore son poignard. Je le saisis. Je remarquai une croix rouge qu'il portait au bras. Je l'arrachai et je la fixai au mien, avec une bande de galon, que j'arrachai de mon pourpoint. Je n'avais plus rien à craindre. Je m'avançai vers la porte Saint-An-

toine. Mon poignard, ma croix, me tinrent lieu de passe-port. On me laissa sortir de Paris.

J'étais excédé, anéanti. Je tombai sur la route de Vincennes, et j'y attendis les événemens. Le mestre-de-camp Crillon, fidèle au roi, mais trop brave pour approuver des assassinats, sortit d'une ville souillée de crimes. Il passa devant moi, et me reconnut. Lorsque Coligny rentra dans Paris, Crillon, juste appréciateur du mérite, s'était lié avec lui. Il m'apprit la mort de son ami, et de tant d'illustres personnages. J'étais sans ressources. Il me prit à son service.

Je lui parlai de Villelmine. Je ne devais plus la revoir de long-temps.

Le malheur absorbe quelquefois nos facultés au point de nous rendre insensibles à tout ce qui n'est pas nous.

Je ne trouvai pas une larme à donner à une femme que j'avais aimée.

« Mais il me semble, Monsieur André, que vous n'approuvez pas cette » Saint-Barthélemy qui purgea la » France d'un sang impur. Savez-vous, » Monsieur, que le pape consacra cette » grande journée par les indulgences, » dont il combla ses auteurs, et par des » réjouissances publiques? Or ce qu'approuve et ce que blâme notre saint » père le pape doit être approuvé et » blâmé par tous les bons catholiques. » — Ma foi, Monsieur, je respecte infiniment les décisions de sa sainteté. » Mais si vous vous trouviez dans une » semblable échauffourée, donneriez-vous des bénédictions à ceux qui » vous poursuivraient le poignard dans » les reins? — Enfin, André, pourquoi demandiez-vous l'aumône à Sau-

» rigny? — M'y voilà, Monsieur, m'y
» voilà. — Il en est temps. Dans un
» quart d'heure nous serons à Civray. »

Je passai du service de M. de Crillon à celui de dix à douze seigneurs, d'humeur et de caractère tout-à-fait différens. Les uns ne me convenaient pas. Je ne convenais pas aux autres : on exige dans ses domestiques des qualités qu'on est souvent loin d'avoir soi-même. Depuis vingt ans je n'avais plus une volonté à moi, et je trouvai dur enfin de vivre toujours pour et par les autres. Je résolus de redevenir indépendant. et cette idée-là est une des plus entraînantes qui jaillisse du cerveau humain.

Le secrétaire d'état, Villequier, mon dernier maître, me dit un jour que j'étais un très-mauvais domestique, mais que depuis un mois je ne faisais

plus que ce qui me plaisait. Je lui répondis de travers; il me donna mon congé.

« Cependant, me dit-il, vous ne manquez pas d'une certaine intelligence. » — Monseigneur est bien bon. — Vous » êtes actif, quand cela vous convient ; » je vous crois même adroit, insinuant. » — Monseigneur voudra bien remarquer qu'avec ces qualités-là, on n'est » pas un mauvais domestique. — Enfin, » André, vous ne me convenez plus. — » Monseigneur, il n'y a pas de réplique » à cela.

» — Je vais vous indiquer un moyen » de gagner beaucoup d'argent, sans » dépendre directement de personne. » — Je l'adopte, sans balancer.

» — Il est difficile qu'un valet de chambre ne connaisse pas une partie des » secrets de son maître. Vous vous lie-

» rez avec celui du duc de Guise, et
» lorsque vous aurez découvert quelque
» chose d'utile au roi, et de bien cons-
» taté, vous recevrez cent pistoles. —
» Et qui me les paiera ? — Ce sera
» moi, Monsieur, et en voilà trente
» que je vous donne en avance.—Mon-
» seigneur, il n'est pas de moyen plus
» sûr de commander la confiance. »

On n'aborde pas facilement le valet de chambre du duc de Guise. Je commençai par me lier avec les domestiques en sous-ordre, et, de proche en proche, je parvins jusqu'au personnage que je devais faire parler. Je lui marquai des égards et de la déférence : tous les hommes sont sensibles à cela. Je lui contai des aventures plaisantes, et tout le monde aime à rire.

C'est un bon homme que M. Chopin. Il ne s'informa point de ce que j'é-

tais, de quoi je vivais. J'étais bien mis, j'avais de l'argent, je l'amusais, je ne lui demandais rien. Bien d'autres que M. Chopin ont été pris à ce piége-là.

Je découvris les relations intimes du duc de Guise avec le roi d'Espagne; M. de Villequier ne me donna que cinquante pistoles, par la raison très-simple qu'il n'en avait pas davantage. Le métier d'espion n'est pas honorable, et il faut, au moins, qu'il soit lucratif : je me décidai à tirer de l'argent des deux côtés.

Nous étions à Blois. Plus un théâtre est resserré, et plus les personnages se trouvent en contact. M. Chopin voyait souvent M. Péricard, secrétaire intime du duc de Guise, et je quittais peu M. Chopin. L'occasion qu'on cherche se présente toujours, quand on l'attend avec patience. Je trouvai le mo-

ment de présenter mes hommages à M. Péricard, l'homme le plus vain de France, après son maître. Je lui marquai le plus profond respect; je louai la profondeur de ses vues; je le déclarai digne d'être le premier ministre du roi de France, quel qu'il pût être, et il ne m'avait encore adressé que des monosyllabes; mais quand on a trouvé le côté faible d'un homme, on en fait ce qu'on veut: la flatterie l'enivre, et ne lui permet plus de réfléchir.

Vous veniez, Monsieur, d'arriver à Blois, porteur de dépêches pour le roi et le duc de Guise. M. Péricard me fit venir. « Mon ami, me dit-il, M. de Biron est un personnage de la plus haute » importance, et les deux partis veulent » se l'attacher. Cependant sa conduite » est équivoque. Il offre au duc de Guise » son épée et six mille ligueurs, et le

» roi lui envoie le bâton de maréchal » de France. Quels sont les véritables » sentimens de ce général? Voilà, mon » cher André, ce que je vous charge » de pénétrer. » Mon cher André! comme on caresse ceux dont on a besoin!

« L'émissaire du général va repartir » pour retourner à Poitiers. Vous le » suivrez, André; vous vous lierez avec » lui sur la route; vous vous mettrez » bien dans son esprit, et votre adresse » fera le reste. Voilà cent pistoles. A » votre retour, je doublerai la somme. » si je suis content de vous.

» — Mais, André, vous jouez près de » moi un vilain rôle. — Mais, monsieur, » vous ressemblez à ces gens, qui dès les » premières scènes d'une comédie veu- » lent en connaître le dénouement. Un » peu de patience, s'il vous plait. »

Je sortis de Blois avant vous, et j'allai vous attendre sur la route. Quand on est arrêté, et qu'on ne fait rien, on pense nécessairement. La commission dont j'étais chargé était épineuse. M. de Biron n'est pas plaisant, et si j'étais découvert, il pouvait me faire pendre. L'impression qu'avait faite sur moi la hart, à la Fère, n'était pas effacée, et je tiens beaucoup à la vie.

Je n'étais pas embarrassé de me mettre bien avec vous. « Monsieur André, » vous me prenez donc pour un sot? » — Au contraire, monsieur; mais on » est seul, avec un domestique or- » dinaire; quand on est seul on s'en- » nuie, et alors on est bien aise de ren- » contrer un compagnon, avec qui on » puisse causer. — A la bonne heure. »

La grande difficulté était de savoir à quel titre vous présenteriez au maré-

chal un homme bien mis, que vous-même ne connaîtriez pas. Si j'avais pensé à prendre un froc, à Blois, je n'aurais pas eu besoin de vous : on entre partout sous ce costume-là. Mais quel est le grand homme qui n'oublie pas quelque chose? « Vous êtes mo-
» deste, M. André. — Ouvrez l'histoire,
» monsieur, vous y verrez qu'un oubli
» fait perdre une bataille, ou surpren-
» dre une ville; qu'il envoie des conju-
» rés à l'échafaud; qu'il renverse un
» ministre en faveur, et fait disgrâcier
» une maîtresse. »

Je rêvais profondément, quand je vis un mendiant couché sur le revers d'un fossé. Son âne broutait à quelques pas de lui. Une idée lumineuse me frappa. Un moine entre partout; mais un mendiant n'est suspect à personne, et il a le privilége d'écouter à toutes

les portes. J'avais bien quelque répugnance à me couvrir des guenilles de celui-ci; mais dans les grandes occasions il ne faut pas être difficile.

Je proposai à cet homme de troquer ses haillons et son âne contre mes vêtemens et mon cheval. Il crut d'abord que je me moquais de lui, et cela devait être. Quand il me vit prendre sa modeste monture par le licol, et entrer sous un bouquet d'arbres; quand il me vit dépouillé de mon manteau, de mon juste-au-corps et de mes haut-de-chausses, il accourut et mit aussi habit bas.

L'effet d'une forte dose de jalap est tout au plus comparable à celui que j'éprouvai en endossant les livrées de la misère. Il fut si prompt, que je n'eus pas le temps de détacher ma valise de dessus mon cheval, et elle renfermait

mon petit trésor. Mon homme disparut comme un éclair, et je restai avec cette bourse, qui pendait à ma ceinture, et qui tomba à mes pieds, quand je me déshabillai.

Un philosophe tient peu aux richesses qu'il n'a pas, qu'il ne peut acquérir, ou dont la perte ne peut se réparer. Je regagnai la grande route, monté sur mon âne, vous attendant, et me grattant le devant et le derrière, par manière de passe-temps.

Vous passâtes avec votre Julien. La décomposition de vos traits, votre air d'exaspération me firent juger que vous n'iriez pas loin, et je me consolai de n'avoir qu'une aussi chétive monture. Le coursier qui s'arrête ne vaut pas un âne qui chemine toujours.

Je marchai jusqu'auprès de Saurigny, étonné de ne vous avoir pas joint

encore. Il entrait dans mon plan de paraître exposé à tous les besoins, et je lâchai mon âne à l'approche des premières maisons. Les ânes, comme les hommes, ne manquent jamais de maîtres; mon âne en aura trouvé un.

Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. Vous vous étiez arrêté à Saurigny, et vous y étiez dangereusement malade. Vous êtes jeune, bien constitué. On ne meurt pas du mal d'amour. Je présumai que vous guéririez, quoique vous eussiez un médecin, et je ne me trompai pas encore dans cette circonstance.

Il fallait attendre votre rétablissement, et soutenir dans Saurigny le rôle que j'avais adopté. Il me parut plaisant qu'un homme, qui, depuis long-temps, ne comptait que par vingt-cinq et cinquante doublons, tendît

humblement la main pour recevoir un denier, quand il avait encore trente pistoles dans sa bourse. La facilité avec laquelle j'appris les grimaces d'usage, avec laquelle j'imitai le ton lamentable de mes confrères, me donnait souvent des envies de rire, auxquelles je résistai cependant.

Mais un orage, que je n'avais pas prévu, se formait autour de moi. Messieurs mes confrères trouvèrent très-mauvais qu'un étranger, un intrus vînt exploiter avec eux la charité de leurs compatriotes. Ils me notifièrent que j'eusse à évacuer la place, ou à me décider à être jeté par dessus le pont. Je n'ai pas plus de goût pour la *noyade* que pour le fatal cordon. Cependant je ne voulais pas désemparer. J'allai trouver le curé. Je lui parlai; il parut s'inté-

resser en ma faveur, et il convoqua mes redoutables adversaires.

« Mes enfans, leur dit-il, l'homme » de la nature vivrait librement des » produits de la terre, et alors il n'au- » rait de contestation avec personne. » Le péché d'Adam a arrangé les » choses tout autrement. L'homme » social doit gagner sa vie par son tra- » vail, ou la tenir toute gagnée de ses » pères, ce qui est plus commode. » Hors de ces deux cas-là, il faut qu'il » vive du superflu des autres, ou qu'il se » brouille avec la justice. Pourquoi cet » homme-ci ne tendrait-il pas la main » comme vous? — Monsieur le Curé, » qu'il aille la tendre dans son pays. » — Mes enfans, je me crois obligé de » lui donner de quoi y retourner. D'où » êtes-vous, mon ami? — Monsieur le » Curé, je suis de Tunis. — De Tunis!

» — Je suis un des dix-huit mille es-
» claves que délivra l'empereur Charles-
» Quint. — Vous étiez bien jeune alors.
» — Monsieur le Curé, je n'étais pas
» né. Ma mère me conçut à Tunis, et
» elle accoucha dans la traversée. —
» Hé bien, il faut le renvoyer dans la
» mer. — Hommes durs que vous êtes,
» pensez donc qu'il est le fils d'une es-
» clave chrétienne, délivrée par l'empe-
» reur Charles-Quint. — Mais, monsieur
» le Curé, si les dix-huit mille esclaves
» délivrés par l'empereur, venaient
» tomber à Saurigny, que deviendrions-
» nous? — Vous le voulez absolument?
» Hé bien! il ira rejoindre les Espagnols
» que l'empereur a laissés sur la côte
» d'Afrique. Mais j'ai promis de lui
» donner ce qu'il lui faut pour retour-
» ner dans son pays; ma parole est sa-
» crée, et il y a loin d'ici à Tunis. Je

» viderai, dans ses poches, la caisse des
» pauvres, et tous les troncs de l'église.
» Alors, plus de distributions pour
» vous le dimanche. Jusqu'à ce que
» j'aie pu faire de nouveaux fonds,
» vous serez réduits aux deniers que
» vous amassez péniblement dans les
» rues de Saurigny. — Qu'il reste,
» Monsieur le Curé, qu'il reste! —
» Ainsi, la cupidité seule vous arrache
» un acte de cette charité que vous in-
» voquez sans cesse, et que vous ne
» savez pas pratiquer! » Le curé partit de ce texte, et il improvisa une instruction pastorale, qui tira des larmes de tous les yeux : le peuple passe facilement d'une extrémité à une autre. Ceux qui voulaient me noyer, une heure auparavant, m'offrirent ce qu'ils possédaient. Je refusai leurs *pites ;* mais il fut décidé que je resterais

à Saurigny. C'est tout ce que je voulais.

Le curé me tira à part. « Je ne suis pas » dupe, me dit-il, du conte que vous » venez de me faire ; mais j'ai feint d'y » croire, pour en tirer une leçon utile » à mes pauvres. Vous ne partagerez » pas leur pain ; vous n'y avez aucun » droit. Je veux m'assurer néanmoins » de la sincérité des dispositions qu'ils » ont manifestées. Je consens que vous » restiez ici quinze jours, pendant les- » quels je vous assisterai de ma bourse. » Allez.

» Vous revîntes, Monsieur, à la vie » et à la santé, ainsi que je l'avais pré- » vu. Je vous offris mes services ; » vous les acceptâtes. Vous savez le » reste.

» J'ai maintenant à vous faire con- » naître les motifs de mes derniers

» aveux, et surtout de celui des vues
» particulières que j'avais sur vous.

» On s'occupe sérieusement de faire
» la paix : les deux partis en ont égale-
» ment besoin. Le comte de Montpen-
» sier, parent du duc de Guise, est un
» des plénipotentiaires du Roi, et il
» n'accordera aux réformés que des
» conditions qui ne blesseront pas trop
» vivement les catholiques. Dans au-
» cune circonstance les princes protes-
» tans n'ont commencé les hostilités.
» Ainsi, il y a lieu de croire que cette
» paix sera durable, et, en temps de
» paix, personne n'a besoin d'espions.
» D'ailleurs, ceux qui font ce métier-là
» finissent toujours mal, et je vous le
» répète, Monsieur, j'aime à vivre.

» La perte de ma valise m'oblige à re-
» prendre du service, et je suis dégoûté
» de celui des grands. Je veux un maître

» qui voie en moi un homme. Je vous
» ai étudié, Monsieur, et je crois que
» vous me convenez parfaitement. Voilà
» encore pourquoi je me suis montré à
» vous à découvert. La vérité pouvait
» percer plus tard, et des réticences
» eussent amené des explications, qui
» vous eussent paru trop tardives pour
» être bien sincères. Je vous crois assez
» prudent pour ne parler à qui que ce
» soit de ce que j'ai fait depuis que j'ai
» quitté M. de Villequier.—Soyez tran-
» quille, André. Je ne vous compro-
» mettrai jamais. Je veux vous garder
» avec moi, et mon intérêt vous ré-
» pond de ma discrétion, si ma délica-
» tesse ne suffit pas pour vous rassurer.
» — Hé bien, Monsieur, je compte sur
» l'un et sur l'autre. »

CHAPITRE IV.

La Moucherie est admis dans l'intimité des plénipotentiaires du roi.

Nous continuions de marcher, les plénipotentiaires toujours renfermés dans leur cercle étroit; André et moi jasant et riant tout haut, sans craindre qu'on surprît nos secrets. Vingt fois le jour, je parlais de Colombe à mon confident, car on ne peut pas toujours rire. André se conformait toujours à mes idées du moment. C'est un homme

bien précieux que celui qui s'afflige, qui espère, et qui s'égaie avec nous !

Quand nous étions las de la terre, il me transportait dans l'espace. Nous visitions ensemble le soleil, la lune et les planètes. Il me faisait, sur tout cela, des contes fort intéressans, qui captivaient mon imagination; mais qui n'étaient pas toujours orthodoxes. Oh ! alors je l'arrêtais avec une force, une véhémence ! un peu de contradiction est très-favorable à la conversation. Elle en éloigne l'uniformité, qui amène l'ennui, et l'ennui est une terrible chose ! c'est une maladie de l'âme, qui, à la longue, tuerait le corps, si quelque secousse nouvelle ne la tirait de son apathie.

Agité par un sentiment dominateur, je ne craignais pas les tristes effets de l'ennui. Je revenais à Colombe, dès

qu'André perdait quelque chose de ses avantages; je cessais d'écouter pour descendre dans mon cœur, et j'étais sûr de trouver là des sensations toujours nouvelles.

Les grands seigneurs seraient trop heureux, s'ils avaient l'art de se dérober aux infirmités morales qui affectent l'espèce humaine. Nos plénipotentiaires bâillaient souvent dans leur coche. C'est le moment où, sans réflexions, on cherche chez les autres ce qu'on ne trouve plus en soi. La morgue, l'étiquette cèdent au besoin de se communiquer. L'habitude de voir toujours les mêmes figures fait disparaître quelque chose des distances que l'orgueil, ou l'ordre social a établies entre les hommes. Messieurs de Montpensier et de Villeroi me voyaient souvent voltiger autour de leur voiture.

Montpensier, le plus fier des trois, daigna enfin m'adresser la parole.

C'est ce que je désirais depuis longtemps. J'enrageais de ne rien savoir de ce que pensaient, de ce que projetaient ces messieurs. Je saisis, avec empressement, l'occasion qui se présentait. Je n'avais pas la philosophie et la richesse d'imagination d'André; mais quand je parlais de choses dont j'étais fortement pénétré, je m'exprimais avec facilité, et quelquefois même avec grâce. Le comte de Montpensier me fit d'abord de ces questions insignifiantes, auxquelles je ne pouvais guère répondre que par oui et par non. Le maréchal de Biron fit prendre une certaine tournure à la conversation. « Le » capitaine de la Moucherie, dit-il à » ses collègues, n'a pas encore vingt-un » ans, et cependant il a eu bien des

» aventures. Capitaine, racontez-les à » ces messieurs. » Il savait mon histoire par cœur; mais on partage toujours, plus ou moins, le plaisir qu'on procure aux autres.

Nous marchions à petites journées, par la raison, très-simple, que nous n'avions pas de relais. Nous allions tous au pas. Cependant on n'entretient pas les routes pendant les guerres civiles. Un cahot de la coche faisait perdre souvent quelques mots à mon illustre auditoire; un détour de quelques pas, qu'une ornière m'obligeait à prendre, coupait mon récit, et on commençait à m'accorder quelqu'attention. Ces Messieurs tinrent conseil sur la question de savoir si on pouvait m'admettre dans la coche, et on la traita devant moi, homme sans conséquence, que ne devaient pas blesser

les scrupules des grands. On finit par m'ordonner de donner mon cheval à mon domestique, et j'eus l'honneur de m'asseoir avec les plénipotentiaires du roi de France. Le petit frère Antoine assis avec les plénipotentiaires du roi de France ! quel honneur ! quelle fortune ! la tête m'en tournait.

On rit beaucoup et de la relique trouvée sur le champ de bataille de Montcontour, et de mes homélies, et de ma disgrâce auprès de madame de Montbason. Mais on était sérieux, attentif, on exprimait de l'intérêt quand je parlais de Colombe. Un amour, pur, innocent, passionné, a-t-il, pour les grands seigneurs, le charme de la nouveauté ?

Mon histoire finit, et on m'ordonna de rappeler mon valet. A cette interpellation, le cocher arrêta, et je des-

cendis de la coche, désenivré des fumées d'orgueil qui m'avaient dérangé le cerveau. Hélas, pensais-je, la faveur des grands se mesure sur le degré d'utilité, en tout genre, dont peuvent leur être les petits. Un buveur brise une bouteille vide; un grand jette, dans un coin, le hochet, dont il s'est amusé un moment.

Je fis part de mes réflexions à André, il les trouva fort justes; il regretta seulement qu'elles fussent le fruit de l'expérience. « Cependant, me dit-il, ce » dénouement-là était facile à prévoir.

» — Et vous, André, de quoi vous » êtes-vous occupé, pendant les courts » instans où j'ai été l'égal des plénipo- » tentiaires du roi? — Moi, Monsieur? » j'ai voyagé dans les astres : ce sujet- » là ne s'épuise jamais. Je rêvais que le » soleil pourrait fort bien être habité.

» — André, plus d'hérésies, je vous
» en prie. — Monsieur, nos livres
» nous instruisent de la manière dont
» le soleil fut formé; mais ils ne disent
» pas qu'il serve exclusivement à nous
» éclairer, et à nous chauffer. — C'est
» vrai, c'est vrai; mais des habitans
» dans le soleil! — Sans doute, Mon-
» sieur, ils ne sont pas faits comme
» nous. — N'importe, tout doit brûler
» là-haut. — Pourquoi cela, Monsieur?
» n'avons-nous pas, sur notre petite
» terre, une plante qui résiste à l'action
» du feu? — Et laquelle, André? —
» L'amyanthe, Monsieur; et après le
» jugement dernier, les méchans ne
» doivent-ils pas devenir incombusti-
» bles? — Ah! par exemple, ce que
» vous dites là, est très-orthodoxe, et
» me réconcilie avec vous. Oui, je com-

» mence à croire que le soleil pourrait
» fort bien être habité. »

Mon cheval, qui ne s'était pas élevé aussi haut que nous, broncha violemment. J'avais cessé de le tenir en bride, pendant que j'étais dans le soleil; je roulai par-dessus sa tête, et je me trouvai étendu dans la poussière. André me releva, m'épousseta et m'aida à me remettre en selle. « André, le soleil
» ressemble aux grands seigneurs; il
» nous rappelle à notre néant. Ne nous
» élevons plus si haut.—Soit, Monsieur;
» restons dans notre sphère. — Et par-
» lons de Colombe, un de ses plus
» beaux ornemens. »

Nous en parlâmes jusqu'à ce que nous aperçûmes enfin les clochers de Périgueux. C'était la première ville remarquable, par laquelle nous allions passer, depuis que nous avions quitté

les environs de Poitiers. Nos seigneurs me firent appeler, et me donnèrent plusieurs ordres. Le plus pressant était de faire arrêter toute la colonne, et je l'exécutai à l'instant. Le second fut que je m'en écrivisse un à moi-même. Il enjoignait au capitaine de la Moucherie de prendre avec lui quatre des valets les mieux tournés, les mieux mis, et les mieux montés; de partir avec eux, ventre à terre; de brûler le pavé de Périgueux, sauf à écraser quelque vilain; de descendre chez le commandant de la place, s'il y en avait un; dans le cas contraire, de m'adresser au bailli, et de lui enjoindre de recevoir les plénipotentiaires de sa majesté, avec les honneurs de la guerre.

Je présentai à la signature la pièce que je venais de rédiger, et mon goût

pour l'observation trouva de quoi se satisfaire amplement.

Qui signera le premier? « Ce sera » moi, dit le maréchal, parce que j'ai » l'honneur de représenter le roi. Moi, » reprit le comte de Montpensier, je » représente Monseigneur le duc de » Guise, mon parent, l'ami intime du » pape et du roi d'Espagne. Or, ces » deux souverains-là et leur représen- » tant en France, sont fort au-dessus » de votre Henri III qui... — N'allez » pas plus loin, Monsieur le comte, » et apprenez qu'un roi, quel qu'il soit, » est toujours le premier dans ses États. » — On *n'apprend* rien, Monsieur le » baron, aux princes de la maison de » Lorraine. — Ils peuvent avoir besoin » de leçons comme d'autres, Monsieur » le comte. — Ce n'est pas vous, au » moins, qui leur en donnerez. Voilà

» la lettre que vous écrivîtes, il y a
» quinze jours, à mon cousin le duc
» de Guise. Vous lui offriez six mille
» ligueurs, votre bras, votre épée, et
» vous vous disiez son très-humble
» serviteur. Le bâton de maréchal de
» France a donné une nouvelle direc-
» tion à vos idées, et je n'aime, ni
» n'estime les gens qui changent selon
» les circonstances. »

Le maréchal s'élance sur la lettre, et la met en pièces : c'est ce qu'il pouvait faire de mieux dans son intérêt présent et à venir.

« C'en est trop ! » s'écria Montpensier furieux. Il saute à terre, et il a l'épée à la main. Jamais on ne défia impunément un Biron. Le maréchal ne saute plus ; il descend de la coche, avec le plus beau sang-froid, et il se met en garde. Villeroi se précipite.

Il pare, avec son porte-feuille, les coups que se portent les combattans; il parvient à se faire écouter.

« Votre vie est-elle à vous, Mes-
» sieurs? Avez-vous le droit d'en dis-
» poser, avant que d'avoir rempli la
» mission dont vous êtes chargés? Vous,
» négociateurs d'une paix, dont la
» France a tant de besoin, vous ne rou-
» gissez pas de prévenir par un duel,
» les augustes fonctions auxquelles
» vous êtes appelés! Si les catholiques
» et les huguenots suivent le déplora-
» ble exemple que vous leur donnez,
» où s'arrêtera le carnage, et que pen-
» seront de vous la France et la pos-
» térité! »

J'étais sincèrement attaché au maréchal, et j'aurais volontiers baisé le bas du manteau de M. de Villeroi. En attendant l'effet de sa harangue,

je m'étais glissé entre les deux adversaires. Pour ne pas manquer à la modestie qu'exigeait ma position, j'avais laissé mon épée dans le fourreau; mais je présentais ma poitrine découverte au fer de M. de Montpensier. « Allons, » s'écria ce seigneur, en éclatant de » rire, ne voilà-t-il pas le petit frère » Antoine qui veut que je le tue! Par- » bleu, Monsieur le maréchal, il faut » qu'il vous aime bien, puisque vous » lui faites oublier sa Colombe. Et » M. de Villeroi, reprit le maréchal, en » riant à son tour, qui se fait un bou- » clier de son porte-feuille!» Le rire se communique comme la colère, M. de Villeroi rit, et quand tout le monde rit, une affaire est bientôt arrangée.

M. de Villeroi arrêta que les deux seigneurs, ayant eu réciproquement des torts, se feraient des excuses, et

qu'ils parleraient ensemble, pour que l'un n'eût pas l'air de ployer devant l'autre; qu'il n'y aurait ni premier ni dernier signataire, et que l'ordre dont j'étais porteur serait déchiré, dût-on n'être pas reçu à coups de canon dans Périgueux; qu'enfin, quand les articles du traité de paix seraient arrêtés à Bergerac, le comte et le maréchal tireraient à la courte paille pour savoir qui apposerait d'abord son noble seing au bas du traité.

Les deux premières conditions de celui qui venait d'être conclu furent exécutées à l'instant. On se prit la main, on s'embrassa, on remonta, en riant, dans la coche; moi, je sautai sur mon cheval, et la caravanne se remit en route.

Je caracollais autour de la voiture qui portait les destins de la France.

Le maréchal, le comte me regardaient avec une bienveillance marquée, et me souriaient quelquefois. Bon, pensai-je, je ne tarderai pas à être admis dans l'intimité de ces messieurs, et je connaîtrai les secrets de l'État. Quelle satisfaction pour un petit être comme moi d'en savoir autant que des potentats!

Hé, mais, où est André?... Je ne vois qu'un de mes mulets! il est attaché derrière un fourgon... Et l'autre? Mon philosophe s'est-il laissé tenter? A-t-il succombé à la tentation? M'a-t-il enlevé ma petite fortune? Faut-il que je renonce à ma maisonnette, à mon champ, à mes bosquets, que doit embellir Colombe, et que nous vivifierons ensemble?.... Réparation à la philosophie. Ma valise est sur la croupe du mulet; elle est intacte. Où donc

est-il allé avec l'autre? Il faut que cet homme-là soit bien peureux! Fuir devant deux épées qui ne le menaçaient pas! Ah! il se sera arrêté, après avoir eu perdu de vue le champ de bataille.

Nous voilà aux portes de Périgueux, et il ne paraît pas!... Oh, oh! mais c'est lui, c'est bien lui. Il vient à nous au grand galop. Je cours au-devant de lui.

Il a jugé, avec raison, que le duel n'aurait pas lieu. Il a pensé que la médiation de M. de Villeroi, et les pourparlers, prendraient au moins une heure, et il est allé préparer notre entrée solennelle à Périgueux. La ville est aux huguenots, ils y sont en force, et ils ont de l'artillerie; mais ces gens-là ne tirent pas le canon pour des catholiques. C'était bien la peine de mettre l'épée à la main! Cet incident-là

est un abrégé de l'histoire de presque tous les hommes, de presque tous les lieux, de presque tous les temps.

André, ne pouvant obtenir de bruit, a pensé au solide. On lui a promis sûreté pour messieurs les plénipotentiaires, en raison de leurs dispositions pacifiques. On leur a assigné des logemens spacieux et commodes. On a chargé un officier municipal de pourvoir à leurs besoins. Ainsi, l'homme qui avait eu l'ambition d'être le régulateur d'une fête, fut borné aux fonctions modestes de maréchal-des-logis.

J'allai faire part à leurs seigneuries de ce que mon valet venait de m'apprendre, et les éclats de rire recommencèrent. « Parbleu, dit le comte, nous » aurions bien dû réfléchir avant de » nous fâcher, que le Périgord recon- » naît l'autorité du roi de Navarre. Il

» est inconcevable, reprit le maréchal, » que cette idée-là ne nous soit pas ve- » nue. Avouez, Messieurs, poursuivit » le secrétaire-d'état, que nous nous » sommes conduits tous trois comme » des enfans. Cela prouve, messieurs, » continuai-je, que l'homme, toujours » si vain, souvent si content de lui, est » enfant à tout âge. »

Je me mordis la langue, après avoir émis cette audacieuse observation; mais je reconnus qu'on peut tout dire aux grands, pourvu qu'on ait le bon esprit de savoir choisir le moment. On était gai, et on me proclama, en riant, le plus grand philosophe qui ait paru depuis Aristote. Je me gardai bien de demander au maréchal si Aristote était grec ou romain.

Nous entrâmes à Périgueux, comme de simples particuliers. André nous

conduisit aux logemens qui nous étaient destinés, et messieurs les plénipotentiaires daignèrent lui adresser quelques mots de satisfaction.

« Nous voilà à Périgueux. Nos che-
» vaux, nos mulets ont marché pen-
» dant cinq jours; ils ont besoin de
» repos : il faut passer ici la journée de
» demain. Qu'y ferons-nous, au milieu
» de gens qui ne nous accordent pas la
» moindre attention? — Nous bâille-
» rons. — Bâiller pendant tout un
» jour, c'est un peu long! — Allons,
» capitaine la Moucherie, savez-vous
» encore quelques historiettes qui puis-
» sent nous amuser ou nous endormir? »
Je ne balançai pas à répondre qu'oui, et, par Saint-Antoine, je ne savais pas ce que je leur dirais; mais j'arrivais à mon but.

« Allons, capitaine, vous mangerez

» avec nous, et sans que cela tire à » conséquence. — Il est tard. Nous al- » lons souper et nous coucher. — Mais » qu'il arrange son répertoire pour de- » main à l'heure de déjeûner. »

Je savais déjà, avant que de me mettre au lit, qu'il existait, en France, un troisième parti qu'on appelait *les politiques;* qu'il avait pour chef de grands seigneurs catholiques et huguenots, qui voulaient sincèrement le bien de l'État; que les inférieurs, répandus dans toutes les provinces, y prêchaient le besoin et l'amour de la concorde. Ces détails-là n'offraient rien de piquant à ma curiosité, et j'avais, en les recueillant, étouffé quelques bâillemens.

André me déshabillait : je commençais à jouer le petit seigneur. Je lui parlai des politiques. Nous raisonnâmes; nous sentîmes que des gens qui sont

partout, et ne se rassemblent nulle part, ne peuvent avoir d'influence marquée dans des temps de trouble, et surtout de fanatisme; que si le duc de Guise craignait de les attaquer ouvertement, il calomnierait, avec succès, un parti qui offrait l'amalgame scandaleux de sectaires des deux cultes; et, en effet, les politiques tombèrent plus tard, par cela seulement qu'ils étaient hommes de bien.

André et moi tenions peu à la politique et *aux politiques*. Nous nous mîmes chacun dans un bon lit, André pour dormir, moi pour rêver à Colombe.

Je m'éveillai en me frottant les oreilles, en me frappant le front, et il n'en sortit rien. On vint m'avertir que le déjeûner était prêt; il fallait que je parlasse, et je n'avais rien à dire.

Heureux Jodelle, Pibrac, Ronsard, qui aviez le talent de payer, en bons mots, les dîners que vous donnaient les grands, pourquoi mon patron ne m'a-t-il pas accordé votre inappréciable mérite?

Il m'inspira de raconter à leurs seigneuries l'histoire d'André. Elle leur plut assez : c'était quelque chose. Mais il en fallait une pour le dîner, une autre pour le souper. Oh, qu'il est difficile d'être amusant, surtout quand on cherche à l'être !

J'avais été plusieurs fois interrompu dans mon récit. Il nous vient quelquefois des idées soudaines qui nous échappent, en quelque sorte, malgré nous. J'avais recueilli, au passage, des mots, qui n'étaient pas sans intérêt. Je savais, en me levant de table, que le maréchal tenait, de bonne foi, au

prince à qui il devait le bâton; que Villeroi tenait d'aussi bonne foi à sa place; que le comte tenait exclusivement à sa famille. En effet, l'élévation du duc de Guise était le garant de la sienne. Je reconnaissais toujours que l'égoïsme est le grand régulateur de la conduite des hommes; mais je vis avec un plaisir inexprimable, que tous trois étaient les ennemis prononcés de ce redoutable huguenot, de ce chef d'un parti infâme, que dirigeait Satan lui-même, de Henri de Navarre enfin.

Je me promenais par les rues de Périgueux, le nez en l'air. Je regardais ce qui se passait du sol au haut des cheminées. Je cherchais le sujet d'une anecdote, et je n'en trouvais pas. Pourquoi tant de gens ont-ils l'imagination si riche, et le plus grand nombre l'a-t-il si pauvre? André ferait, là-dessus,

une dissertation métaphysique très-savante, mais qui sentirait l'hérésie. Je ne lui parlerai pas de cela.

Je rentrais, déterminé à bien dîner, et à me taire. Je trouvai mon philosophe, qui tenait par la tête, une femme d'un certain âge, qui baisait ses joues sèches avec transport, et qui lui mettait sa bourse dans la main.

« Comment donc, André, auriez-» vous retrouvé votre Villelmine, votre » épouse chérie ? — Pas tout-à-fait, » Monsieur ; ce n'est que ma belle-» mère. »

Il va me raconter une histoire, qui me tiendra lieu de celle que je n'ai pu trouver pour le dîner.

La belle-mère et les psaumes de Marot avaient été mis dans une voiture particulière, bien fermée, et escortée par vingt Ecossais, qui ne savaient pas

un mot de français. Ainsi les exclamations de la très-jolie vilaine se perdirent dans le peu d'air que contenait sa coche.

Le capitaine Montgommeri était un homme à toutes mains. Il plaça la belle affligée dans une chambre richement meublée, et il mit des sentinelles à la porte et aux fenêtres, avec l'ordre de prévenir un coup de tête : il savait de quoi est capable une femme réduite au désespoir.

Bientôt des valets, chargés des plus beaux atours, de pierreries, de perles, se présentèrent, et étalèrent ces richesses aux yeux de la belle-mère, qui, dit-elle, ne daigna pas les regarder, ce qui est un peu difficile à croire.

Quoi qu'il en soit, le roi, persuadé que tant d'éclat laissait la belle sans défense, ne tarda pas à paraître. A son

aspect, les Écossais se retirèrent respectueusement.

Un grand roi est persuadé qu'il doit soumettre enfin la plus rebelle, et cela est arrivé quelquefois. Le grand Henri II adressa, à l'objet de ses vœux, les choses les plus touchantes, les plus délicates, les plus spirituelles, car il avait infiniment d'esprit, à ce que lui disaient ses courtisans. Il trouva fort extraordinaire que la dame ne lui répondît pas un mot. Il la jugea très-bornée, mais elle était si jolie! Et une femme ne peut pas tout avoir.

Le grand roi jugea à propos de joindre le geste aux paroles, et il se montra très-gesticulant. La dame avait des ongles superbes, et elle savait s'en servir dans les grandes occasions. Elle les imprima sur la figure de sa majesté, auprès de l'œil, de celui même que

Montgommeri creva plus tard. Une fatalité était attachée à cet œil-là.

Le roi sortit furieux, en déclarant à sa belle qu'elle n'était qu'une sotte et une vilaine, indigne de l'honneur qu'il voulait lui faire. Comme un grand prince ne reprend jamais ses présens, il la laissa au milieu de ses richesses, et il continua sa majestueuse promenade, avec son œil éraillé.

La vertu n'exige pas d'une femme qu'elle méprise des choses qui deviennent le prix d'une victoire pénible, remportée sur elle-même. Elle considéra, avec satisfaction, ses nouvelles propriétés; elle se baissa même pour ramasser la bourse que le roi avait laissé tomber, en gesticulant.

Son premier soin fut d'envoyer un exprès à Angoulême : elle brûlait d'avoir des nouvelles de l'époux qu'elle

adorait. Elle apprit bientôt qu'il était complètement ruiné.

Une femme est bien aise de savoir si elle est veuve ou non. Dans le premier cas, ses richesses étaient à elle seule, et cela méritait quelqu'attention.

Elle dépêcha un second courrier, chargé de s'informer, dans les villes voisines, de la destinée de son époux. Celui-ci lui rapporta son extrait de mort, signé de l'hôpital de Cognac. Elle se couvrit de crêpes noirs de la tête aux pieds, ce qui, très-souvent, ne prouve rien.

La dame n'avait qu'une vertu, la chasteté. C'est beaucoup, sans doute; mais cela ne suffit pas. Elle crut ses richesses inépuisables, et elle résolut de vivre somptueusement. Il est un genre d'hommes qui se glissent partout, qui vivent partout, et dont les revers

n'éteignent pas la persévérance. La dame voulut réaliser, cela était nécessaire, et un honnête israélite lui donna moitié de ce que valaient ses bijoux.

La prévoyance est une qualité; l'économie, bien entendue, est presque une vertu. La jolie dame n'avait ni l'une ni l'autre. Elle se jeta dans le grand monde; elle donna des dîners; c'est le moyen d'avoir des amis. Mais elle ignorait ce que l'expérience a appris des milliers de fois, c'est qu'on doit peu compter sur ces amis-là.

Elle commença à réfléchir quand elle n'eut plus que cinquante doublons; c'était s'y prendre un peu tard. Elle supprima les dîners, et elle fut abandonnée, selon l'usage. Cette vérité est tellement connue, qu'il y a presque de la trivialité à la rappeler.

L'abandon, cependant, ne fut pas

général. Il y avait à Périgueux, comme ailleurs, de ces hommes qui spéculent sur les besoins d'une jolie femme. Celle-ci reçut des propositions, et elle n'égratigna personne, parce que les amateurs jugèrent à propos de prendre des intermédiaires. Chacun garda ses yeux, et elle sa vertu.

Cependant elle se trouva vis-à-vis de son dernier doublon : c'est un triste tête à tête. Elle s'en servit pour se rendre à Limoges. Périgueux avait été témoin de son faste, et allait l'être de sa misère : cette ville ne lui convenait plus.

Elle chercha à se procurer, à Limoges, des moyens d'existence : elle ne savait qu'être sage. Elle fut contrainte de descendre à l'état de domesticité. Personne ne voulut d'elle, parce qu'elle était inconnue, et que sa mise, élégante encore, ne donnait

pas une haute idée de ses mœurs. Les hommes sont loin d'être infaillibles, et la vertu peut avoir, à leurs yeux, les apparences de la galanterie, ou de quelque chose de pis.

La dame se résolut à subir la dernière humiliation, à laquelle elle put se résigner. Elle revint à Périgueux, et elle y demanda du service.

Oh! toutes les portes lui furent ouvertes. Quel plaisir pour les Périgourdines de commander à celle qui les avait éclipsées, et qui avait eu l'insolence de donner des tentations à quelques-uns de leurs maris!

Elle débuta par être femme de charge d'une dame qui lui disait les plus jolies choses du monde, quand elle était dans l'opulence; mais qui était acariâtre et caustique. La belle-mère n'a-

vait pas la vertu qui détermine à se soumettre à sa destinée.

Elle entra, en qualité de femme de chambre, chez la plus jolie personne de Périgueux, après elle. Elle l'habillait mal, elle la coiffait de travers : c'était un moyen sûr de lui déplaire à l'excès. Elle reçut son congé, et elle alla chercher fortune ailleurs.

Elle fut chargée, dans une troisième maison, de raccommoder le linge. Elle y trouva l'avantage d'être seule dans une chambre, et par conséquent de ne pas craindre les traits malins dont l'accablaient ses premières maîtresses. Mais elle faisait des reprises qui ressemblaient à des coutures, et elle fut renvoyée. C'est une triste chose de n'être que jolie et vertueuse, quand on manque de tout.

Elle était fortement constituée. Une

blanchisseuse, pour qui elle avait eu des bontés, la recueillit avec humanité. Voilà celle qui avait pu être la maîtresse d'un roi, frottant au cuvier, et s'écorchant les poignets. Quelle chute! Cependant la maîtresse blanchisseuse n'avait jamais eu de prétentions à la beauté, et ne connaissait pas l'art de faire des épigrammes. L'ouvrière était fort tranquille, pourvu qu'elle travaillât du matin au soir, le temps donné aux quatre repas excepté.

On salit beaucoup de fraises, quand on voyage par un temps sec. Un valet de confiance avait rassemblé celles de leurs seigneuries et était allé chercher une blanchisseuse. Il tomba chez la maîtresse de la beauté déchue, et celle-ci reçut l'ordre d'aller prendre le paquet.

André était désœuvré. Il causait

avec les domestiques des plénipotentiaires, qui, en ce moment, n'étaient pas plus occupés que lui. On tient toujours au lieu où on est né. André parlait d'Angoulême, quand sa belle-mère entra. Elle prêta d'abord une oreille attentive, et se mêla bientôt à la conversation. De souvenir en souvenir, de rapprochement en rapprochement, on arriva à la reconnaissance théâtrale, dont la fin m'avait frappé.

« Hé bien, André, que ferez-vous » pour votre belle-mère? — Com- » ment, Monsieur, ce que je ferai! J'ai » fait tout ce que je pouvais faire : je » lui ai donné jusqu'à mon dernier » écu. — Mais des soins? des consola- » tions? — Des soins? nous partons de- » main. Des consolations? Je suis valet, » et elle blanchisseuse, parce qu'elle a

» eu de la vertu. Je me console : qu'elle
» fasse comme moi. »

Je ne manquai pas de raconter, au dîner, l'histoire de la belle-mère. Elle parut amusante et instructive, et on me proclama homme d'esprit. Que de gens brillent dans le monde, et n'ont, comme moi, que de l'esprit d'emprunt !

L'homme d'esprit ne trouva rien à dire au souper. Il s'aperçut que leurs seigneuries ne seraient pas fâchées de parler à leur tour. Il écouta : cela mène toujours à quelque chose.

Il apprit quelle était la composition et l'esprit de la sainte ligue. Elle avait à Paris un comité, qui réglait, qui dirigeait tout, d'après les ordres de Guise. Ce comité enrôlait des ligueurs, et faisait des quêtes, sous le prétexte de pourvoir au nettoyage des rues.

Déjà il avait recueilli trois cent mille écus. Il avait des agens dans toutes les provinces, à qui il faisait passer ces fonds, et partout on trouve des hommes avec de l'argent.

Le roi d'Espagne avait, dans chacun des quartiers de Paris, un payeur, qui soldait, à la fin de chaque semaine, tous les gens du peuple qui s'étaient agrégés à la ligue. Des chefs, choisis par le comité, dans toutes les classes de la population, faisaient chaque jour des enrôlemens nouveaux, et bientôt la capitale du royaume appartint au duc de Guise.

On arrêta enfin le plan de la journée des barricades, et on pressait le duc de le mettre à exécution. Il ne jugeait pas le moment favorable.

Des courriers allaient sans cesse de Paris à Blois, et de Blois à Paris. Ca-

therine avait des espions, qui valaient bien monsieur André. Elle connut le danger qui menaçait elle et le roi. Elle se hâta de traiter avec les huguenots : il lui fallait un appui contre la maison de Lorraine. Le duc se trouvait contraint à jeter son masque, ou à ne mettre aucun obstacle à la paix. Il fit porter le comte de Montpensier au nombre des plénipotentiaires. Voilà tout le secret des négociations précipitées qui allaient s'ouvrir.

On sent bien que je ne recueillis pas ces renseignemens d'une manière suivie. Le maréchal avait de l'esprit naturel, et il était franc et loyal. Monsieur de Villeroi était fin; M. de Montpensier n'était que fier. Villeroi n'avait besoin, pour lui arracher des mots, très-significatifs, que de piquer son amour-propre. Ce sont ces mots, échappés

par intervalles, que je viens de mettre en ordre.

Nous étions sur la route de Beauregard, et je causais avec André. « Je » vois, lui dis-je, que jamais on ne » doit désespérer de rien. Vous avez » retrouvé votre belle-mère; pourquoi » ne retrouveriez-vous pas votre Villel- » mine? — Si je la retrouvais, je la re- » prendrais; il le faudrait bien. — Il le » faudrait bien! Cette femme, si jeune, » si jolie, n'a-t-elle plus de droits sur » votre cœur? — Cette femme, si jeune, » si jolie, a trente-six ans, et elle a » perdu ses attraits, qui consistaient » uniquement dans sa fraîcheur. Je la » reverrais sans peine et sans plaisir. » — Qu'est devenu l'amour qu'elle vous » avait inspiré? — Il s'est éteint, par- » bleu, victime du temps et de l'ab- » sence. Il se fût peut-être évanoui

» plus promptement, si nous fussions
» restés ensemble. Nous ne sommes ici-
» bas que des passagers. Nos sensations
» sont passagères et fugitives comme
» nous. Cette vérité est tellement dé-
» montrée, que les lois ont essayé de
» combattre la nature. L'ordre social
» ne peut exister que par la distinction
» des familles. Il a fallu, pour le mainte-
» nir, rendre le mariage respectable, et
» on se fatigue, assez communément,
» de ce qu'on est forcé de respecter.

» — Que dites-vous là, André! Moi,
» je me fatiguerais de Colombe, si
» belle, si jolie, si candide, si aimante!
» Cela est impossible. — Monsieur, la
» passion voit tout éternel, et la nature
» veut que tout finisse. — André, vous
» calomniez mon cœur, et cela me dé-
» plaît singulièrement. — Je ne veux
» pas déplaire à Monsieur, et je me

» tais. Je le prie seulement de vouloir
» bien remarquer que je n'ai fait que
» répondre à ses questions. »

Nous continuions de marcher, et je rêvais profondément à ce qu'André venait de me dire. Quelques exemples, présens à ma mémoire, fortifiaient ses assertions. Mais je conclus, après avoir bien réfléchi, que Colombe et moi devions faire exception à une règle, à peu près générale.

Nous arrivâmes à Beauregard, où on devait souper et coucher. Je me présentai au moment où leurs seigneuries allaient se mettre à table: leur ordinaire me convenait beaucoup. La fantaisie des historiettes était passée, et on me notifia, avec assez de ménagement, que je n'aurais pas l'honneur de souper avec messieurs les plénipotentiaires. J'allai trouver André, et je

le chargeai de faire un tour à l'office. Il ne parut pas étonné de ma mésaventure. « Les grands, me dit-il, » ressemblent au soleil, qu'il faut ne » voir que de loin. Les petits, qui ont » l'ambition d'en approcher, se brûlent : vous l'avez déjà dit. Pour être » heureux, autant que le comporte » notre organisation, il faut vivre avec » ses égaux. »

Il me fit souper, et très-bien. Nous jasâmes d'amitié, et je reconnus la vérité de ce qu'il m'avait rappelé quelques minutes auparavant. Qu'étais-je à la table de leurs hautes puissances? Un complaisant, obligé de les amuser. Si je me mêlais à la conversation, qui, de loin en loin, coupait mes récits, il fallait réfléchir avant que de parler, peser mes paroles, éviter celles qui pouvaient déplaire, en chercher qui fussent

flatteuses sans fadeur. Quelle contrainte, et que de difficultés !

Ces messieurs m'avaient proclamé homme d'esprit, sans doute pour justifier la bonté avec laquelle ils m'avaient admis à leur familiarité. L'homme d'esprit n'est, auprès d'eux, que ce brillant et frêle joujou, que brise un enfant qui en est fatigué. Homme d'esprit, parlez; homme d'esprit, amusez-nous; homme d'esprit, taisez-vous; homme d'esprit, retirez-vous. Voilà, avec des circonlocutions et les ménagemens prescrits par la politesse, à quoi se réduit le protocole des grands à l'égard de leurs inférieurs.

Mais ne tiens-je pas, à l'égard d'André, la conduite qui me blesse dans messieurs les plénipotentiaires? Il est plus savant que moi, plus gai que moi, et il y a moins loin de mon valet à moi,

que de moi aux ministres du roi de France. Ma foi, l'homme est le même dans toutes les conditions où le sort l'a placé. Il veut dominer, et celui qui ne peut commander à personne, a un chien.

Le désir de savoir de quoi s'occupaient leurs seigneuries mit un terme à mes réflexions philosophiques. Je ne manquais pas de prétextes pour entrer dans leur salle à manger. C'était un papier à remettre à M. le maréchal; un mot obligé à lui dire à l'oreille; des ordres à prendre pour le lendemain, et, en allant et venant, je saisissais toujours quelque chose à la dérobée.

Ces messieurs conféraient, avec le plus grand sérieux, sur la manière dont ils aborderaient le roi de Navarre. Faut-il faire tant de façons avec un huguenot? Ils calculaient les hon-

neurs qu'ils rendraient à un prince, qui n'avait, entre lui et le trône de France, que le frère de Henri III. Pressentir qu'un huguenot règnerait un jour sur nous, c'est être soi-même hérétique, relaps, renégat. Cette idée me mettait en fureur.

« Ah! dis-je à André, Poussanville » juge bien les grands : ils n'ont pas de » religion. — Monsieur, on prend un » masque pour aller au bal, et on le » jette quand on n'en a plus besoin. »

Le maréchal me fit appeler après le souper. Il me dicta, pour le roi de Navarre, une lettre qui lui annonçait l'arrivée des plénipotentiaires à Bergerac. Il n'y avait pas un mot qui ne fût respectueux. Quelques phrases paraissaient dictées par une sensibilité profonde : leurs seigneuries espéraient que sa majesté mettrait un terme aux maux

qui affligeaient la France, par une paix conclue à des conditions raisonnables. La majesté d'un huguenot ne peut être que celle de Satan. Le prince des ténèbres seul avait pu souffler une lettre semblable à leurs seigneuries. Le secrétaire-d'état Villeroi la signa seul, pour éviter toute espèce de contestation entre le maréchal et le comte.

Je reçus l'ordre de partir le lendemain, avant le jour, et d'annoncer, pour midi, l'arrivée des plénipotentiaires. Me voilà métamorphosé en courrier de l'enfer, et je ne partirais pas, s'il ne fallait suivre cette route pour me rapprocher de Colombe.

Chère Colombe, je vais donc te revoir, retrouver près de toi le bonheur et la vie, fondre mon cœur dans le tien, redevenir plus qu'un homme!

Nous partîmes, André et moi, deux

heures avant le jour, et, à trois heures du matin, nous étions aux portes de Bergerac. Les scènes qui m'avaient révolté, affligé à mon entrée à la Rochelle, se renouvelèrent ici. Des soldats huguenots me demandèrent ce que je voulais. Je répondis que je voulais parler à Henri de Navarre. « Dites » au roi, me répliqua durement un » officier. Que lui voulez-vous? — Lui » annoncer l'arrivée des plénipoten- » tiaires de la cour de France, et lui » remettre une lettre de leurs seigneu- » ries. — Passez. »

Les mêmes questions se renouvelèrent à tous les postes; je fis partout les mêmes réponses, et j'arrivai au cœur de la place. « Ne trouvez-vous » pas, dis-je à André, que tous ces » gens-là ont des figures de réprou- » vés? — Ils le sont, sans doute; mais

» je vous avoue, Monsieur, que je ne
» vois rien en eux qui annonce la ré-
» probation. »

CHAPITRE V.

Catastrophes sur catastrophes.

Je demandai à un personnage, qui me parut recommandable, à qui il fallait que je m'adressasse pour être présenté au roi de Navarre. Il me rit au nez, et me tourna le dos. Je le suivis, résolu de lui demander raison de son impertinence. « Et Colombe, me dit » André! » Ce mot seul m'arrêta.

Je remarquai un groupe de cinq à

six personnes, qui se promenaient par les rues, en causant familièrement. Je les abordai. L'un d'eux avait une figure belle, noble, et qui annonçait la bonté. Un instinct secret nous pousse toujours vers ces gens-là. Je renouvelai, à celui-ci, la question que j'avais adressée à mon insolent rieur. Il me sourit, et se nomma. C'était le roi de Navarre lui-même. Ma physionomie exprima sans doute quelqu'étonnement de le voir pressé ainsi. Il me devina. « Oh! me dit-il, ils me pres-
» sent bien autrement un jour de ba-
» taille. »

Je lui présentai la lettre dont j'étais porteur. Il la lut à haute voix. « La
» cour veut la paix, dit-il, et elle nous
» a toujours trouvés disposés à la faire.
» Puisse-t-elle être sincère en ce mo-
» ment! » Il m'adressa quelques ques-

tions sur les dispositions où j'avais laissé les plénipotentiaires. Je pouvais l'instruire de choses que leurs seigneuries ne se doutaient pas que je connusse. Je résistai au désir de faire l'important, et j'avais quelque mérite à me conduire ainsi : on sait que la modestie n'est pas ma vertu d'habitude. Je cherchai à répondre évasivement; mais j'avais affaire à un homme pénétrant.

« Mes amis, dit-il, Catherine veut » nous opposer au duc de Guise. Si » on peut s'en rapporter aux apparen- » ces, il est présumable que la paix » sera durable. Cependant les négocia- » tions seront longues, puisque Condé » est à la Rochelle. » Il parla sur cet objet avec une facilité, avec cette éloquence du cœur qui persuade, qui entraîne. Il s'attendrit sur le triste sort

de la France; il exprima, pour son bonheur à venir, des vœux qui me parurent sincères. Je l'écoutais avec un plaisir inexprimable. Je ne pensais pas à m'éloigner de lui.

« Chavagnac, dit-il enfin, conduisez le capitaine chez Justin, et dites-lui de se tenir prêt à recevoir les plénipotentiaires. Ils n'y feront pas bonne chère; mais ils vivront comme nous, et, ventre-saint-gris, ils ne peuvent rien exiger de plus. Rosny, Mornai, faites recevoir ces messieurs au bruit de l'artillerie. »

J'avais oublié, un moment, que Henri de Navarre était huguenot. Le charme se dissipait à mesure que je m'éloignais de lui. Bientôt je pensai que Satan s'exprimait par sa bouche, pour attirer à lui les catholiques, et

je me promis bien de résister à la séduction.

M. Justin était un négociant de Bergerac, qui avait une maison d'assez belle apparence. Il pria M. de Chavagnac d'assurer le roi qu'il pouvait disposer de lui, et de tout ce qu'il possédait. Allons, me dis-je, me voilà chez un huguenot. O mon patron, soutenez-moi!

« Vous êtes le maître ici, me dit » M. Justin. Faites, avec mes domesti- » ques, les dispositions qui vous pa- » raîtront nécessaires, et même agréa- » bles, pendant que j'irai entendre la » messe. — André, cet homme est ca- » tholique, et il aime le roi de Navarre! » Cela me paraît contradictoire, inex- » plicable. — Monsieur, ne serait-il » pas prudent de voir et d'entendre » avant que de se former une opinion?

» — J'ai vu, j'ai entendu, André, et
» je vous invite à ne pas me contre-
» dire. »

Je n'avais plus que deux heures à moi. Je visitai la maison, et, pendant que j'arrêtais les logemens, M. Justin rentra. Il s'approcha de moi, avec un air gai et affable. « Vous me laissez peu
» de place, me dit-il; mais je me prê-
» terai à tout pour obliger notre Henri.
» —Votre Henri, et vous êtes catholi-
» que! Ce prince a donc l'art funeste
» de séduire tous ceux qui l'appro-
» chent? — Il ne connaît pas d'art. Il
» est franc, loyal, gai, populaire, gé-
» néreux, brave, juste surtout. Jeanne
» d'Albret, sa mère, nous avait ôté
» nos églises; il nous les a rendues. Il
» veut honorer Dieu à sa manière;
» mais il entend que chacun jouisse de
» la même liberté. »

» Vous l'avez trouvé au milieu de
» son conseil. Il l'a composé des sei-
» gneurs les plus éclairés, et les plus
» équitables. Il parle d'affaires partout,
» parce qu'il ne connaît pas la ruse; il
» ne se donne pas même la peine de
» dissimuler. Le luxe règne à la cour
» de France, et à celle du duc de Guise.
» Le roi de Navarre est simplement
» vêtu; mais il a de bonnes armes, et
» il sait s'en servir. Il sort souvent seul,
» et les habitans de Bergerac l'entou-
» rent, le pressent, le bénissent, et le
» gardent. Voilà son luxe à lui.

» — Monsieur, il n'est pas de catho-
» lique qui ne fût trop heureux de
» réunir d'aussi éminentes qualités;
» mais dans un huguenot ce sont de
» fausses vertus. — M. le capitaine,
» vous êtes bien jeune, et votre âge est
» celui de l'enthousiasme. Le temps et

» l'expérience vous amèneront à des
» idées plus raisonnables. — M. Jus-
» tin, j'espère que mon patron me fera
» la grâce de me soutenir dans celles
» que j'ai adoptées. »

Je montai sur les remparts, et je vis, dans le lointain, le cortége qui s'avançait en bon ordre. Le baron de Rosny avait fait préparer les pièces, et il salua MM. les plénipotentiaires d'une première décharge. Je montai à cheval, et j'allai au-devant d'eux.

Je leur rendis compte de ce que j'avais fait, et ils m'en témoignèrent une franche satisfaction : le bruit du canon les avait mis en gaieté. Je profitai du moment, pour leur donner un avis salutaire. « Messeigneurs, je vous sup-
» plie de voir le roi de Navarre, le moins
» que vous le pourrez. Il m'a séduit,
» moi qui ai l'honneur de vous parler,

» et, si vous n'êtes sur vos gardes, » vous ne résisterez pas à la séduc- » tion. » Ils rirent beaucoup de mes craintes, et de ma manière de les exprimer. Voilà, pensai-je, de ces hommes qui ne doutent de rien. Leur présomption sera punie.

Les négociations seront longues, avait dit le dangereux huguenot. Je brûlais d'être à Biron, et je conjurai le maréchal de m'accorder un congé. « Monsieur, » me dit-il sèchement, vous ne pensez » qu'à votre Colombe. Occupez-vous » d'abord de votre devoir. Vous êtes » le seul officier que j'aie à ma suite; » vous ne me quitterez pas. »

Une seconde salve d'artillerie annonça notre entrée dans la ville. Les catholiques et les huguenots, pressés, confondus autour de nous, levaient les mains au ciel, nous bénissaient, et

criaient : vive la paix. Des catholiques unis, par leurs vœux, à des huguenots! et personne ne pensait à séparer le bon grain de l'ivraie. Des lévites d'Israël ne rougissaient pas de se trouver auprès des ministres de Baal! O grand duc de Guise, c'est vous qui apprîtes à votre fils à ne jamais transiger avec l'impiété! C'est vous qui, en passant à Vassy, purgeâtes cette contrée de trois cents soixante huguenots, rassemblés dans une grange! La palme du martyre fut votre récompense. Un suppôt de Calvin, Poltrot, vous la décerna.

Les plénipotentiaires allèrent saluer le roi de Navarre, qui les attendait chez lui. Je le revis, cet homme redoutable. Il exerça, sur leurs seigneuries, l'influence à laquelle il était presque impossible de se soustraire, dès qu'on s'approchait de lui. Cette pre-

mière entrevue fut consacrée uniquement au cérémonial, et ne dura qu'un quart d'heure. Le roi de Navarre se leva ensuite, s'approcha des ministres de Henri III, causa familièrement avec eux, laissa échapper de ces traits d'esprit, si naturels, si simples, qu'on était surpris de ne les avoir pas trouvés. Il se laissa aller ensuite aux sensations de son cœur, et des larmes roulèrent dans tous les yeux. Non, Henri de Navarre n'est point un homme, pensai-je. Un dieu, ou un démon suborneur, a pris sa figure pour séduire, corrompre les humains. Je m'enfuis : je sentais que j'allais pleurer aussi.

Je repassais tout ce que j'avais vu et entendu depuis mon entrée à Bergerac, et le souvenir de Colombe calma les idées noires qui me poursuivaient.

Les négociations seront longues,

avait dit le roi de Navarre, et le maréchal m'a défendu de m'éloigner de lui! « André, je suis au supplice. Il » faut que je la revoie, ou que je re- » tombe dans le désespoir où vous » m'avez trouvé à Saurigny. — Du dé- » sespoir, Monsieur! Il n'y a pas à ba- » lancer : désertez, et allons à Biron. » — Non, mon ami, je ne déserterai » pas. Mais le maréchal aime tendre- » ment son épouse. Partez. Allez dire à » cette dame que nous sommes ici pour » long-temps, et que Monseigneur sera » heureux de l'avoir auprès de lui. Je » vous donnerai une lettre pour Co- » lombe; vous la lui lirez, et si la ma- » réchale refuse de vous suivre, vous » lui parlerez de celle qui m'est si » chère. Vous l'aurez entendue; ne » perdez pas un mot de ce qu'elle vous » aura dit, pas un mot, mon cher

» André. Allez, partez, et puisse votre » retour combler bientôt tous mes » vœux! » Je lui donnai de l'argent, il monta à cheval, et il disparut.

Je me promenais de chambre en chambre, chez M. Justin, en pensant à Colombe. Une jeune personne, de dix-sept à dix-huit ans, allait, venait, donnait des ordres à ses domestiques, et les faisait exécuter. Elle portait à sa ceinture un chapelet, qui fixa mon attention. C'est une catholique, pensai-je, et cette idée me porta à m'approcher d'elle, et à lui adresser la parole. C'est mademoiselle Clotilde, la fille unique de M. Justin. Elle est vive, légère, enjouée, et elle doit paraître charmante à qui ne connaît pas Colombe. Une jolie figure attire toujours, et je trouvais du plaisir à causer avec elle.

Nous étions en conversation réglée, quand leurs seigneuries entrèrent. Le maréchal s'arrêta devant nous. « Vous » auriez dû nous attendre, me dit-il, » et nous conduire ici. — Monseigneur, » le roi de Navarre fait rire ou pleurer » à son gré. Il me fait peur. — Vous » êtes un enfant. Voyons nos loge- » mens. »

Clotilde conduisit ces Messieurs partout, avec une grâce toute particulière. Le maréchal la regardait avec une attention très-remarquable, et qui, par conséquent, ne m'échappa point. Il n'en fallait pas plus pour que j'observasse sa conduite.

Pendant le reste de la journée, il saisit les occasions qui se présentèrent de s'approcher d'elle, et de lui adresser quelques mots. Il la chercha le lendemain.

Voilà, pensai-je, le maréchal amou-

reux, malgré ses cinquante ans. Amoureux d'une fille de dix-huit! Il perdra son temps et son amour.

Pas du tout. La petite semble vouloir lui donner quelque facilité. Elle lui sourit quand elle le rencontre, et elle a toujours quelque chose à voir ou à faire dans nos logemens. Bien certainement le maréchal n'a pas eu avec elle de conversation suivie, ainsi il ne lui a pas fait d'aveu. Il paraît que les femmes, même les plus jeunes, n'en ont pas besoin, et qu'elles ne se trompent jamais sur les sentimens qu'elles inspirent. Mais un amoureux de cinquante ans! Ah! les femmes ont peut-être deux amours, amour de cœur et amour de vanité. Les rides naissantes du maréchal disparaissent aux yeux de Clotilde, sous les lauriers qui les couvrent.

La première conférence devait avoir lieu chez le roi de Navarre, ce jour-là, à midi. Messieurs les plénipotentiaires m'ordonnèrent de les suivre, et d'être prêt à écrire, si les circonstances le demandaient.

Leurs seigneuries furent reçues avec l'affabilité qui distinguait le roi de Navarre. On s'assit, et Rosny ouvrit la séance par un discours, prescrit, me dit-on, par l'usage. Selon les apparences, l'usage veut que ces discours ne signifient rien, car Rosny parla longtemps sans rien dire. Au reste, le roi et lui pouvaient émettre, après cela, toutes les idées que le moment ferait naître, sans crainte de se mettre en contradiction avec eux-mêmes, et c'est quelque chose.

Monsieur de Villeroi prit la parole: on sait qu'il était le plus fin des trois

ministres du roi de France. Il parla d'abord de la paix et du besoin qu'en avait la France. Les deux partis avaient la même opinion, et on posa aussitôt cette première base des négociations.

On commença à discuter les conditions du traité. M. de Villeroi voulut se rendre impénétrable sur les concessions que la cour était disposée à faire : c'était le moyen d'accorder le moins possible aux huguenots.

Le roi de Navarre l'interrompit. « Monsieur de Villeroi, ne perdons pas » le temps en ruses diplomatiques. » Traitons franchement, loyalement. » Voici ce que vous pouvez accorder. » Il répéta aux plénipotentiaires ce qu'ils avaient proposé et arrêté, dans leurs conférences secrètes, de Poitiers à Bergerac.

Le maréchal se tourna vers moi, et

me lança un regard foudroyant. Que me veut-il? Je n'ai rien dit au roi de Navarre de ce qu'il vient de rapporter.

Leurs seigneuries parurent déconcertées. Le Béarnais rit. « Voilà, Messieurs, leur dit-il, bien des articles » réglés en moins d'une heure. Je vais » expédier un courrier au prince de » Condé. Il sera porteur des conditions » que nous venons d'arrêter; le prince » les approuvera, sans doute, et au re- » tour du courrier, il suffira d'une » séance pour clore le traité. Messieurs, » vous dînez avec moi. »

Quand nous fûmes rentrés chez Justin, les plénipotentiaires s'enfermèrent dans leur salle des conférences. Ils m'y appelèrent, et me firent une scène épouvantable. Je ne savais où j'en étais; j'étais incapable de trouver un mot pour ma défense, et cependant je

croyais n'avoir rien à me reprocher.

On ne peut toujours crier. Ces messieurs commencèrent enfin à se rendre intelligibles. Ils m'accusaient d'avoir livré au roi de Navarre les secrets de la cour de France. Ils savaient que j'avais entendu bien des choses, et j'étais le seul qui ait pu en parler à Bergerac. Les apparences étaient contre moi.

Je me défendis, avec la confiance et l'énergie que donne l'innocence. Mon ton, mes expressions, le jeu de ma physionomie avaient un caractère de vérité, qu'on ne joue pas, à vingt ans surtout. « Mais qui donc a pu ins-
» truire le roi de Navarre, me deman-
» da le maréchal? — Monseigneur, il
» n'a pas besoin de l'être. Le diable s'est
» emparé de lui, et parle par sa bouche.
» — Hé, Monsieur, le diable n'est

» pour rien dans cette affaire-ci. Ce
» prince vous a-t-il fait des questions,
» quand vous avez paru devant lui? —
» Oui, Monseigneur. — Que vous a-
» t-il demandé? Que lui avez-vous ré-
» pondu? »

Je me rappelai assez facilement la conversation que j'avais eue la veille avec ce prince. Je la rendis, à peu près, dans les mêmes termes. « Allons, al-
» lons, dit M. de Villeroi, la Mouche-
» rie n'a rien dit de positif. Il est même
» facile de reconnaître qu'il a cherché
» à se renfermer dans des réponses gé-
» nérales, et par conséquent évasives.
» Mais il a eu affaire à un homme pé-
» nétrant. Henri a tiré des inductions
» certaines de ce qu'il lui a dit : ce
» jeune homme est innocent. Mais,
» Messieurs, nous venons de recevoir
» une leçon assez forte pour éviter, à

» l'avenir ; toute communication di-
» recte avec qui que ce soit, quand
» nous parlerons d'affaires.

» La Moucherie, reprit le maréchal,
» vous vous logerez à l'extrémité de la
» maison. Vous n'approcherez du quar-
» tier que nous occupons que quand
» vous y serez mandé. Dites à Clotilde
» que je la prie d'avoir soin de vous. »

Le voilà donc calmé, cet orage qui menaçait de m'abîmer. Il faut avouer que je reviens de loin, car enfin leurs seigneuries pouvaient être injustes avec impunité, et elles ont daigné ne pas m'écraser. Tenons compte aux grands du bien qu'ils nous font, et du mal qu'ils ne nous font pas.

Je n'avais pas mon philosophe André, et ma position me plaçait au-dessus des valets. Il ne me suffisait pas de penser ; il fallait que je parlasse à quel-

qu'un, qui pût m'entendre et me répondre. Clotilde est jeune, et toute jeune femme doit être, plus ou moins, sensible. Sa chambre, d'ailleurs, n'est pas éloignée de la mienne. Nous devons nous rencontrer souvent. Elle sera ma confidente.

Je lui parlais de mon amour, de mes privations, de mes espérances, avec cette chaleur qui se communique si aisément. Clotilde soupirait en m'écoutant; souvent elle baissait les yeux, en jouant machinalement avec son chapelet, et elle me répondait avec une justesse étonnante. C'est un bouton de rose, pensai-je, qui n'attend pour s'ouvrir qu'un rayon du soleil.

Jamais le maréchal n'avait eu autant de choses à me dire, et il m'en disait souvent de fort insignifiantes. Il fronçait son sourcil gris, quand il me trou-

vait avec Clotilde, et je la quittais peu. Bientôt, il ne chercha plus de prétextes pour lui parler. Il me parut épier, au contraire, les momens où je sortais.

J'avais été faire un tour par la ville. Le grand air m'avait rafraîchi la tête, et je revenais auprès de Clotilde épancher de nouvelles pensées d'amour. Je la trouvai assise auprès du maréchal. Il tenait une de ses mains, et il lui parlait avec vivacité. Il rougit en me voyant. Rougir, en pareil cas, c'est s'avouer coupable. Cependant, il aime tant la maréchale! Ah, je vois ce que c'est : certains hommes ont aussi deux amours, amour de devoir, et amour du cœur.

« Monsieur, me dit-il, nos chevaux » et nos équipages sont à la discrétion » de nos valets. Je vous charge du soin

» de les surveiller. Allez dire à mon » majordôme de vous loger de manière » à ce que vous puissiez facilement » remplir la mission que je vous donne.» Le véritable motif qui portait le maréchal à m'éloigner, n'était pas difficile à deviner.

Les droits de l'hospitalité violés, une jeune fille conduite au bord du précipice, le respect, la reconnaissance, l'attachement que je devais à madame la maréchale, tout m'imposait la loi de prévenir les événemens que je redoutais. Je résolus d'instruire Justin de ce qui se passait.

Je le rencontrai sur l'escalier qui conduisait à la chambre de sa fille. Il avait l'air soucieux. « Monsieur le ca- » pitaine, où est Clotilde? — Dans sa » chambre, Monsieur Justin. — Et le » maréchal? — Voyez, cherchez, Mon-

» sieur Justin. » Il monta rapidement. Bon, pensai-je, il a des soupçons. Il va mettre ordre à tout cela, et je n'aurai pas commis d'indiscrétion : il faut quelquefois se borner à jouer un rôle secondaire.

Je n'étais pas pressé de parler au majordôme. Je m'arrêtai au bas de l'escalier. Je voulais connaître le dénouement de la scène qui, vraisemblablement, se passait en haut : cela était bien naturel.

Justin descendit promptement. Sa fille le précédait. Elle était rouge comme une cerise. Cependant son collet montant et la dentelle qui le bordaient n'avaient rien perdu de leur fraîcheur. Je crois, au reste, qu'il était temps que Justin arrivât.

Il conduisit sa fille, je ne sais où, et le maréchal parut bientôt. Il avait le

calme et la dignité d'un ministre plénipotentiaire : il reprenait le masque qu'il avait déposé en haut. « Que faites-» vous là, Monsieur, me dit-il du ton » le plus dur? » Un grand ne pardonne pas à un inférieur qui l'a trouvé faible. « Pourquoi n'êtes-vous pas aux écu-» ries? Vous avez la manie de tout voir, » de tout écouter. Elle vous a nui à » Étampes ; elle vous sera funeste à » Bergerac, s'il vous échappe un mot » indiscret. Allez, obéissez, et ne re-» paraissez devant moi que lorsque je » vous ferai appeler. Ah, envoyez-moi » Quentin. »

La discrétion que me commandait le maréchal, sous des peines graves, me prouvait ses vues sur Clotilde, et qu'il l'aimait au point de perdre la tête: il eût plaisanté, dans toute autre circonstance, d'un incident qui allumait

sa colère, et qu'un air de gaîté eût pu faire croire tout-à-fait sans conséquence. C'était le sourire sur les lèvres qu'il devait se présenter à moi ; mais l'homme passionné ne réfléchit pas.

Justin commit une autre faute. Il mit sa fille chez une parente, bavarde à l'excès. Deux heures après, le maréchal et Clotilde étaient la fable de la ville.

Quentin rôdait sans cesse autour de la maison qui recélait la jouvencelle. Tout le monde le remarquait, et je jugeai, moi, qu'il était un de ces valets qu'un peu d'or dédommage de l'avilissement où les plonge leur maître.

J'étais réduit à surveiller des chevaux, et ces fonctions là n'ont rien d'agréable. J'étais dédommagé de ma disgrâce par la satisfaction d'apprendre tout ce qui se passait : les domestiques

sont les espions de leurs maîtres. Je sus que Montpensier et Villeroi plaisantaient le maréchal; que le roi de Navarre le félicitait sur la rapidité de ses conquêtes; que Justin était au désespoir; que sa fille pleurait; que sa vieille parente la sermonait; enfin que le maréchal jouait un fort sot personnage. Quel bruit, quel scandale! Et je n'étais pour rien dans cette affaire-là! Quelle tournure elle eût prise, si je l'eusse dirigée! J'étais incapable de cette perfidie.

J'avais voulu, au contraire, sauver cette jeune fille, et toutes les circonstances s'étaient réunies pour la perdre! Quel sera le dénouement de cette aventure? Il n'y a pas d'intrigues qui n'ait le sien. J'étais loin de prévoir celui qui se préparait. Je devais en être la première victime.

On ne peut s'occuper toujours des

affaires des autres. Il faut revenir aux siennes, surtout quand elles sont du plus haut intérêt. Il y avait trois jours qu'André était parti. Je commençais à compter les heures, les minutes; j'aurais voulu précipiter la marche du temps. Hélas! il marchait avec trop de rapidité.

Je sortais de la ville, et je me portais sur le chemin de Cahors. Je regardais au loin et je ne découvrais rien. Mes yeux fatigués s'efforçaient en vain de pénétrer dans le vague qui terminait l'horizon, et je rentrais à Bergerac, triste et abattu.

Je ne pus maîtriser plus long-temps mon cœur et ma tête. Je sautai sur un cheval, décidé à braver le courroux du maréchal, et je pris, ventre à terre, la route de Biron.

Je distinguai bientôt un cavalier;

une voiture le suivait de près, et je poussai mon cheval plus vivement que jamais. Je reconnus André.

La gaîté était son élément, et sa figure exprimait, en ce moment, une tristesse profonde. Je ne m'arrêtai pas avec lui, et je courus à la voiture de madame la maréchale. J'y vis cette dame avec Claire et Félicité. « Co-
» lombe, m'écriai-je, Colombe! — J'i-
» gnore ce qu'elle est devenue. »

Le tonnerre tue, écrase, pulvérise; ce coup terrible ne m'ôta pas la vie. André était déjà descendu de son cheval. Il me reçut dans ses bras, et me porta dans la coche de madame. Elle me parla long-temps, et je n'entendis rien de ce qu'elle me dit. Je souffrais horriblement, et je ne pouvais mourir.

André ne savait rien de l'aventure de Clotilde, et il conduisit la coche à

la porte de la maison qu'habitaient leurs seigneuries. Madame et ses femmes y descendirent. Je ne vis plus rien.

Je sortis d'une espèce de léthargie, et je me trouvai dans le logement que m'avait donné le majordôme. André était près de moi; il me tenait les mains. Il n'opposa point à ma douleur ces i eux communs, par lesquels le vulgaire croit consoler les affligés. Il s'efforça de faire renaître l'espérance dans mon cœur flétri. L'espérance ranime le courage : il m'en fallait de plus d'un genre. Je me sentis la force d'écouter le récit de mon infortune.

Colombe me croyait mort et l'existence lui était insupportable. Les soins, les consolations de la maréchale lui étaient à charge : elle voulait penser et souffrir seule. « Il n'y a que Dieu, s'é-» cria-t-elle enfin, qui puisse le rem-

» placer dans mon cœur. » Madame ne put obtenir d'elle que ces paroles.

La bonne, la respectable dame voulait l'éloigner de ce château de Montbason, où elle avait été frappée du coup mortel. Elle espérait que le grand air, et la vue d'objets nouveaux, lui donneraient quelque distraction. Elle marcha ce jour-là jusqu'à Preuilly, et la journée était forte. Elle fit dresser, dans sa propre chambre, un lit pour l'infortunée. Elle l'entendit plusieurs fois répéter dans la nuit : Dieu seul peut le remplacer dans mon cœur.

Elle parut plus calme le jour suivant : la vraie piété est le seul baume qui puisse guérir les plaies de l'âme. Colombe avait pris une résolution invariable, et elle se sentait soulagée.

Elles arrivèrent au camp du maréchal, et l'infortunée ne fit, ne dit rien

qui pût donner des inquiétudes à madame. Elle ne s'occupait que de l'exécution de son dessein.

Le surlendemain elles s'arrêtèrent à Saint-Junien, et c'est-là que Colombe disparut. Madame la fit chercher, pendant le jour suivant, par ses femmes, par ses domestiques. Elle-même parcourut la ville, cherchant partout des renseignemens, qu'elle ne put obtenir. Elle se décida à continuer sa route.

Tel était l'état des choses, quand André arriva à Biron. Il prévit celui où me jetterait cette affreuse nouvelle. « Dieu seul peut vous remplacer dans » son cœur, me répéta-t-il, pour la » vingtième fois. Il est clair qu'elle s'est » jetée dans un cloître, à Saint-Junien, » ou dans les environs. Nous la cher- » cherons, nous la trouverons. — Oh, » oui, oui, André. Voilà le moment de

» déserter, partons. — Vous ne déser-
» terez pas, monsieur. Le Maréchal n'est
» plus rien pour vous. — Comment
» cela ? »

Lorsque la voiture arrêta devant la porte de monseigneur et qu'il reconnut madame, il resta frappé d'étonnement et d'une sorte de crainte. Bientôt il composa son visage, et il embrassa son épouse, avec une tendresse sincère ou simulée. Il lui présenta la main pour la conduire chez elle. André les suivait : il aidait aux domestiques à monter les paquets de Madame. Le maréchal lui demanda à quel heureux hasard il devait le plaisir de la revoir sitôt. Cette question parut l'étonner. Elle répondit qu'elle s'était conformée à ses ordres. Il était impossible que cette réponse n'amenât pas une explication.

Le maréchal sut que j'avais expédié André à Biron avec une invitation positive à Madame de se rendre près de son époux. « Il espérait, ajouta-t-elle, » que je lui ramènerais sa Colombe. » Pauvre jeune homme ! » La figure du maréchal exprima des sentimens violens, et quelquefois contraires.

Le comte de Montpensier et M. de Villeroi, se hâtèrent de descendre. Ils félicitèrent Madame sur son heureuse arrivée; et ils regardaient le maréchal d'un certain air ironique, qui parut ne pas échapper à son épouse. Cette première impression se serait dissipée sans doute; mais un incident imprévu brouilla tout.

Justin désolé, exaspéré, parut inopinément. Il tomba aux genoux de Madame, et la supplia de sauver sa fille; de la protéger contre le rang et les en-

treprises du maréchal. L'éclat était fait, et la démarche de Justin était au moins inutile. Mais le désespoir ne permet pas de raisonner. Ces scènes se passèrent sur l'escalier.

Tout était eclairci, et Madame parut profondément affectée. Villeroi entreprit de rétablir l'harmonie entre les deux époux. Il avait de l'esprit : c'était bien le moment de s'en servir.

Il convint franchement que peu de maris, éloignés de leurs femmes, résistent à l'occasion, quand elle se présente; mais que l'épouse qui réunit la beauté à une haute naissance et à une amabilité remarquable, n'a qu'à paraître pour n'avoir plus de rivales à redouter. « Ce qui prouve invinciblement, madame, que l'erreur de M. le » maréchal n'est que celle d'un mo» ment, c'est le vif intérêt, l'extrême

» tendresse avec lesquels ses yeux se » fixent sur vous. » Un mari pris sur le fait, joue toujours un sot personnage, et le maréchal laissait parler son interprète. Villeroi avait caressé l'amour-propre de madame, et il s'en était aperçu. Il ajouta quelques phrases flatteuses pour elle, et elle ouvrit ses bras à son époux. La dévotion n'éteint jamais, entièrement, dans une femme, la confiance que lui inspire sa beauté.

Le dénouement n'était pas complet encore. André voulait savoir quel serait mon sort. Il n'attendit pas longtemps. Le maréchal descendit, après avoir conduit madame à son appartement. « Votre maître, dit-il à mon do» mestique, est un faquin, qui a la fu» reur de se mêler de tout, et que les » plus tristes expériences ne corrige-

» ront pas de cette détestable manie.
» Je lui dois la scène, infiniment désa-
» gréable, que je viens d'essuyer. Qu'il
» n'essaie pas de se justifier. Sa pré-
» sence renouvellerait des explications,
» qui ne peuvent qu'être dangereuses,
» en ce moment. Il m'a demandé un
» congé, pour aller voir sa Colombe.
» Je lui en donne un de cent ans. Il
» aura le temps de chercher sa belle.

—« Et ce qu'il tient de vous, mon-
» seigneur? — Qu'il le garde, et que je
» ne le revoie jamais. »

« Voilà, me dit André, la péripétie
» la plus embrouillée complètement
» terminée, tant bien que mal. Voyons
» maintenant quelle est notre position.
» Vous avez dix mille livres en espèces
» sonnantes, et avec cela on va loin.
» Ajoutons, au principal, des accessoi-
» res, qui ne sont pas à mépriser; une

» garde-robe montée, qui vous permet-
» tra de vous présenter partout; une
» voiture assez jolie, qu'on s'est donné
» la peine de ramener de Poitiers ici;
» deux bons mulets et un excellent
» cheval. Avec cela, on voyage com-
» modément. — Partons, André. —
» Partons, Monsieur. C'est ce que nous
» avons de mieux à faire. » En moins d'une heure, il avait fait les dispositions nécessaires pour notre départ.

On pense bien que nous prîmes la route de Saint-Junien. J'étais successivement agité par deux sensations opposées, la crainte et l'espérance. Je passais rapidement de l'une à l'autre. Je ne parlais pas; mais André lisait ce que j'éprouvais dans mes yeux, et sur les muscles de mon visage. Il entreprit de me faire oublier pendant un mo-

ment. la terre, et la plus parfaite des créatures qui l'habitaient.

« Monsieur, me dit-il, nous sommes » à peu près persuadés que le soleil est » habité. — Que m'importe? — Mais » notre soleil n'est pas le seul qui nage » dans l'immensité de l'espace. — Où » est le second? — Que pensez-vous des » étoiles fixes? — André, vous m'im- » patientez. — Les étoiles sont autant » de soleils. Nous les voyons petits, en » raison de leur éloignement. Mais si » la lumière primitive n'émanait pas » d'eux, ils n'auraient qu'une lumière » réfléchie, et nous apercevrions fa- » cilement les globes de feu qui la leur » communiqueraient. Ainsi nous pou- » vons promener notre imagination » dans cette foule innombrable de so- » leils, qui, peut-être, diffèrent essen- » tiellement entre eux : vous le savez,

» Monsieur; diversité est la devise de
» la nature. — Non, je ne sais pas
» cela.

— » Pourquoi chacun de ces soleils
» n'aurait-il pas, comme le nôtre, des
» planètes à qui il imprime un mou-
» vement de rotation, qu'il attire à lui,
» et que leur poids soutient dans le
» vague? — Finissez, et occupons-nous
» de Saint-Junien. — Nous ne pouvons
» les apercevoir, parce que leur lu-
» mière d'emprunt échappe nécessaire-
» ment à notre vue. Mais si tout est
» varié dans la nature, n'est-il pas
» vraisemblable que les habitans de
» telle de ces planètes naissent et vivent
» pour l'amour? — Tu crois cela, An-
» dré? — Qu'ils s'attachent à l'objet de
» leur tendresse, comme la vigne à
» l'ormeau? — Ils en seraient plus mal-
» heureux. — Qu'ils ne sont contrariés

» par aucune institution sociale; que
» leur organisation leur impose la né-
» cessité d'être toujours contens; que
» leurs enfans couvrent leurs rides de
» guirlandes de fleurs; qu'ils s'éteignent
» dans les bras de ceux qui leur doivent
» le bonheur d'aimer à leur tour, le
» même jour, à la même heure, à la
» même minute, sans avoir connu le
» chagrin, ni les regrets? — André,
» mon cher André, c'est le ciel que tu
» me peins là. — Monsieur, le bonheur
» est partout; il est sur notre terre;
» vous l'avez goûté un moment. Il a
» fui; cherchons-le, et vous le re-
» trouverez. — L'espérance renaît dans
» mon cœur. — Mais cherchons-le gaie-
» ment. L'œil qui se baigne dans les
» larmes, passe à côté de lui, parce qu'il
» ne peut l'apercevoir. L'œil qui sou-

» rit voit tout, saisit tout. La gaieté fixe
» l'espérance, et espérer, c'est déjà
» jouir. »

André s'était emparé de mon imagination. J'étais, avec Colombe, dans la planète fortunée, où on n'existe que pour aimer; nous augmentions le nombre de ses heureux habitans; nous partagions leurs plaisirs simples et touchans. « Mais, André, pourquoi ces rides et ces
» guirlandes de fleurs? je ne peux m'ac-
» coutumer à l'idée de voir Colombe
» perdre sa fraîcheur et ses attraits.
» Terminons le tableau séduisant que
» tu as offert à mon cœur. Je veux que
» dans ta planète, on arrive à la fin de
» sa carrière, sans avoir connu aucun
» des désagrémens de la vieillesse. —
» Oh, ma foi, Monsieur, c'est être trop
» exigeant. Bientôt vous voudrez qu'on
» ne meure pas dans ce monde-là. —

» André, on doit y être si bien! » En raisonnant, ou plutôt en déraisonnant, nous entrâmes à Saint-Junien.

CHAPITRE VI.

Antoine de Mouchy retrouve Co'ombe et se désespère.

On sait que le maréchal tenait beaucoup à tout ce qui annonçait sa grandeur. Les casaques de ses domestiques, les couvertures de ses chevaux, celles de ses fourgons offraient ses armoiries à l'admiration du public. Elles étincelaient d'or sur la coche de madame. Elles avaient été assez maltraitées dans les magasins de la Rochelle;

il les avait fait rétablir à neuf à Bergerac. Les ouvriers cherchent toujours de l'ouvrage : ils avaient placé l'écusson de monseigneur sur ma modeste voiture, dont on ne leur avait point parlé. Cela m'avait été fort indifférent jusqu'alors; mais les choses les plus insignifiantes reçoivent quelquefois, des circonstances, une valeur inattendue.

Le particulier qui avait reçu madame la maréchale, reconnut ses armoiries. Il accourut nous demander où en étaient les négociations de paix, et il finit par nous inviter à descendre chez lui. Il avait vu Colombe; il lui avait probablement parlé; sa proposition était la plus agréable qu'il pût me faire.

Il nous fit servir un bon souper, dont je m'occupai peu; mais il le partageait avec nous, et je lui adressai, sur la dis-

parition de Colombe, une foule de questions, auxquelles il ne put répondre d'une manière satisfaisante. Il avait trouvé Colombe charmante; il avait cela de commun avec tous ceux qui la voyaient. Son air annonçait la mélancolie; il ne m'apprenait rien de nouveau. Elle s'était enfuie à l'approche de la nuit; madame la maréchale avait ordonné à ses domestiques de la chercher dans la ville, et dans les environs. Elle était allée, elle-même, chez le président, chez le curé; elle les avait priés instamment d'ordonner des recherches, et de faire conduire la jeune femme à Biron, si on la retrouvait. Les domestiques n'étaient pas amoureux. Il leur était fort égal que Colombe fût trouvée ou non, et il est probable qu'ils passèrent la nuit à jouer à la prime au cabaret. En effet,

au point du jour, ils vinrent dire à Madame qu'ils n'avaient rien vu, et ils ne purent répondre un mot aux questions que notre hôte leur adressa sur les lieux qu'ils avaient parcourus. Madame voulut bien attribuer leur silence à l'ignorance des localités, et elle partit.

Il résultait de ce rapport que nous avions tout à faire. Je m'en félicitai, parce que rien ne prouvait que Colombe fût sortie de la ville, et j'étais déterminé à la chercher dans les recoins les plus cachés. « Monsieur, me » dit André, vous êtes amoureux, » très-amoureux, c'est fort bien; mais » cela ne vous autorise pas à faire des » perquisitions chez les habitans, et à » mettre leur ville en combustion. De » quel droit leur demanderez-vous » l'ouverture de leurs maisons? — Du

» droit de l'amour. — Du droit de
» l'amour, du droit de l'amour! ce
» droit-là paraît le premier quand on
» n'a que vingt-un ans; mais les bonnes
» gens de Saint-Junien ne sont pas
» amoureux, et ils se moqueront de
» vous, s'ils ne vous assomment pas.

» Quand on veut juger sainement
» des choses, il faut se mettre à la
» place des personnages qu'on a in-
» térêt à pénétrer, et se demander ce
» qu'on ferait dans telle ou telle posi-
» tion. Faites-vous Colombe, pour un
» moment. Iriez-vous vous réfugier
» chez quelqu'un qui ne vous connaî-
» trait pas, et qui n'aurait aucune
» raison de vous accorder un asile?
» qu'y feriez-vous, d'ailleurs, si vous
» l'aviez obtenu? rien que vous n'eus-
» siez pu faire auprès de madame la
» maréchale. Dans les actions les moins

» réfléchies, on a toujours un but.
» Pénétrons celui qu'a pu se proposer
» Colombe. Je ne crois pas que cela
» soit difficile. Dieu seul, a-t-elle dit,
» peut vous remplacer dans son cœur.
» Cherchons-la dans les bras de Dieu.
» Où a-t-elle pu se vouer exclusivement
» à lui? dans un cloître. Les filles du
» Seigneur tiennent beaucoup à une
» dot; elles tiennent aussi à une figure
» angélique, que fait valoir une belle
» voix, surtout quand on sait la con-
» duire comme madame de la Mou-
» cherie. — La Moucherie! ce sobri-
» quet est de l'invention du maréchal,
» et je reprends mon nom. — Ma foi,
» Monsieur, je ne vous en connais pas
» d'autre. — Tu m'appelleras Mou-
» chy : c'est le nom de mon père et
» celui de mon aïeul. — A la bonne
» heure.

» — C'est donc sur les couvens de » filles que nous dirigerons nos recher- » ches. — Oui, Monsieur. Nous les » commencerons demain. Il est tard, » et je vous demande la permission de » me coucher. Je vous invite à en faire » autant, et à dormir, si vous le » pouvez. »

Dormir! Le sommeil fuit les malheureux. Le lendemain, à la pointe du jour, j'étais habillé, et il me semblait que tout le monde devait l'être comme moi. J'entrai dans la chambre d'André; je m'approchai de son lit. Il dormait profondément. Ah, pensai-je, je n'ai pas besoin de lui dans une ville dont je ferai le tour dans un quart-d'heure. Qu'il repose, puisqu'il est assez heureux pour le pouvoir faire.

Malgré la justesse des observations qu'il m'avait adressées la veille, je

résolus de ne rien négliger. Quelques ouvriers commençaient à ouvrir leurs boutiques, et je leur demandai la demeure du président. Je frappai, je sonnai à sa porte de manière à réveiller des sourds. Une vieille servante, à demi-nue, mit la tête à une lucarne, et me demanda, d'une voix glapissante, ce que je voulais. « Je veux parler à » Monsieur le Président. — Parler à un » président à six heures du matin ! êtes-» vous fou? — La justice doit toujours » veiller. — Nous n'avons pas besoin » de vos sentences. Laissez-nous tran-» quilles. » Et elle referma sa lucarne. Une idée heureuse se présenta. Je recommençai à frapper et à sonner. La lucarne se rouvrit, et la vieille reparut, armée d'un vase dont le contenu me menaçait. Je sautai de quatre pas en arrière, et je lui criai que

j'avais à parler à Monsieur de la part de madame la maréchale de Biron, et que l'affaire était pressée. « De la » part de cette illustre Dame, qui est » si belle et si bonne? Oh, c'est autre » chose. L'épouse d'un maréchal de » France, ministre plénipotentiaire du » Roi! Oui, je peux éveiller Monsieur. » Il ne se lève pas de bonne heure, » sans avoir la migraine. Mais je lui » ferai de la camomille. — Finissez » votre verbiage, et introduisez-moi. » — Verbiage, verbiage! dit-elle, en » m'ouvrant une salle basse. Il y a » vingt-sept ans que je sers Monsieur » le président, et jamais il ne m'a fait » le moindre reproche. — Allez donc » l'éveiller. — Je fais seule les affaires » de sa maison, et jamais il ne compte » après moi. Les plaideurs recherchent » ma protection, oui, Monsieur, ma

» protection...., hé, bien, où court
» donc cet étourdi?.... Monsieur!....
» Monsieur!.... »

J'avais franchi les degrés en quatre sauts. J'ouvrais toutes les chambres, et j'appelais le président de manière à le rendre sourd. J'aperçois un lit à quatre colonnes, qui soutiennent une espèce de dais garni de serge feuille-morte. Les rideaux, hermétiquement fermés, sont de la même étoffe. Je les tire, à droite à gauche; les anneaux jouent sur les tringles de fer, et font un charivari, dont j'aurais ri en toute autre circonstance. Je distingue enfin une masse informe, à demi-ensevelie dans le duvet. Des bras épais et courts, une moustache qui s'agite, des cris inarticulés me font connaître que ce paquet n'est autre chose que le Président.

La vieille arrive, hâletante, sa canne en béquille à la main. « Marguerite, allez me chercher les archers.... non, appelez-les par la » fenêtre.... je ne veux pas rester » seul avec cet enragé-là. — Un moment, Monsieur. — Je le ferai jeter » dans un cul-de-basse-fosse, et je » l'y tiendrai six mois. Oser réveiller » un président, qui digérait tranquillement son bouillon, et l'éveiller en sursaut! Appelez donc, » Marguerite. — Un moment, vous » dis-je. Monsieur est l'homme de » confiance de Madame la maréchale » de Biron. — De Madame la maréchale de Biron! approchez un fauteuil à Monsieur. »

Après quelques efforts infructueux, mon paquet de président parvient à se mettre sur son séant. Margue-

rite s'empresse de lui garnir le dos d'oreillers, pour le maintenir dans la position qu'il a prise. Il lève péniblement son bonnet de velours noir, et il incline devant moi sa tête chauve, autant que le lui permet un cou, gros et court.

Ce cérémonial me désolait, m'exaspérait. « Colombe! Colombe, répétai-
» je, sans interruption. De quelle
» Colombe me parle Monsieur l'agent
» de madame la maréchale, me répon-
» dit enfin le président? — De cette
» femme charmante, qui s'est perdue
» dans cette ville, et que madame de
» Biron vous a prié de retrouver. —
» Ah, oui, oui, Monsieur.... je me
» rappelle.... nos environs sont infestés
» de brigands. Tous mes archers les
» poursuivent depuis long-temps; mais
» dès qu'ils rentreront.... — Hé, Mon-

» sieur, ils sont ici depuis quatre
» jours. — Je vous dis, Marguerite,
» qu'ils ne sont pas rentrés. — Je vous
» assure, Monsieur, qu'ils le sont.
» Vous le savez bien, puisque vous
» m'ordonniez tout à l'heure de les ap-
» peler. — Marguerite, vous prenez
» parfois des licences, qui me déplaisent
» fort, je vous le signifie. Je suis votre
» maître, pour avoir toujours raison,
» entendez-vous ?

» Je vois, monsieur, lui dis-je, que
» vous êtes de ces gens qui promettent
» tout, et qui ne tiennent rien. Savez-
» vous que le chancelier de Birague est
» l'ami intime de madame la maréchale,
» et qu'il a des moyens sûrs de donner
» de la mémoire à un petit robin tel
» que vous? — Monsieur.... Je vous
» proteste.... Je vous jure.... »

Je le laissai finir sa phrase, et je des-

cendis l'escalier, aussi promptement que je l'avais monté. Je courus chez le curé. Je fus reçu par une gouvernante, qui ne se servait pas de canne en béquille, et qui était loin d'avoir des cheveux gris. Elle me reçut d'un air très-affable, et me présenta à son maître. Je lui exposai le sujet de mon voyage, avec le moins de mots possible : je n'avais pas de temps à perdre.

M. le curé ne ressemblait en rien au président. Il avait la mémoire sûre, surtout quand il pouvait rendre un service à une dame aussi pieuse que madame la maréchale. Les mesures qu'il a adoptées n'ont jusqu'à présent produit aucun résultat heureux ; mais cela peut venir, me dit-il, d'un ton mielleux, très-propre sans doute à persuader.

« Finissons, je vous en prie, mon-

» sieur le curé. Quelles sont ces me-
» sures que vous avez prises, et dont
» vous attendez des effets satisfaisans? —
» Monsieur, j'ai publié à mon prône
» dimanche dernier, la jeune dame à
» laquelle vous vous intéressez si for-
» tement. — Vous l'avez publiée au
» prône! c'est à peu près, comme si
» vous aviez fait battre le tambour.
» Croyez-vous qu'une femme, qui se
» cache, se trouve sur le pavé comme
» une vieille perruque, ou un mou-
» choir de poche? vous n'êtes pas plus
» officieux que votre président. » Et je
lui tournai le dos.

Je rencontrai André, à qui je racon-
tai ce que je venais de faire. Il me rit
au nez. « La plupart des hommes, me
» dit-il, flattent bassement les grands
» en leur présence. Ils les oublient dès
» qu'ils sont sûrs de n'en rien obtenir.

» Que voulez-vous que la maréchale
» puisse faire à Bergerac pour un prési-
» dent qui doit s'estimer heureux de
» garder sa place, et pour un curé qui
» publie des filles au prône? moi, Mon-
» sieur, j'ai été au fait. Il n'y a à Saint-
» Junien que deux communautés de
» religieuses. L'une est habitée par des
» filles, qui se consacrent au service des
» malades, et dont le premier devoir
» est d'être utiles aux malheureux. La
» dévotion vient ensuite, et ce n'est
» pas dans de telles maisons que se re-
» tirent celles qui se dévouent à une vie
» ascétique. Je n'ai pas pris la peine
» d'entrer à l'hôpital.

» La seconde maison est celle des
» Ursulines, et je n'y ai pas mis le
» pied. — Comment donc avez-vous été
» au fait? — Par mes réflexions, Mon-
» sieur, et je crois que vous les trouverez

» très-sensées. Une femme, qui prend la
» fuite, ne reste pas dans une petite
» ville, où elle sait qu'on la cherchera.
» Il est vraisemblable que madame de
» Mouchy aura marché pendant toute
» la nuit de son évasion, et qu'elle sera
» arrivée avec le jour à Limoges : cette
» ville est à peu de distance de celle-
» ci. Là, elle aura trouvé, pour se ca-
» cher, des ressources que ne lui of-
» frait pas Saint-Junien. D'ailleurs, elle
» n'avait pas d'argent; elle n'aura pu
» aller plus loin.

» Nous avons fait hier une marche à
» crever nos trois bêtes. Elles ont be-
» soin de repos. Notre hôte est obli-
» geant et bon. Laissons-les-lui, et al-
» lons à pied à Limoges. — Voilà une
» excellente idée. — Ou je me trompe
» fort, ou cette ville sera le terme de
» notre voyage et de nos recherches. —

» Que mon patron t'entende, et nous » exauce. Partons, André. »

Je n'avais pas dormi, et cependant je me sentais une vigueur extraordinaire. Les secousses de l'âme agissent directement sur le corps. La mienne me poussait à Limoges, et je brûlais le chemin. Quelquefois André me demandait grâce. Je ne l'écoutais pas, et il recommençait à trotter.

Je ne pensais qu'à Colombe; je ne voyais, je ne rêvais qu'elle, et André fit de vains efforts pour engager une conversation propre à me distraire, et à ralentir ma marche.

Nous entrâmes à Limoges. Nous ne fûmes pas une heure à obtenir des renseignemens positifs. On ne parlait dans toute la ville que d'une jeune fille, jolie, pieuse, éloquente comme sainte Thérèse, dont la voix pure, douce,

harmonieuse, donnait une idée des concerts des anges. « Et où est-elle? » — Chez les filles de Saint-Augustin. » — Courons-y, André.—Vous y jouirez, Messieurs, d'un plaisir ineffable. » Elle doit chanter à deux heures. » Toute la ville y sera. »

Nous volons, nous arrivons. J'interroge la tourière; je lui dépeins Colombe. C'est elle, c'est bien celle que je cherche avec tant d'ardeur et de persévérance. « Que je la voie, ma sœur, » que je lui parle à l'instant même : il » le faut absolument.—La sœur Sainte-» Colombe ne peut voir personne sans » l'agrément de madame la supérieure. » Courez le lui demander, répondis-je, » en mettant une pièce d'or dans la » main de la tourière. Dites-lui que » c'est l'époux le plus tendre, le plus » passionné qui brûle de la revoir. —

» Depuis hier, Monsieur, elle n'a d'é-
» poux que saint Augustin. — Elle a
» prononcé des vœux ! Ils sont nuls, de
» toute nullité. Je les romprai ; je les
» anéantirai. » André me prit à travers le corps, et m'emporta dans la rue.

« Prenez garde à ce que vous allez
» faire, Monsieur ; ceci n'est pas un jeu
» d'enfant. Vous êtes dans une posi-
» tion cruelle, j'en conviens ; mais elle
» est assez critique pour que vous ré-
» fléchissiez avant que d'agir. — Ce
» n'est pas elle, André, ce n'est pas
» elle. Il y a tout au plus quinze jours
» qu'elle a quitté la maréchale, et les
» lois prescrivent un noviciat de six
» mois. — Hé bien, Monsieur, si ce
» n'est pas elle, nous chercherons ail-
» leurs. Mais attendez jusqu'à deux
» heures... — Attendre ! Je ne le puis !
» — La jeune épouse de saint Augustin

» doit chanter; les rideaux de la grille, » qui donnent sur l'église, seront ouverts, et nos doutes se dissiperont. — » Je veux la revoir à l'instant, à l'instant » même.... La tourière s'est trompée ; » elle a confondu les personnes et les » choses. Ce n'est pas Colombe qui a » prononcé hier ses vœux; cela ne se » peut pas.... Je veux la revoir, te dis- » je, et ne veux plus t'entendre. » Un effort violent me dégagea des bras d'André. Il courut après moi, me saisit de nouveau, avec une force que je ne lui connaissais pas, et me porta à l'autre extrémité de la ville. Je criai, je m'emportai, je menaçai ; il fut sourd.

Cette scène extraordinaire assemblait, autour de nous, une foule, qui augmentait à chaque instant. « C'est » un fils de famille, disait André, qui

» a perdu la raison, et que je conduisais
» à la maison des aliénés de Montmo-
» rillon. Il m'a échappé à Saint-Ju-
» nien.... — Non, je ne suis pas in-
» sensé. Je veux ma femme, qu'on
» retient, contre toutes les lois, dans
» le couvent des filles de saint Augus-
» tin. J'en briserai les grilles, et je l'en-
» lèverai. — Vous voyez bien, Mes-
» sieurs, qu'il extravague. De grâce,
» prêtez-moi main forte; je ne peux le
» retenir plus long-temps. »

Quatre hommes me saisirent et me mirent dans l'impossibilité de faire un mouvement. La colère m'égarait; ma bouche se couvrait d'écume; des mots entrecoupés m'échappaient, et donnaient à la fable d'André une apparence de vérité. « Il est furieux, di-
» saient les uns. Il faut s'assurer de lui,
» disaient les autres. Fort heureuse-

» ment, Messieurs, répondait André, » ces crises violentes sont rares, et du- » rent peu. Dans quelques heures il sera » calmé, et il me suivra avec docilité.»

On me porta à l'hôpital de Limoges.

« Quel dommage, dirent les bonnes » sœurs! Si jeune, avec une figure si » intéressante, être frappé de cette » cruelle maladie! Quel malheur! »

Mes porteurs me déposèrent sur une table. Je m'élançai à terre; je me précipitai vers la porte; elle était fermée à clef. Je la frappai de mes pieds et de mes mains. On se saisit de moi encore. André dénoua, dans un tour de main, les cordons blancs qui tombaient devant les robes de cinq à six sœurs; il prit, dans le premier lit, un matelas, le jeta sur la table, et on m'y attacha de manière à ce que je ne pusse penser à m'échapper. André disparut.

Je sentis que je n'avais rien à attendre que de la persuasion. Je m'efforçai de rappeler, sur ma figure, le calme que rien ne pouvait ramener dans mon cœur. Je tâchai de ressembler à un homme qui sort d'un songe pénible. Je donnai à mes yeux et à ma voix l'expression de la douceur. Les bonnes filles ne perdaient rien de ce que je leur disais. Elles observaient avec satisfaction le changement qui s'opérait en moi. « Voilà la crise terminée, se di-
» rent-elles. — Oui, mes sœurs, et elle
» ne se renouvellera pas de plusieurs
» semaines. Infortuné que je suis! il
» faut que je perde ma liberté, et que,
» pendant de longs jours lucides, je
» sente l'excès de mon malheur! » Les femmes sont nées pour aimer; elles s'attendrissent aisément. Des larmes roulèrent dans les yeux des bonnes sœurs. Je

me plaignis de la douleur que leurs cordons me causaient aux poignets et aux jambes : en effet, les ligatures étaient serrées de manière à me faire souffrir. Elles parlèrent de me délier.

« Ayez pitié de moi, leur dis-je. — » Mais serez-vous tranquille? — Je » vous le promets. — Resterez-vous » avec nous, jusqu'à ce que votre gar- » dien vienne vous reprendre? — Ah, » c'est mon meilleur, ou plutôt c'est » mon unique ami ! — Pauvre jeune » homme ! » Les cordons furent détachés, et rendus à leur première destination.

Je me promenai dans une vaste salle, avec une tranquillité qui eût trompé des femmes plus clairvoyantes que mes bonnes sœurs. Cependant une d'elles me précédait, une autre me suivait ; une troisième marchait à ma

droite; une quatrième à ma gauche. Pauvres filles, que pouvaient-elles contre moi? Je leur souriais, et cela paraissait leur faire plaisir. Je leur contais que j'étais le petit-fils du fameux Antoine de Mouchy. « Ah, me » dirent-elles, le descendant de ce » grand homme est incapable de man- » quer à sa parole. »

Bientôt elles me serrèrent de moins près. L'une d'elles se détacha, et fut me chercher de quoi déjeûner. La digne fille m'apporta ce qu'il y avait de mieux dans la maison. Je n'avais rien pris encore, et je sentis, à l'aspect des alimens, que l'amour peut n'être que le second de nos besoins.

Les bonnes sœurs me choisissaient les morceaux les plus délicats. Elles me versaient un vin pur et bienfaisant. Elles prenaient un plaisir extrême à me

voir fêter l'offrande de la charité chrétienne.

A mesure que je réparais mes forces, épuisées par une mauvaise nuit, et les scènes violentes de la matinée, l'image de Colombe se présentait à moi, avec un empire toujours croissant. Je me levai; je recommençai mes promenades par la salle, et j'examinai les localités. J'étais au premier étage, et les croisées donnaient sur une cour, au bout de laquelle était la grande porte d'entrée. Elle était ouverte, comme celles de tous les hôpitaux. Je trouvai, sous ma main, la vie de sainte Cécile; je la pris, et je feignis de lire.

Ma conduite avait dissipé les soupçons. Les sœurs reprenaient leurs fonctions, et ne me donnaient plus qu'une attention légère. La salle avait deux portes, à chacune desquelles l'une

d'elles s'était assise, et travaillait de l'aiguille. Je m'élance, j'ouvre la croisée, et je saute dans la cour, au risque de me tuer. Je me relève, un peu étourdi de ma chute, et des cris partent de la salle que je viens de quitter. Un vieux portier se présente, et croit me barrer le chemin. Je suis forcé de renverser le bon homme et de lui passer sur le corps.

Je cours, je vole à l'église des Augustines. Elle chante.... Je reconnais sa voix, et je ne suis pas encore dans le temple saint. J'écarte, à droite et à gauche, tout ce qui s'oppose à mon passage; je fends la presse. Me voilà contre cette grille, qui est, pour moi, une barrière insurmontable. Mes mains ne peuvent l'ébranler.... Je vois ma Colombe, je la vois, je la regarde... Il me semble que la guimpe et le voile

l'embellissent encore. « Colombe, Co-
» lombe, m'écrié-je ! » Elle lève les yeux sur moi ; elle me reconnaît ; elle s'évanouit. Les chants cessent ; le grand rideau se tire ; tout disparaît avec elle ; je suis dans un désert.

La foule crie au scandale, à l'impiété, au sacrilége. Des forcenés se jettent sur moi, et vont me mettre en pièces. « Arrêtez, s'écrient deux ou
» trois individus. Ce jeune homme est
» l'insensé que nous avons porté, ce
» matin, à l'hôpital. » On me chasse du lieu saint ; on me pousse dans la rue ; je tombe dans les bras d'André.

« J'aimerais autant, me dit-il, avoir
» affaire au diable qu'à vous. Il faut
» que je vous aime bien pour conti-
» nuer à vous servir ! Ne rougissez-vous
» pas de vous porter à de tels excès?

» C'est avec du sang-froid, de la ré-
» flexion, qu'on parvient quelquefois
» à arranger une affaire délicate, et
» vous ne faites que des extravagances.
» Vous vous conduisez comme si vous
» vouliez perdre Colombe sans re-
» tour. — André, que faut-il faire?
» — M'écouter, et vous laisser con-
» duire.

» Pendant que je vous croyais en sû-
» reté à l'hôpital, je n'ai cessé d'agir.
» Je suis parvenu à voir la supérieure
» des Augustines. Voici, en peu de
» mots, ce qui s'est passé dans le cou-
» vent, depuis dix à douze jours.....
» Que diable regardez-vous toujours
» de ce côté? Vos traits se décompo-
» sent, votre poitrine se gonfle, vos
» poings se serrent. Prétendez-vous
» escalader le couvent? Rien n'est dé-
» sespéré encore; mais je vous déclare

» qu'à la première imprudence que
» vous vous permettrez, je vous aban-
» donne sans retour.

» André, mon cher André, rien n'est
» désespéré, dis-tu! Je me livre entiè-
» rement à toi. Mais parle; tire-moi
» de l'état affreux où tu me vois. —
» Nous sommes ici en spectacle, et,
» en dépit de ce que je pourrais dire,
» ces gens-là vous remettraient, peut-
» être, dans la maison d'où vous vous
» êtes échappé. Marchez en homme
» raisonnable, et suivez-moi. »

On nous regardait aller, et on paraissait, à la fois, étonné et satisfait de ma docilité. André me conduisit en un endroit écarté des remparts. Il me força à m'asseoir sur l'herbe. Cette position ne convient pas à un homme passionné; mais celui qu'on contraint

à la prendre se calme insensiblement. André s'assit près de moi. Il appuya fortement ses mains sur mes cuisses, et il commença son récit.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

Chap. Ier. M. de la Moucherie est introduit à la cour. 1
Chap. II. Le capitaine de la Moucherie éprouve un grand malheur. . . . 48
Chap. III. Histoire d'André 93
Chap. IV. La Moucherie est admis dans l'intimité des plénipotentiaires du roi. 158
Chap. V. Catastrophes sur catastrophes. 206
Chap. VI. Antoine de Mouchy retrouve Colombe et se désespère. 250

Universitäts-
BIBLIOTHEK

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University o
Date Du

a39003 002137304b

CE PQ 2382
.P2 1836 V035
COO PIGAULT-LEBR OEUVRES
ACC# 1225993